

Les CHRONIQUES de Prologue par Augustin Lebeau

© Illustrations — Bernard Duchesne

1851 — 1852



© Le Village Prologue
Édition 2025

© Textes — Louise Tremblay





Septembre 1851	3
Octobre 1851	8
Novembre 1851	48
Décembre 1851	70
Janvier 1852	89
Février 1852	112
Mars 1852	142
Avril 1852	158
Mai 1852	172
Juin 1852	194
Juillet 1852	233
Août 1852	263





SEPTEMBRE 1851

La vérité sur les quatre vérités du village	4
Une quêteuse au village.....	6



La vérité sur les quatre vérités du village

Prologue, lundi 23 septembre 1851



Je me présente... Augustin Lebeau pour vous servir! Et tout le plaisir est pour moi. Bon, je dois ramasser mes idées et vous ficeler une petite chronique c'est-à-dire le compte-rendu de mes visites à l'improviste chez les habitants de notre village. Bien sûr, je n'aurais aucun plaisir à vous rapporter ces événements sans y mettre mon petit grain de sel. Mais jamais de médisances, parole d'honneur! Il y a déjà bien assez « d'écornifleux » dans l'pays. Petite confidence entre moi, vous autres et la boîte à bois : il y a plus de chefs que d'Indiens, plus de potins que de faits et gestes.

Ce qui ne veut pas dire qu'il ne se passe rien au village. Ah! Que non! Mais rien ne vaut le regard d'un « grand écrivain » posé sur les petites gens. Hum! Hum!

Si monsieur le curé lisait ces lignes, il m'accuserait sûrement de faire un péché d'orgueil. D'ailleurs, il m'en a glissé un mot:

— Mon cher Augustin, je suis convaincu que vous saurez être à la hauteur de votre mission de liaison avec le futur avec toute la modestie d'un simple serviteur. Nous apprécions tous votre belle plume et vos envolées poétiques... mais, de grâce!, ne volez pas trop haut, car vous risqueriez de vous brûler les ailes sur le soleil. Vous m'avez bien saisi, mon enfant?

Comme un petit gars surpris la main dans l'assiette au beurre, je lui répondis que j'accomplirais ma mission les deux pieds sur le plancher des vaches et non pas la tête dans les nuages. Mais cette promesse ne semblait pas rassurer Pauline Lemieux, la servante du curé. Elle sermonne autant que monsieur le curé. Alors, elle en a rajouté :

— Ne nous faites surtout pas honte, « môssieur » Lebeau. Nous sommes du bon monde ben fier. Et pis, n'embarrassez donc pas les jeunesses du futur avec vos états d'âme pis nos petites histoires. C'est quand même pas de leurs oignons!

Et patati et patata. Mais elle poursuivait comme si elle voulait évangéliser un Indien. Et Monsieur le Curé souriait gentiment, et la Pauline continuait à taper sur le même clou :

— Souvenez-vous que toute vérité n'est pas toujours bonne à dire et...



Monsieur le curé la toisa d'un regard furieux et marmonna :

— Il faut toujours dire la vérité.

J'en ai profité pour disparaître dans un courant d'air et je suis reparti gros Jean comme devant en ruminant sur les vertus de la vérité. Soyez assuré que je préfère vous dire nos quatre vérités plutôt que LA vérité de Pauline Lemieux. En fait, je crois que mon devoir sera de vous révéler ce qui se passe réellement au jour le jour. Qu'en pensez-vous?

À la tête de quelques hurluberlus, illuminés et patenteux du village, notre seigneur Prologue a inauguré les LIGNES ce matin après une longue nuit blanche. Des aventures avec des enfants du futur... Quelle drôle d'idée... Quoiqu'il en soit, les autorités villageoises nous ont réunis, samedi dernier à l'école, pour nous expliquer ce qui se passerait. Mais avant de laisser mon seigneur à ses honneurs, ses beaux discours et toute sa petite cérémonie d'inauguration, j'en ai profité pour écrire cette première chronique que vous tenez entre vos mains. Car je ne ferai pas vieux os ici même. Je pars sur-le-champ à la recherche de bonnes... et moins bonnes vérités à dire!

Augustin Lebeau, journaliste



Une quêteuse au village

Mardi 24 septembre 1851

Quand on se donne un peu de peine, on trouve toujours chaussure à son pied. Dans mon métier de reporter, je marche plus souvent que je ne tiens la plume. Je marche, je marche sur le plancher des vaches, je marche sur les routes boueuses et, ma foi!, je rencontre toujours quelqu'un sur mon chemin. Ce n'est pas en restant bien tranquille à l'auberge, les deux pieds sur la bavette du poêle que j'aurai toujours de quoi à mettre sous mes presses. Oh! Je fais toujours un petit tour à l'Auberge du Harfang des Neiges, d'un coup que je pourrais jaser et tirer les vers du nez à un voyageur ou un visiteur. Car il y règne parfois une joyeuse agitation.

En quittant la cérémonie des LIGNES, je pressentais de faire un bon coup en débarquant à l'auberge pour recueillir les témoignages de ce moment historique. Eh bien, il n'y avait absolument rien d'historique sauf les quelques vieillards rachitiques qui y sapaient une tasse de thé sous l'œil blasé du chien affalé sur le plancher. Rien d'historique, pas même l'odeur de la fameuse tarte aux pommes de la bonne Thérèse. Rien.

Alors pourquoi pas une petite ballade automnale du côté du rang du Ruisseau ?

En été, ce n'est pas « allable », car les mouches et frappe-à-bord des marais du Chaudron vous mangent tout rond. Mais à ce temps-ci de la saison, on peut flâner paisiblement. Et puis, qui sait?

Cette fois-ci ma curiosité naturelle est titillée par l'apparition d'une silhouette dans le croche du chemin. Oh! Ce n'est pas exactement une ballerine en chausson et tutu! Comme silhouette, ce serait plutôt une grassouillette créature munie de gros sabots et gesticulant comme un violoneux. Serait-elle par hasard menacée par un brigand ou un rôdeur? Je m'approche furtivement, sans descendre de mon cheval, jusque derrière un petit rocher d'où je vois tout.

Ce n'est pas un brigand, mais le petit Pierre Borduas, un enfant du « boutte » qui pose des questions à la dame, une quêteuse en guenille. Frondeur, le moussaillon lui demande ce qu'elle cherche. Elle demande d'une voix rauque, comme si elle avait une poignée de sable dans la bouche :



— Voir Jos Languille.

Puis, elle dispose en cercle ses sacs, attachés les uns aux autres comme des saucisses, et s'assoit au beau milieu comme une maîtresse faisant l'école aux enfants. C'est une scène pas comique du tout. C'est même triste à pierre fendre que de voir cette femme sûrement simple d'esprit bavarder ainsi.

Malgré tout je n'hésite jamais à lier conversation avec un quêteux. Car ces misérables sont riches à craquer de nouvelles de tout le pays qu'ils connaissent comme le fond de leur poche. Malgré leurs airs crasseux et pouilleux, ce sont souvent de bonnes gens ayant de la conversation. Comme ce bon Languille maintenant établi au village. Que peut-elle bien lui vouloir? Je m'apprête donc à lui offrir de l'accompagner jusque chez Jos, lorsque soudain apparaît le père Borduas qui lui donne deux œufs.

— Le bon Dieu vous le rendra, qu'elle lui souffle en tournant les talons revenant d'où elle était arrivée...

Je crois plutôt que c'était une façon de montrer patte blanche et d'avoir son dû... Sans demander son reste! Que de drôles de créatures sous le soleil du bon Dieu!

Augustin Lebeau, journaliste





La disparition de Lancette	9
La cueillette des pommes de terre	11
Retour de Lancette et tartes aux pommes	13
Le ramonage de la cheminée de l'auberge	15
Corvée de broyage du lin	17
Légende de Saint-Pierre-de-Sorel.....	19
Légende de Trois-Pistoles, Rivière-du-Loup	20
Légende d'Arthabaska	21
École de conduite.....	22
Rebelle ne veut pas rentrer au bercail	24
Disparition du pupitre	26
Maxime à l'école! En quel honneur ?	28
Le pupitre dans le moulin à scie.....	30
La visite de l'inspecteur Cadotte	32
La disparition de Cornélius.....	37
Forge et forgerons... ..	39
Cornélius est de retour.....	42
Disparition des cahiers de crédit	44
La grande annonce de l'institutrice.....	46

La disparition de Lancette

Prologue, mercredi 1er octobre 1851

Aux petites heures du matin, quelqu'un vient frapper à la porte du docteur Harris. C'est la jeune Anna Scott qui, tout essoufflée, vient quérir l'aide du médecin.

— Docteur! Ça y est. Elles vont accoucher! Chez les Tremblay!

— Pas les DEUX jumelles Bergeron? La nature est réglée comme un pendule!

Tout en passant sa veste, Charles Harris se demande bien pourquoi le pendule sonne toujours avant le chant du coq. Le bon Dieu est un impénitent lève-tôt! « Et le septième jour, tu te reposeras », oui, en autant qu'aucun bébé n'ait l'idée de sortir de son ventre chaud ou qu'un mourant ne décide d'en finir.

Notre docteur est faite d'une bonne pâte et ne rechigne jamais à galoper au chevet d'un patient. Trousse à la main, il court à l'écurie prendre sa monture Lancette. Surprise et consternation : Lancette n'est pas dans son "boîte". Princesse, la mère de Lancette, n'a pas bougé. Mieux vaut une vieille « picouille » que rien du tout, se dit-il tout en déplorant la disparition de Lancette. Et malgré les efforts laborieux de la bonne vieille bête, comme flattée de reprendre du service, le docteur prend plus du double du temps coutumier pour se rendre chez les Tremblay. Quoi de plus curieux que de prendre deux fois plus de temps pour aller accomplir un double accouchement n'est-ce pas?

Peine perdue! À son arrivée tardive à la ferme des Tremblay, la nature a déjà fait son œuvre sans attendre la science médicale. C'est donc une sage-femme qui a veillé au travail des deux femmes. Et ma parole, elles s'en sont bien tirées, et les nouveau-nés tout aussi bien. Peut-être mieux que la sage-femme elle-même qui semble bien tourmentée et tourne autour des femmes comme une mouche autour du boudin. Enfin, elle attrape discrètement le docteur Harris pour lui murmurer dans le creux de l'oreille :

— Docteur, j'ai un petit doute qui me travaille par en dedans. Dans l'énervement, j'ai peut-être mélangé les deux enfants. Du moins, je ne les ai pas identifiés. J'ai donné le



plus chétif des deux à Éloïse qui est d'une constitution plus délicate que sa sœur jumelle. Surtout, pas un mot!

— Vous avez pris une bonne décision. C'est un signe qui ne trompe pas. Je suis persuadé que vous avez eu la main heureuse. Et puis, ce n'est tout de même pas une faute impardonnable. La sage-femme Laura Johnson m'a déjà raconté une histoire semblable survenue au village il y a longtemps. Elle n'avait pas eu autant de chance, les bébés étaient de la même taille. Allez! Dormez en paix! Ces deux bébés sont sains et saufs... C'est déjà beaucoup! La vie et le bon Dieu feront le reste.

Le soleil est levé depuis quelques minutes lorsque le docteur Harris, songeur, rentre chez lui.

— Où est Lancette? A-t-il pris la poudre d'escampette de son plein gré? Ou peut-être un malfaisant a-t-il ouvert la porte de l'écurie et chassé mon cheval? Et pourquoi? Il faut que j'en parle au capitaine Laprise.

Augustin Lebeau, journaliste



La cueillette des pommes de terre

Prologue, vendredi 3 octobre 1851

Ça jase dans les chaumières depuis quelques jours, rapport à la disparition de Lancette, la monture du docteur Harris. Des gens capables de voler un cheval peuvent tout aussi bien voler un bœuf dans votre propre champ ou un œuf dans votre poulailler. Il faut se méfier des «étranges» qui rôdent près du village, proclament à l'unisson, nos bons paysans. Voyons! Si vous dérobiez un cheval racé, vous n'iriez pas parader en robe de cérémonie devant le parvis de l'église hein? S'il s'agit d'un crapuleux vol de cheval, pouvez être sûr que notre homme est déjà loin, bien loin. Mais les gens ont la mémoire longue et l'imagination fertile : ils « raboudinent » des événements, se tricotent des peurs et finissent par y croire.

Tenez, les gars aux frères Simard croient dur comme fer avoir vu passer Lancette à la belle épouvante dans le champ de patates. De fait, j'ai constaté les dégâts causés par cette supposée folle chevauchée. Les filles se moquent des garçons et insinuent qu'une simple marmotte pourrait en faire autant. Cet argument n'est pas bête après tout.

Le père Simard voit les choses d'une tout autre manière :

— Marmotte, cheval ou dragon, ce n'est pas cela qui mettra des patates mûres dans mes tombereaux, hurle-t-il aux enfants rassemblés pour la corvée de cueillette des pommes de terre.

Les bœufs sont attachés à la charrue à rouelles et chacun empoigne son instrument de travail : pic, pioche ou seaux. Et sans plus attendre, Célestin Simard amorce la journée en faisant passer la charrue le long des plants de manière à ce que l'oreille de cette dernière ramène en surface les tubercules. Derrière, François-de-Sales ramasse les patates extraites et fait des petits tas tout le long du rang.

Sébastien et Maxime, munis de pioche, remuent la terre le long du sillon de manière à déterrer les tubercules qui ont échappé à l'action de la charrue. Puis Priscille et Véronique, se déplaçant à genoux, remplissent les seaux qu'elles vont vider sur les tas.



La matinée se passe ainsi, chacun à sa besogne jusqu'à la soupe du midi. Les garçons regardent furtivement les boisés dans l'espoir de voir une apparition sans pourtant être vu par les filles ou leur père. Bref, deux clans se forment. D'abord les garçons qui redoutent le pire pour Lancette puis, les filles qui croient que Lancette s'est enfui pour retrouver une jument de son goût. D'ailleurs, il paraît que le cheval n'en serait pas à sa première fugue.

Les parents restent en dehors du conflit, histoire de ne pas ajouter de l'huile sur le feu, mais ils ne s'interrogent pas moins quant au mystère qui plane sur cette disparition.

Bien rassasiés, mais toujours affamés de détails sur le « mystère Lancette », tous se remettent tout de même au travail. Célestin Simard avertit d'ailleurs son petit monde qu'il faudra encore trier et rentrer à la cave les meilleures patates de la récolte. Les plus petites, les malades et les fendues par la pioche seront bouillies pour être ensuite données aux cochons. Les plus belles et les plus grosses seront déposées dans le tombereau et amenées près de la maison où on les fera glisser dans la cave, dans le parc qui leur est réservé.

La journée aura été bien longue... Et Lancette n'a pas remis les sabots dans le champ de pommes de terre.

Augustin Lebeau, journaliste



Retour de Lancette et tartes aux pommes

Prologue, dimanche 5 octobre 1851

À la sortie de la messe, les gens se regroupent par petites bandes sur le perron de l'église. Les derniers événements font les frais des commentaires des paroissiens. D'abord la disparition de Lancette, le pur-sang du docteur Harris; puis, la naissance, minute par minute, des bébés des jumelles Anne et Éloïse Bergeron.

Les histoires les plus farfelues ont cours avec tout le sérieux du monde. Plusieurs disent que les deux événements sont liés et croient que la naissance des bébés et la disparition du cheval ne sont pas le fruit du hasard. Ils y voient l'action de quelques esprits malicieux et seul Dieu connaît le sort qui sera réservé à ces pauvres enfants. Heureusement, les nouveau-nés sont en santé. Aucune difformité ne semble les affecter. Qui sait, l'un d'eux aurait pu avoir une tête de cheval!

— Il y a de quoi rire comme une jument, raille Thérèse Chiasson. C'est pas mêlant, ces balivernes me mettent hors de moi!

N'en pouvant plus d'entendre de telles sottises, elle s'en retourne d'un pas rageur à l'auberge. La tête encore toute pleine des histoires affreuses qu'elle a entendues sur le perron de l'église, elle rumine et jongle avec différentes hypothèses au sujet de Lancette. On ne disparaît pas ainsi sans laisser de traces : les garçons à Simard soutiennent leur vision fantaisiste de Lancette lancé à travers champs. Une fugue? Pourquoi pas? Lancette est une bonne bête, mais une bête quand même. Un petit coup de tête, une folie de jeunesse sans doute. On le reverra avant longtemps, un peu repentant, revenant de lui-même au bercail.

Tout absorbée, elle enfile machinalement son tablier et se rend à la cuisine. Les clients du dimanche ne tarderont pas à venir se payer la traite.

— J'espère juste qu'ils cesseront de dire des bêtises au sujet des jumelles et de Lancette. Le premier qui en parle recevra une ruade de mon rouleau à pâte! Voilà, se promet-elle, tout en poussant la porte de service.

Surprise! Thérèse n'en finit plus d'écarquiller les yeux. Lancette est dans la cuisine, occupé à dévorer les tartes aux pommes qui devaient servir de dessert



aux clients de l'auberge. Dérangé dans son festin par les cris de l'aubergiste, l'animal se retourne et la gratifie du sourire le plus charmant qu'un cheval puisse faire. Thérèse, complètement estomaquée, piaille comme une poule. Lancette, pas effarouché ni coupable pour deux sous, retombe goulûment dans les tartes aux pommes pendant que l'aubergiste manque, elle, de tomber dans les pommes!

Fort heureusement, voilà de l'aide. Les ramoneurs arrivent pour nettoyer la cheminée.

— Aidez-moi à sortir ce cheval de ma cuisine, leur lance Thérèse. On règlera le ramonage après.

Gilbert Labranche dit Lasuie et son apprenti volent à son secours et chassent le fringant cheval en deux coups de cuillère à pot. Quelques tartes ont été sauvées de l'appétit de Lancette. Et même si plusieurs clients sont restés sur leur faim, l'auberge n'a pas « dérougie » de la journée... Au grand honneur de Thérèse qui a raconté tant de fois son histoire qu'elle en conserve un souvenir un peu confus! Elle qui ne voulait plus entendre un seul mot pas plus tard que le matin même... Que voulez-vous, c'est le FRUIT du hasard!

Quant à la « vedette » Lancette, elle couchera ce soir bien au chaud dans son box. Pour sûr que l'étalon s'endormira, glorieux, avec son secret bien enrobé dans la pâte feuilletée de Madame Chiasson, à moins qu'on lui apprenne à parler...

Augustin Lebeau, journaliste



Le ramonage de la cheminée de l'auberge

Prologue, mardi 7 octobre 1851

Maurice Leblanc, le second époux de Thérèse Chiasson, n'est pas réputé avare ou mesquin. Au contraire, il n'hésite pas à offrir un bon bol de « soupanne » aux quêteux qui cognent à la porte de son auberge. Parlez-en à notre quêteux Jos Languille : il n'a que des bons mots pour la générosité de nos aubergistes. Mais générosité rime parfois avec débrouillardise. Ce que l'on donne d'une main, on le «sauve» de l'autre. Tenez, ce cher Momo Leblanc s'entête à faire des économies de bouts de chandelles. Va savoir! Il récupère tout et passe des heures à essayer d'en tirer profit. Et pendant ce temps-là qui s'occupe des clients ? La bonne Thérèse. Qui s'occupe de l'entretien de la bâtisse, du terrain et des mille tâches quotidiennes ? Son gars Michel surnommé aussi Michou.

Pourquoi payer un ramoneur quand on peut très bien faire cela soi-même comme le font bon nombre de paysans ? Et puis, année après année, il se promettait de faire l'ouvrage lui-même. « On est jamais si bien servi que par soi-même », clamait-il sur tous les toits. Un beau matin, notre Momo amateur remet à plus tard les corvées urgentes pour nettoyer sa cheminée encrassée de toute la suie de toute la cuisson de toute une année : ce n'est pas rien! Et bien, Momo avait pensé à tout : tuque, genouillères et couvre-fessier en cuir. Il s'était attaché une corde tout usée à la ceinture pour pouvoir, croyait-il, faire le travail. Son fils



Michou l'accompagnait, prêt à lui donner un coup de main. Leblanc avait pensé à tout... Sauf à sa cheminée qui exige avec ses quatre sorties, les connaissances d'un expert! Le voilà sur le toit. Par chance, Momo est un homme fier, mais sage et sensé, il a vite admis que la tâche dépassait ses talents... « Hum !, vaut mieux m'en remettre à des ramoneurs de métier... Un feu de cheminée est si vite arrivé... », dit-il à son fils, cette journée-là.

Donc, cette année encore, c'est Gilbert Labranche, dit Lasuie et son apprenti, un jeune de 13 ans issu d'une famille de Savoyards, fils de Mathurin Fournaise dit Laboucanne, qui feront le travail. D'ailleurs, ils se sont présentés deux jours plus tôt pour faire éteindre les feux. C'est à ce moment-là que nos deux lascars ont vu Lancette dans la cuisine. De cela,



ils peuvent en témoigner devant Dieu. Ce jour-là, après leur départ, Thérèse a retiré ses chaudrons pendus à la crémaillère.

Aujourd'hui, ils doivent procéder à l'opération. Notre aubergiste a pris soin de recouvrir les meubles, la vaisselle et tous les récipients de l'auberge. Pouah! Quelle saleté!

Labranche dit Lasuie, ainsi dénommé par les enfants, travaille souvent pieds nus. Généralement, il porte une tuque bien ancrée sur la tête, des genouillères et un couvre-fessier en cuir. Il a une ceinture munie de deux anneaux dans lesquels il peut, au besoin, faire glisser une corde qui l'empêche de tomber. Mais avec une telle cheminée, il faut abandonner l'idée de s'y glisser par le haut, tout comme celle d'y faire pénétrer un sapin. C'est donc à l'aide d'une grosse brosse munie d'une corde aux deux bouts et que l'on fait descendre dans la cheminée que nos deux hommes vont procéder au nettoyage. Tout se passe sans anicroche jusqu'au moment où Maurice Leblanc se présente tout près de l'âtre afin d'inspecter les travaux et veiller à ce que l'ouvrage soit bien fait. Malheur! Au même moment, une motte de suie tombe dans l'âtre et provoque un nuage noir qui engloutit avidement notre aubergiste. Pauvre Maurice, le voilà aussi noir qu'un corbeau.

Augustin Lebeau, journaliste



Corvée de broyage du lin

Prologue, mardi 7 octobre 1851

Belle journée pour le « brayage » du lin. La terre de Jean-Noël Lavoie est l'objet d'un branle-bas inhabituel. À l'orée du bois, dans un petit ravin, là où coule le ruisseau, on dégage la fosse où l'on fera le feu. Salomé Simard, la doyenne du groupe, mène le bal, car c'est elle la « grilleuse ». Le succès de la corvée repose d'abord sur ses épaules et, surtout, son expérience.

Bien que le « brayage » du lin soit une corvée, l'atmosphère qui règne dans le groupe tient plus de la récréation que du travail. On jase, on chante et à tout moment fusent des plaisanteries et des mots drôles. On s'amuse à raconter dans les détails les aventures de Thérèse Chiasson aux prises avec Lancette dans sa cuisine.

D'ailleurs, depuis quelques jours au village, chaque fois que des gens se réunissent, il y a un conteur prêt à raconter une légende ou une histoire de cheval aux prises avec le diable. Que ce soit celle du « **cheval transformé en serpent** », celle des « **lutins en carriole** » ou pis encore, celle du « **cheval du curé qui marche sur l'eau** », les conteurs y vont de tous les artifices pour produire l'effet désiré et donner une bonne frousse à leur auditoire. Ils réussissent généralement bien chez ces jeunes esprits de peu d'expérience. Il faut aussi dire que les gens raffolent de ces histoires d'épouvante.

— Ce cheval est sûrement intelligent. Je crois qu'il sait y faire pour ouvrir et fermer les portes, lance le jeune Abel Lavoie.

— À ce compte-là, les souris sont aussi intelligentes ajouta la petite Philomène. Elles se fauillent dans les armoires par les murs.

— Moi, je crois qu'il couraille avec les lutins, ajoute la grand-mère Bernier sur un ton solennel.



À ces mots, certains raidissent le cou et la peur envahit subitement les visages. C'est que la mère Bernier est une femme très écoutée et respectée à Prologue. Un grand silence s'installe sur le groupe.

— Là je vous ai bien eu, ajoute-t-elle finalement, en riant à gorge déployée. Vous croyez vraiment n'importe quoi!

Les jeunes rient jaune, car ils trouvent la farce un peu dure à avaler.

— Ouais! On dira ben ce qu'on voudra, c'est louche cette affaire-là, ajoute Salomé Simard, dont le visage est tendu comme une peau de tambour.

Et voilà que la petite Philomène se colle contre la jupe de sa mère.

— Maman, est-ce que le cheval du docteur est pris du diable ?, demande-t-elle.

— Vous pourriez pas parler d'autres choses! Vous voyez pas que vous effrayez la petite avec vos sornettes.

On reprend le travail lentement en silence. Le lin crie et se tord sur les braies. Voyant la tension monter, Bernard fouette sa poignée de lin sur le rebord de la braie et lance d'une voix criarde :

— T'inquiète petite, je vais le faire partir avec mon fouet s'il se montre le nez, ce diable de malheur. Et si des lutins veulent prendre ton cheval de bois, voilà ce que je vais leur faire.

Et l'homme se faufile entre les braies et donne des coups de sa tignasse de lin sur les fesses des autres jeunes. Cela provoque les rires de la petite Philomène et tourne vite en mêlée générale où chacun taquine celui ou celle qu'il préfère. La « grilleuse » en oublie son feu qui devient trop fort et voilà que deux grosses gerbes mises à sécher prennent feu.

— Holà ! Holà ! les gamins, cessez vos pitreries, vous voyez pas que vous me dérangez dans mon travail.

On s'amuse et on se moque des malheurs de la grilleuse qui se vante depuis toujours de ne jamais se laisser distraire. Faut croire que toute cette conversation lui a retourné les sens à elle aussi.

Comme à l'habitude on termine la journée par une veillée de danse. On se demande comment ces gens peuvent encore danser après une journée si éreintante. Faut dire que le violoneux sait y faire et que la jeunesse en a dans le corps ! Et le diable, c'est pas trop tôt, prend congé des pensées de nos gens !

C'est ainsi qu'à chaque année, on prépare le lin. C'est loin d'être fini, le lin devra subir d'autres traitements avant d'être tissé puis utilisé pour fabriquer la lingerie de la maison comme les draps, torchons à vaisselle, serviettes, linges de table, nappes, essuie-mains, de même que la garde-robe d'été de chacun des membres de la famille.

Augustin Lebeau, journaliste



Légende de Saint-Pierre-de-Sorel

LE CHEVAL CHANGÉ EN SERPENT

Il n'y a pas toujours eu une église à Saint-Pierre-de-Sorel; les gens se rendaient ailleurs pour faire baptiser les enfants, se marier ou se faire enterrer. Un jour cependant, ils décidèrent d'en bâtir une, mais ils se demandaient bien comment charroyer la pierre, car les chevaux étaient rares dans ce temps-là.

Un matin, de bonne heure, le curé vit sur la grève un beau cheval flambant noir. Comme il lui avait passé la main sur la croupe et que le cheval n'avait pas bougé d'un poil, il l'amena au village.

Quand les hommes arrivèrent pour travailler, le curé leur dit: «Tiens, je vous ai fait venir un maître cheval; servez-vous-en pour charroyer la pierre, mais ne le débridez jamais; même pas pour le faire boire».

D'un voyage à l'autre, les hommes comblaient la charge, à tel point que les voitures n'étaient pas assez fortes pour résister. C'était toujours le même homme qui le menait, mais un jour qu'il n'avait pas pu venir travailler, celui qui prit sa place pour mener le cheval n'écoula pas les recommandations du curé. Quand il amena le cheval près du fleuve pour le faire boire, celui-ci refusa; le gars se dit alors: «je vais le débrider, c'est sa bride qui le «bâdre». Comme il la débouclait, pouich ! le cheval se transforma en serpent et entra dans les eaux du fleuve. Les hommes continuèrent de maçonner l'église, mais il manque toujours une pierre sur la façade.



Légende de Trois-Pistoles, Rivière-du-Loup

LES LUTINS EN CARRIOLE

Les lutins du Bas-du-Fleuve étaient rendus si hardis que les enfants devaient cacher leurs chevaux de bois pour les empêcher de s'en servir la nuit. De plus, ils avaient même découvert comment atteler les chevaux, car ils aimaient bien mieux se promener en voiture qu'à dos de cheval. Le père Lévesque essayait depuis longtemps de les prendre en train de voler son cheval, mais il ne réussissait jamais. Un soir d'été, il se rend dans la «batterie» de sa grange surveiller les lutins, puis il décide de se cacher sous les couvertures, dans le fond de sa carriole. Il pensait bien les surprendre lorsqu'ils viendraient pour atteler le cheval sur le boghei. Mais comme tout était calme, il s'y endormit.

Soudain, le père Lévesque fut éveillé par un bruit d'eau qui éclaboussait le garde-mottes avant de la carriole. Il sortit alors la tête des couvertures, et s'aperçut qu'il était rendu en plein milieu du fleuve.

— Cré maudit!

Se voyant parti en mer dans une carriole conduite par les lutins, la peur le prit. Mais ce n'était pas le temps de «débarquer», aussi resta-t-il caché. Il entendait parler les lutins qui s'en allaient veiller l'autre bord du fleuve, attirés par les lumières de Tadoussac qui brillaient sur l'eau. Ils s'en allaient «franc nord», mais ayant aperçu un petit feu sur le bout de l'île-aux-Lièvres, ils «tirèrent à dia» pour aller voir. Arrivés sur le bout de l'île, ils rencontrèrent leurs amis qui leur servirent alors un bon steak de chevreuil. Le père Lévesque, lui, ne montrait pas le bout de son nez; il attendait qu'ils reviennent prendre les «cordeaux». Comme les lutins de l'île-aux-Lièvres se rendaient aussi veiller sur la Côte Nord, ils prirent ensemble une «bauche» et le temps perdu fut vite rattrapé.

Arrivés à Tadoussac, ils donnèrent une bonne portion d'avoine au cheval puis partirent s'amuser. Le père Lévesque saisit alors sa «bouteille de miquelon» qu'il tenait toujours cachée sous le siège de sa carriole, la «calla» d'un trait puis s'endormit. Il ne sut jamais ce qui se passa ensuite, car il ne se réveilla qu'une fois revenu dans sa batterie, à la barre du jour. C'est à ce moment-là qu'il reçut un bon coup de pied dans les fesses et qu'il entendit une petite voix ricaneuse lui dire :

— Tiens, ça t'apprendra à fourrer ton nez dans les affaires des autres.



Légende d'Arthabaska

LE CHEVAL DU CURÉ MARCHE SUR L'EAU

Par un soir du mois d'avril, alors que le curé d'Arthabaska fumait calmement sa pipe avant d'aller se coucher pour la nuit, il entendit frapper à la porte. Il reconnut le fils d'un colon malade qui demeurait au fond de la paroisse. «Le messenger a dû venir à la course, se dit-il, car il est exténué ».

Pourtant, le jeune homme lui dit être parti depuis longtemps pour venir chercher le prêtre qui administrerait le sacrement d'extrême-onction à son père; mais son cheval ne voulait pas avancer et lui avait échappé à quelques reprises.

Le curé attela son propre cheval et il se mit aussitôt en route. Mais voici que ce cheval-là, lui non plus, ne voulait pas trotter, qu'il cassa ensuite son attelage pour finalement se blesser à une patte. Le jour arriva avant que le voyageur n'ait encore atteint la rivière.

Lorsqu'enfin arriva le moment de franchir la rivière sur la glace, le curé s'aperçut qu'elle était «à l'eau claire». Pourtant, le midi, il l'avait bien vue recouverte de glace. Le prêtre réalisa alors que c'était le Malin qui mettait tout en œuvre pour que le malade meure sans se confesser. À partir de ce moment, tout changea: l'abbé sortit son crucifix de sous sa soutane et l'éleva à bout de bras; aussitôt le cheval partit au galop, descendit l'écart de la rivière et s'élança sur les eaux qui prirent l'aspect d'un champ de glace. Et c'est ainsi qu'il réussit à atteindre le moribond quelques minutes seulement avant qu'il n'expire.



École de conduite

Prologue, samedi 11 octobre 1851

La vie de jumeaux n'est pas toujours facile... Surtout lorsqu'on est de faux jumeaux c'est-à-dire qu'on ne se ressemble pas comme deux gouttes d'eau. Michel Martin dit Tudor pourrait vous en raconter un bout là-dessus! Qui croirait que ce grand « fouet » est né du même sein le même jour que son frère François-Régis. Ah ! La nature est parfois bien ingrate : l'un attrape tout alors que l'autre n'a que des miettes. Je me demande si ce « dépareillage » entre jumeaux n'est pas le résultat d'une bataille livrée dans le ventre maternel : au plus fort, la poche ! François-Régis a peut-être tiré plus que sa part.

— Tu vas conduire la charrette Michel. Il faut ben que t'apprennes un jour. Ton frère sait déjà s'y prendre. C'est à ton tour. On s'en va au moulin de ton oncle.

C'est le branle-bas. La jument est attelée et le père charge le « berlot » de blé.

— T'inquiète pas, c'est pas compliqué, j'ai ben réussi à le faire, lance le jeune François-Régis à son jumeau Michel.

— Je réussirai jamais à m'en aller tout droit. Je suis certain que la jument va s'énervner quand elle va me voir avec les guides. Ça m'énervne! Et pis, pourquoi faut-il que je fasse tout ce que tu fais? On peut pas être bon dans tout. Moi, je suis bon à l'école et toi t'es bon sur l'ouvrage de la ferme. Tu veux devenir habitant et pis moi je veux devenir médecin. Quand est-ce que le père va comprendre ça?

— Allons ! Tais-toi la « mémère ». T'auras qu'à les tenir les rênes. La jument connaît le chemin par cœur. Y a belle lurette qu'elle est domptée. V'là le père, prépare-toi et cesse de te plaindre.

C'est bien à contrecœur que Michel s'empare des guidons, donne un coup sec et crie de toutes ses forces « Hue donc la belle ».

— Hé ben mon gars, on dirait que t'as fait ça toute ta vie, remarque Monsieur Martin en se tournant vers son fils. On va ben finir par faire un homme de toi.



Il n'en fallait pas plus pour que le jeune garçon perde toutes ses craintes et bombe le torse. Voilà qu'il veut maintenant épater la galerie et qu'il relâche légèrement les guides. Apocalypse, baptisée ainsi parce qu'elle est née un soir d'orage particulièrement violent, accélère le pas. Elle aime la vitesse. Imprudent et sans expérience, le jeune Michel relâche encore les guides. C'est trop. Apocalypse sent la liberté et se met à galoper à vive allure.

Avant même que quelqu'un ne puisse réagir, la charrette file à toute allure.

— Wooooooooooooo doucement, crie le père.

Trop tard, la roue arrière de la charrette heurte une pierre. Elle se brise et François-Régis est éjecté dans les airs avec le « berlot » de blé. Le père attrape vivement les rennes et arrête l'animal qui est déjà aux abords du moulin.

Dans la cour du moulin, cinq chevaux attendent paresseusement la fin de la mouture. L'un d'entre eux y va de hennissements aigus, effrayé par le tapage.

Le meunier apparaît, la «manivolle» plein le visage et crie :

— Rangez-vous! Il y a du monde, mais il n'y a pas de soin! La journée est jeune!

C'est alors qu'il aperçoit son neveu étendu sur le chemin. Il court vers lui et l'aide à se lever.

— Aie, ma jambe, doucement mon oncle.

Une fois dans la «salle des habitants», là où on laisse libre cours à tous les potins du village, aux derniers mauvais coups des « ratoureux » et aux suprêmes exploits des maquignons, Michel, tout excité par ce qui vient de se passer, raconte dans les menus détails l'accident qu'il impute évidemment au mauvais état de la route.

De leur côté René et Magloire ont rassuré les habitants et calmé les chevaux. Ils échangent quelques mots.

— Avec cet accident, j'aurai pas de surplus pour me faire de la bonne bière à la brasserie des Ducharme, se plaint René Martin à son frère.

— T'en fais pas pour ça, je t'en donnerai un peu. Je te dois ben ça, après tout, t'es mon frère, lui répond Magloire.

Remis de leurs émotions, ils reprennent le chemin du retour. D'ordinaire, quand le père et les jumeaux reviennent du moulin, toute la famille se presse à la porte. Vous pensez bien que quelqu'un guettait le retour de l'attelage.

— Nous apportez-vous de la belle fleur, au moins ? Est-elle blanche ? demande Julienne, ignorante des derniers événements

Augustin Lebeau, journaliste



Rebelle ne veut pas rentrer au bercail

Prologue, dimanche 12 octobre 1851

Avez-vous déjà remarqué comme les animaux ressemblent à leur propriétaire ? Oh ! Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit : je ne parle ni des cochons ni des poules ni... Je parle des chevaux, de la monture de tout un chacun. Prenez Fri et Mousse, les deux vieux chevaux à Trefflé Bellerive, le passeur du bac : ils gémissent et ne marchent pas plus vite que le bac à Trefflé ne glisse sur la rivière Serpentine. Prenez Lancette, la monture du docteur Harris, qui entre chez l'habitant comme dans un moulin. Pour un peu, Lancette se permettrait de soigner les rhumatismes et d'administrer des potions ! Et Rebelle, le cheval si bien nommé de Gonzague Prologue, fier comme un paon... Comme son cavalier ! Hum ! Hum ! Rebelle qui joue les grands seigneurs. Pour un peu, Rebelle aurait son banc à l'église avec les autres notables du village !

Comme chacun le sait, l'île aux Fermiers, cette terre communale mise à la disposition des censitaires par le seigneur Prologue, est fermée depuis la Saint-Michel. Or, tous les animaux sont retournés chez leur propriétaire, sauf Rebelle comme de coutume. Cet étalon a de nouveau pris goût à la liberté et ne veut tout simplement pas rentrer au bercail. S'il s'agissait de MON cheval, on ne manquerait pas de me railler.

Moi, je lui apprendrais à ce Rebelle : laissez-le paître jusqu'au pont de glace... Et l'année suivante, Rebelle serait doux comme un agneau. Au lieu de cela, nous fêtons aujourd'hui comme à chaque année, la battue du Rebelle sous l'œil amusé du seigneur Prologue, fier de sa bête délinquante.



À la sortie de l'église, quelques volontaires se présentent donc au rendez-vous. Le seigneur apprécie cette collaboration de ses censitaires. C'est en chantant et en riant que le petit groupe se rend au quai de Prologue. Une fois sur l'île, ils devront encercler l'animal et le refouler vers le bac où on lui mettra la bride. Nous sommes dix-neuf. Le doyen Joseph Couture mène le bal. Les deux garçons d'écurie sont aussi de la partie. Pour le jeune palefrenier Hamelin, ce sera un bon exercice de réchauffement. Pas facile d'amadouer cette canaille de Rebelle !



John Stanley, l'intendant du seigneur, dirige les opérations. Ses ordres, traduits dans un français boiteux, ne manquent pas de faire rire. D'ailleurs, on comprend mieux lorsqu'il parle en anglais, mais ce n'est pas aussi comique! Mû par une sorte de fair-play, la légendaire courtoisie britannique, il ne manque jamais « d'envoyer » une phrase en français : « Nowbliez pas vos, cette la chevaux amoureux de senior Gonzague. » Le cheval « amoureux »... de Gonzague. On riait aux larmes. Surpris de cette attitude, l'intendant demande à son fils Peter de quoi il retourne. Son fils hausse les épaules et on en reste là.

Maurice Leblanc et Dominique Lavoie retrouvent l'étalon en amour de liberté à la pointe ouest de l'île. Avec leur sifflet, ils demandent l'aide des autres. Les hommes arrivent un à un et, quinze minutes plus tard, la battue commence.

Les rabatteurs se tiennent par la main et repoussent l'animal jusqu'au bord de l'eau. Ferdinand Bergeron et Bernard Hamelin s'approchent de la bête, lui parlent et tentent de lui passer la bride. Peine perdue. Le cheval, affolé, ne reconnaît personne et risque de blesser par mégarde ceux qui s'approchent de trop près. À chaque tentative, il s'échappe. On reprend le manège à plusieurs reprises, mais rien n'y fait. Rebelle se dérobe, s'ébroue, caracole, s'emballe, piaffe, rue, trépigne, regimbe, virevolte, se cabre.

Les hommes se regroupent et tiennent conseil. Les plus vieux sont d'avis d'amener sur le terrain de la commune des chevaux frais et dispos qui entraîneront peut-être l'indocile avec eux.

D'autres font valoir qu'un cheval blanc a le don de se faire suivre de ses semblables. Les plus jeunes, de guerre lasse, proposent de laisser plutôt l'effronté à lui-même. C'est d'ailleurs cette dernière solution qui est retenue, car, il est déjà l'heure du souper et l'insolent Rebelle brave encore les habitants.

Le soleil tombe vite à l'horizon et les hommes, penauds, rentrent chez eux. Pendant ce temps, sur l'île aux Fermiers, un animal arrogant et sans-gêne hennit de plaisir.

Augustin Lebeau, journaliste



Disparition du pupitre

Prologue, mercredi 15 octobre 1851

C'est une bien lourde tâche pour une seule institutrice que de s'occuper d'une classe de cinquante enfants de tout âge. Aussi, mademoiselle Tremblay a accepté ce poste en posant ses conditions. Elle veut appliquer un système dans lequel chacun a une responsabilité, y compris les plus petits. Elle entend bien ne pas tarder à le mettre en place dans la classe.

C'est pourquoi Mathieu et Vitaline Martin dit Tudor arrivent avant les autres. Leur tâche est importante : Mathieu est responsable du groupe des écoliers de 6 ans et Vitaline, sa sœur jumelle, des écoliers de 7 ans. Ils doivent aider la maîtresse à préparer les activités de ces deux groupes pour la journée, ils doivent aussi terminer les corrections de la veille.

— Mademoiselle! mademoiselle! s'écrie la jeune Vitaline.

— Mon Dieu, que se passe-t-il Vitaline? On dirait que tu viens de voir une apparition.

— Je dirais plutôt une disparition lance Vitaline en invitant mademoiselle Tremblay à entrer. Voyez vous-même mademoiselle, ajoute-t-elle en montrant du doigt le devant de la classe.

— Ça parle au diable, où est passé mon bureau ? Ben voyons donc ! Pourtant la porte était verrouillée et moi seule et les commissaires avons la clef. Qui a bien pu faire ça ? J'espère que ce n'est pas un mauvais coup des «éteignoirs». Mon Dieu, qu'allons-nous faire ?

Décidément, les récentes chaleurs de l'été des Indiens tapent sur le ciboulot d'esprits tordus et malicieux. Faut-il être désœuvré pour voler le pupitre de madame l'institutrice! Vous avez bien lu : le pupitre. Voler un pupitre ! Faudra-t-il enchaîner les pupitres ou les clouer au plancher? Vraiment, quelle idée!

Et puis, on ne sort pas un pupitre dans son mouchoir de poche. Il faut être au moins deux pour soulever le meuble et le porter dans la charrette. Et que pourrait bien en faire un habitant sinon du bois de chauffage ?



À qui peut bien profiter ce crime ? Aux enfants, certes. On leur a donné congé pour la journée. Mais il ne sera pas dit que des plaisantins feront la pluie et le beau temps avec l'école. Mademoiselle Tremblay affirme haut et fort qu'il faut retrouver les coupables.

Le curé Chandonnay et les commissaires arriveront sous peu pour tenter de faire la lumière sur ce mystère.

Voilà un événement bien curieux qui fera jaser tout le village, car les écoliers ne tarderont pas à imaginer toute une histoire, grossie et colportée ensuite par les commérages.

Le plus fâcheux c'est qu'il faudra bien acheter de nouveaux cahiers d'écriture... Et sans doute un nouveau pupitre pour notre institutrice.

Augustin Lebeau, journaliste



Maxime à l'école! En quel honneur ?

Prologue, vendredi 17 octobre 1851

Ce matin, il y a affluence à l'école. Vous pensez bien que je ne pouvais rater l'occasion de m'y pointer pour prendre les dernières nouvelles. Et bien! Je n'étais pas le seul homme dévoré de curiosité : de nombreux enfants qu'on ne voit que bien rarement étaient présents. Comme quoi, on n'attire pas les mouches avec du vinaigre! Un peu de miel renversé, un petit mystère, et voilà autant de curieux tournoyant autour du dégât!

Parmi eux, le grand Maxime. Bâti comme une armoire à glace, Maxime est un phénomène de la nature et une force brute crépite en son for intérieur.

Admirateur de l'homme fort Jos Montferrand, il n'est pas dit qu'il ne suivra pas les traces de ce géant. En attendant, Maxime passe le plus clair de son temps sur la ferme familiale. Il se fait des bras en exécutant les sales besognes habituellement réservées aux « engagés ». Pour son père, ce fils est un véritable cadeau du ciel.

Je vois bien que Maxime n'écoute pas la leçon de géographie. Ses connaissances géographiques se limitent aux bornes des terres de son père. Le reste du monde est un grand vide, un trou noir et pourtant il ne semble éprouver aucun vertige, aucun regret devant son ignorance. Maxime aime son tout petit coin de pays, son lopin de

terre. Pourquoi faudrait-il apprendre des noms de villes étrangères où l'on ne mettra jamais les pieds? Je me posais les mêmes questions lorsque j'étais écolier... Comme tous les enfants du monde, j'imagine!

En fait, Maxime est distrait et regarde par la fenêtre. Dans son souvenir, le bureau de la maîtresse est beaucoup trop gros pour passer par cette fenêtre. Comment diable a-t-on pu le sortir de l'école ? Cette question le hante et il ne s'est pas aperçu que tous les enfants le regardent.

Mademoiselle Tremblay l'interroge et le grand Maxime est toujours dans la lune. Surpris par une question de l'institutrice, il lui demande poliment de répéter. C'est l'astuce classique de l'élève voulant profiter d'un délai supplémentaire avant de répondre. Contre toute attente, Maxime répond correctement et sans cafouiller. Ce « petit » a vraiment tous les atouts dans son jeu : grand et fort, vif et intelligent, sensible et posé... il m'impressionne. Paraît que ses parents veillent au grain et lui font l'école le soir à la



maison. « Quel dommage qu'il ne vienne pas plus souvent en classe! » me confiait d'ailleurs mademoiselle Tremblay. Je comprends maintenant.

Avant la fin de la classe, l'institutrice demande l'attention de tous les enfants.

— Monsieur Cadotte, notre inspecteur des écoles, doit venir au village ce 21 octobre. J'aimerais que pour l'occasion, vous soyez tous présents en classe. Il faut faire honneur au village, faire honneur à vos parents.

— J'aimerais aussi que vous soyez attentifs à tout ce qui pourrait être dit sur la disparition de mon pupitre. Je n'aurai jamais assez de mes propres yeux et oreilles pour découvrir les coupables. Et puis, il faudrait absolument le retrouver avant que l'inspecteur ne vienne. Que pourrait-il penser d'une telle histoire ?

Monsieur le curé Chandonnay a beau prier Saint-Antoine-de-Padoue, le patron des objets perdus, je ne suis pas sûr du résultat. J'ai davantage confiance en l'essaim d'écoliers qui parcourt et fouine dans tous les recoins de la seigneurie.

Pour ma part, je vais faire ma petite enquête. Dès que j'ai du nouveau, je vous en ferai part.

Augustin Lebeau, journaliste



Le pupitre dans le moulin à scie

Prologue, dimanche 19 octobre 1851

Les jeux d'enfants ne cesseront jamais de m'étonner. Car les enfants font exactement les mêmes jeux que de mon temps! Les mêmes bêtises, les mêmes plaisanteries, les mêmes effronteries et, pourtant, ils croient être les premiers à s'amuser ainsi. Et c'est justement cela qui me fait sourire. Mais je souris toujours un peu tristement en enviant ce petit bonhomme qui met toute son habileté à sauter dans les flaques d'eau! Je pense alors à ma propre enfance disparue. Ah! chers enfants, ils n'ont jamais assez de plats pour s'y mettre les pieds!

Tenez, j'étais du côté du moulin à scie lorsque je fus témoin (bien malgré moi!) d'une enlevante aventure d'espionnage. À plat ventre dans le foin fou, une bande d'enfants épiaient les inséparables Édith Desrosiers et François-de-Sales Simard. Pour m'amuser et ne pas gâcher leur aventure, je me suis aussi

dissimulé dans le foin. Imaginez un peu la scène :

une bande de jeunes écornifleurs épiée par le très sérieux Augustin Lebeau. N'avais-je pas autre chose à faire en ce beau dimanche? S'il fallait qu'on me découvre que pourrais-je bien raconter? Et j'aurais mis ma main au feu que cette petite bande attendait en fait le baiser du couple d'amoureux. Alors, ils sortiraient triomphants de leur cachette en chantant « Les amoureux sont seuls au monde, les amoureux sont seuls au monde » et détaleraient comme des lièvres.



En vérité, l'après-midi fut bien longue pour les curieux.

Ce n'est pas pour s'embrasser, mais bien pour se faire la lecture que nos deux moineaux se fréquentent. L'un lit pendant que l'autre, les yeux fermés, se laisse dériver au fil des péripéties. Quelle déception pour mes rusés espions qui espéraient une histoire plus «croustillante»!

Soudain, Édith et François se relèvent, se prennent par la main et regardent autour d'eux. J'entends mes petits Apaches pouffer de rire, prêt à bondir hors des buissons. Pour bondir, il leur faut bondir, car le supposé couple d'amoureux fonce vers le village. Le portrait de la poursuite est comique : devant, François-de-Sales et Édith qui vont main dans la main et derrière, quatre écornifleurs qui les suivent se cachant derrière les arbres ou se jetant précipitamment par terre afin d'éviter d'être découverts par les « amoureux ». Enfin, moi-même à la traîne. Je dois me dissimuler des poursuivis ET des poursuivants!



Se sentant sans doute traqués, les amoureux accélèrent le pas. Surpris, nos quatre espions en herbe ne peuvent les rattraper sans risquer de se faire démasquer. Ils se regroupent, penauds, derrière le moulin, dans la cour à bois. Assis sur des billots, ils font le point. Je peux enfin mettre des noms sur ces mystérieuses silhouettes. Il y a là Clarisse Tremblay et son frère Nicolas de même que les frères d'Édith Desrosiers Marc et Bernard. Coquins de frères!

Finalement, ils décident de visiter les lieux. Rien de plus facile, les fenêtres sont ouvertes. Bernard se glisse le premier. Clarisse l'imité, mais un grand cri sème l'effroi parmi le reste de la troupe.

— Le pupitre... le pupitre, finit par articuler Bernard.

Clarisse Tremblay n'en croit pas ses yeux. Blanche comme un drap, elle s'approche de l'objet et le touche pour s'assurer que ce n'est pas une illusion. Puis, Clarisse ouvre l'un des tiroirs et retrouve intacts, les devoirs que les enfants avaient remis à mademoiselle Tremblay la veille de la disparition.

Bernard Desrosiers, le frère de la jeune Édith, ouvre alors la porte du moulin pour permettre à Germain et à Marc Desrosiers de venir constater la découverte. Pendant un court moment, le silence plane sur le moulin. Puis, c'est un déluge de mots! Tous parlent en même temps.

Enfin Clarisse claque dans ses mains pour exiger le silence. Elle propose de courir au plus vite au village pour avertir la maîtresse. S'ensuit une course effrénée où Marc, tout essoufflé, arrive le premier sur le pas de la porte de la maîtresse.

— Mademoiselle... Mademoiselle... Un miracle est arrivé.

Mademoiselle Tremblay ouvre la porte en se demandant quel petit effronté vient la déranger. Elle voit déferler le reste de la troupe. Clarisse, trop énervée pour regarder où elle pose les pieds, ne peut éviter une petite racine située juste devant la porte et trébuche dans les bras de la maîtresse.

— Oh! que se passe-t-il, demande mademoiselle!

— Le pupitre... Le pupitre.

— Prenez votre temps et expliquez-moi tout. Avez-vous retrouvé mon pupitre ?

Aux signes approbateurs des enfants, elle comprend vite.

— Quel bonheur! vite, organisez-moi une corvée. Allez chercher les plus forts et ramenez-moi ce pupitre à sa place avant que ne je sois la risée de tout le village. Demandez au grand Maxime, il nous règlera cela avec discrétion.

Deux heures plus tard, le pupitre trône sur sa tribune comme s'il ne l'avait jamais quitté. Et je me demande bien où les lutins feront la classe dorénavant!

Augustin Lebeau, journaliste



La visite de l'inspecteur Cadotte

Prologue, mardi 21 octobre 1851

Il me semble que je n'ai jamais passé autant de temps à l'école depuis ma tendre enfance. Quel plaisir que d'user ses fonds de culotte sur un banc d'école. Le bonheur! Pas de courses folles pour gagner sa croûte, pas de cris et de larmes à faire tourner les lourdes presses de La Jasette, pas de chicanes avec des paysans grincheux... Ah!

Et puis, le clou de l'année scolaire : la visite de l'inspecteur Cadotte. Tout un personnage, ce monsieur! Je n'ai jamais manqué une seule de ses visites. Et ma foi, tous les enfants en ont fait autant. Astucieux, ils connaissent la vieille coutume du congé de classe après la visite. Ainsi, ils se rendent à l'école comme de bons écoliers tout en sachant qu'ils ne feront rien de la journée, sinon d'écouter sagement l'histoire de l'inspecteur.

Les élèves, tous assis et silencieux, guettent l'entrée de Mathurin Cadotte. Les plus jeunes enfants craignent le monsieur tant les plus vieux se sont ingéniés à en faire le «Bonhomme sept heures» des écoliers, une sorte de bourreau venu poser de redoutables questions. Et Cadotte y met les formes : il entre droit comme un piquet, sérieux comme un pape et s'avance très lentement jusqu'à l'avant de la classe. Le supplice se poursuit : il salue brièvement la maîtresse et promène son regard pénétrant sur chacun des enfants. On pourrait entendre une mouche voler tant la classe est silencieuse.

Et puis, soudain, il brise la glace : « Écoutez bien, je vais vous raconter une histoire qui m'est arrivée quand j'avais votre âge ». Ça ne rate pas! Son petit numéro est bien réglé. Et voilà monsieur Cadotte, qui va raconter un de ses souvenirs d'enfance. M'est avis qu'il en invente un peu notre inspecteur, mais c'est pour une bonne cause, parole de Lebeau! Alors, d'une voix posée, il commence :

— Un jour, une de mes sœurs est engagée par les commissaires pour faire l'école; je n'avais que quelques arpents à marcher pour m'y rendre. Le jour de l'ouverture de l'école arrive. En partant, ma sœur me dit: « Tu ne t'en viens pas avec moi? ». Je ne réponds pas. Neuf heures sonnent à la grosse horloge de bois. Maman me dit vivement: « Que fais-tu là? L'heure de l'école est sonnée. Vite, dépêche-toi. » Je réponds d'un ton de petit-maître : « Je ne vais pas à l'école de ma sœur; j'en sais aussi long qu'elle et autant que n'importe lequel de nos voisins qui ne sont pas des fous. »

Maman ne dit rien. Elle jette sur sa tête son chapeau de paille aux larges bords et gagne la grange où papa travaille. Je prends mon sac de livres et je pars pour l'école en faisant des pas bien courts. Papa me crie d'arrêter et me dit d'un ton sec : « Nous avons une horloge à la maison qui indique l'heure; chaque matin tu partiras à 9 heures moins 10 pour l'école, ou bien j'irai te mener avec une hart, entends-tu? »



Je me rends à l'école en bougonnant. Après l'invocation à l'Esprit-Saint, ma sœur dit quelques mots d'introduction à ses élèves :

— Mes chers élèves, c'est avec plaisir que j'ai accepté de faire l'école ici à des enfants que je connais et qui me connaissent. J'espère que vous serez bien sages.

Je l'interromps en disant :

— Oui, MOUMAN, nous serons bien sages.

Deux de mes petits compagnons éclatent de rire.

— Mathurin Cadotte, me dit-elle, tu me respecteras comme les autres.

— Mais je vous respecte aussi; je vous appelle MOUMAN.

— Prends tes livres et passe la porte, mon effronté!

— Oui, MOUMAN, c'est ce que je veux.

Sortir d'une maison est chose facile, mais comment rentrer dans une autre sans certificat? Telle est la première idée qui me pique l'esprit au seuil même de la porte de sortie. Comment rentrer chez moi ? Mon père est là. Je prends le parti d'aller passer la journée dans un champ de bleuets à deux milles de chez nous. Je prends mon dîner aux bleuets. La faim me ramène à la maison tout tremblant; la famille est attablée en train de souper.

— Mon fils, tu n'as pas soupé. Viens prendre ta place accoutumée, près de moi, dit mon père d'une voix douce.

— Je n'ai pas faim, dis-je.

— Viens, viens, il faut manger pour vivre, mon enfant.

Je me rends finalement à sa demande. J'aperçois dans un coin une belle hart de merisier vert. Quel fouet redoutable! Mon père dit à ma sœur (la MOUMAN de l'école) :

— Va donc lui chercher des confitures et une bonne tasse de sirop d'érable.

L'idée me vient alors qu'on commençait par du sirop d'érable, mais qu'on finirait par du «jus de merisier». Après la prière et le chapelet, mon père m'appelle. Pour toute réponse, je baisse la tête et me place un doigt sur les lèvres.

— Apporte ta chaise et viens t'asseoir près de moi, devant ce bon feu de cheminée. La nuit est fraîche; il faut se défier du serein du soir.

J'apporte ma chaise en marchant bien lentement pour mon âge.

— Va me chercher la hart qui est dans le coin.

— La... la hart?



— Oui, la hart. Es-tu devenu sourd tout d'un coup ?

Mon père prend la hart, la dépose par terre et me fait asseoir.

— Mon fils, me dit-il d'un ton bien calme, tu vas me dire bien franchement ce que tu veux faire dans le monde.

— Je veux faire un habitant comme vous, père.

— Mais sais-tu que pour faire un habitant, il faut travailler bien fort?

— Je peux travailler comme deux hommes, moi; vous allez être surpris.

— C'est bien, mon enfant. Va te coucher pour bien travailler demain. Bonne nuit, mon enfant.

Je me lève lestement et jette un regard victorieux sur le bâton de merisier. En passant devant ma sœur, je lui fais une grimace, en lui disant : « Bonne nuit, MOUMAN ». Le lendemain matin, il faisait encore bien noir quand mon père m'appelle.

— À l'ouvrage, vite.

— Mais il fait noir, papa.

— Je ne te demande pas s'il fait noir ou clair, je te dis de te lever. Puis d'un coup de bras, il me jette au bas de mon lit.

— Après ta prière, tu iras travailler sur la terre de Claude. Il y a 25 arpents de clôture à faire, et 25 arpents de fossé à récurer.

— Combien d'arpents, papa?

— Vingt-cinq. Es-tu sourd?

Je fais ma prière avec un peu de distraction. Papa, ayant fini la sienne, me crie :

— Je ne veux pas de traînants dans ma maison. Tu le sais. Tu ne vas plus à l'école, mon garçon. Tes journées vont commencer maintenant avant neuf heures. Vite, à l'ouvrage.

Je pars. Le lieu de mon travail est à sept arpents de distance. J'ai peur : un ours a été vu dans un champ d'avoine quelques jours auparavant. Me voilà à l'ouvrage. J'essaye d'enlever une grosse perche de cèdre; mes gémissements attirent l'attention d'un gros bœuf malin, gardien du troupeau. Il accourt à la clôture, menace de venir m'attaquer. Perche en main, je l'empêche de sauter. Je sue à grosses gouttes, j'appelle à mon secours mon ange gardien et tous les saints du Paradis. Mes forces m'abandonnent, lorsque je vois arriver papa à cheval, une chaudière au bras.

— Que fais-tu là, mon garçon?

— J'ai peur du bœuf.



— Tu vas faire un drôle d'habitant. Tiens, voilà ton déjeuner. Et il dépose à mes pieds une chaudière fumante.

— Je n'ai pas faim, je ne mangerai pas.

— Un habitant qui ne mange pas devient vite riche. Je te prédis que tu mourras grand seigneur de la paroisse de Saint-Jacques de Montcalm.

Sans plus dire, il reprend la chaudière, remonte en selle et s'éloigne en me disant de garder « Pataud » pour me préserver des bêtes féroces qui veulent détruire l'herbe de mon champ. J'ai envie de dire : « Je vais manger » ; mais quelque chose me retient. Est-ce bien l'humilité ? Je la crois incapable de me jouer un pareil tour. Je regarde mon père s'éloigner. Je crois à chaque instant qu'il va s'arrêter et revenir, mais mon espérance est trompée. Je dois me remettre à faire ma clôture. Plus tard, mon père revient me voir, apportant avec lui une masse de bois d'orme. Il ébranle un piquet.



— Mais, mon garçon, pour qu'une clôture retienne les bêtes féroces, il faut que les piquets soient bien enfoncés dans la terre. Voici une masse et un petit banc pour te permettre de faire ton ouvrage. Puis il s'éloigne. Je monte sur mon petit banc. Le maillet, très pesant, était fixé à un long manche. J'essaye de le soulever jusqu'à la hauteur de ma tête. Il refuse d'aller plus haut et retombe à mes pieds. J'essaye de nouveau. Cette fois, le maillet monte au-dessus de ma tête, un des pieds du banc cède et je tombe avec ma massue dans le fossé boueux que j'avais reçu ordre d'approfondir. Je me jette sur le bord du fossé et me mets à pleurer à chaudes larmes.

Tout à coup, un cri perçant pénètre à mes oreilles.

— À l'ouvrage, mon garçon, ce n'est pas encore l'heure du midi.

Ô douleur ! j'aperçois mon père courant vers moi avec la fameuse branche de merisier en main. Je relève mon buste dans la posture la plus humble. À genoux, je lui dis que je ne suis pas fait pour être habitant et lui demande d'aller à l'école lui promettant que dorénavant, j'allais bien écouter ma sœur.

— Va déjeuner, me dit-il ; tu te rendras à l'école, tu demanderas à genoux pardon à ta sœur. Mais remarque bien

ceci : si tu veux recommencer ton jeu, je recommencerai le mien. Cette fois ce sera définitif.

Après le dîner, je me rends à l'école, demande publiquement pardon à ma sœur qui me dit d'aller prendre mon siège. Elle était à la leçon des règles de trois. L'élève au tableau se montrait au-dessous de sa tâche.

— Qui peut faire ce calcul ?

Je saisis la craie :

— Je multiplie 328 par 4, mademoiselle Lacasse; 4 fois 8 font 32, mademoiselle Lacasse; je pose 2 et retiens 3, mademoiselle Lacasse.

— Achève tes demoiselles Lacasse et contente-toi de calculer, me dit-elle, agacée par ma politesse soudaine. Il n'y avait plus à l'école de MOUMAN, mais une institutrice agréée par mes parents et représentant leur autorité à qui je devais le respect que je lui ai donné ensuite.

L'année suivante je partais pour le collège.

L'inspecteur s'interrompt durant quelques secondes. Son auditoire le dévore des yeux. Il profite de son effet et ajoute :

— Réfléchissez à cela mes enfants. Je vous donne congé de devoir et de leçons pour ce soir. Puis, après un autre silence, il ajoute:

— L'école est terminée pour aujourd'hui, vous pouvez retourner à la maison. Et allez donc méditer un peu à la maison, vous ne serez que mieux disposés demain matin pour reprendre la classe.

Je vous l'avais bien dit n'est-ce pas? Congé pour tous... moi aussi d'ailleurs. J'ai une folle envie de faire l'école buissonnière, car il fait un temps des dieux. Merci monsieur Cadotte!

Augustin Lebeau, journaliste



La disparition de Cornélius

Prologue, mercredi 22 octobre 1851

Une autre disparition troublante est survenue. L'épouvantail Cornélius, celui-là même qui a tant fait jaser et rire les habitants du village s'est volatilisé. S'agit-il du vol d'un brigand de grand chemin ou d'un autre mauvais coup?

Croyez-moi, si ces disparitions continuent, le jour n'est pas loin où c'est tout le village qui disparaîtra! Mais par où, grands dieux? Qu'en pensez-vous? Une disparition, c'est un simple hasard; deux disparitions, c'est une coïncidence... mais trois disparitions, mes amis, c'est un fait! Comptez avec moi : D'abord Lancette, ensuite le pupitre de mademoiselle Tremblay et enfin, Cornélius, un inoffensif épouvantail.

Mais qui donc voudrait de Cornélius? Certes, l'épouvantail est efficace, mais pas vraiment un homme bon à marier! Et pas joli, joli... Il s'agit du fruit de l'imagination farfelue de Alcide Tremblay, un grand « patenteux » du village. Le squelette est constitué de deux branches solides attachées ensemble pour former une croix. Une motte de paille recouverte d'un vieux chapeau en feutre fait office de tête. Vingt grosses plumes d'oie tout ébouriffées, teintées une par une, cernent les bords du couvre-chef.

Sous l'œil avisé de leur père, les enfants ont trempé leurs plumes dans les teintures fabriquées avec des plantes et des écorces : l'hellébore à trois feuilles pour le jaune, le Gallium tinctorium pour le rouge et l'écorce d'érable rouge pour le bleu. Un savant mélange de couleurs n'est-ce pas? Imaginez donc un peu la « bobine » colorée de cet épouvantail et vous comprendrez mieux pourquoi les habitants, les voyageurs et les passants lui ont tant prêté attention!

Et ce n'est pas tout. Les yeux sont de gros morceaux de charbon et la carotte qui représente le nez a été piquée d'un clou qu'aucun moineau ne voudrait adopter comme perchoir! Par contre, je m'étonne qu'aucun rongeur ne se soit encore emparé de la carotte. Pour sûr que ce diable de Cornélius doit faire peur avec son apparence humaine. D'ailleurs, il est chaudement vêtu d'une veste en haillon et bourré de paille pour lui donner plus de brioche, plus de chair. Bref, ce coloré personnage, ce croque-mitaine des champs fait peur tant aux corneilles qu'aux rongeurs de tout crin. Une merveille, vous dis-je!



Chaque jour les enfants de Marie-Louise faisaient une ronde autour de Cornélius, histoire de conjurer le mauvais temps. Ils chantaient en chœur cette comptine :

Cornélius, Cornélius,
Chasse les nuages,
Éloigne la pluie,
Et rend hommage
Au soleil qui luit.

Vous comprendrez que c'est donc avec beaucoup de peine et de larmes que les enfants m'ont rapporté sa disparition. Devrait-on promettre une récompense à celui qui ramènera Cornélius mort ou... vif ? Faudra y jongler. Mais ces disparitions m'inquiètent. Aux dernières nouvelles, je ne suis pas seul à me faire du sang de cochon.

Augustin Lebeau, journaliste



Forge et forgerons...

Prologue, jeudi 23 octobre 1851

Dans nos campagnes, ils sont bien rares les enfants nés avec une cuillère d'argent dans la bouche. Ici, on naît pour un petit pain et on le gagne à la sueur de son front toute la vie durant sur une terre. Toutefois, certains enfants semblent naître avec un don, un talent. Prenez Thimothée Bergeron, le neveu d'Athanase notre forgeron, ce n'est pas avec une cuillère d'argent dans la bouche qu'il est né, mais avec une cuillère de fer! Ce bébé-là n'était pas rose. Non, il est arrivé le teint rougi comme son oncle. Naturellement, c'est dans la boutique de forge qu'il a passé toute son enfance. Pour moi qui ai presque tout vu dans la vie, c'est toujours un spectacle féérique que de me rendre à la forge. Imaginez donc pour un p'tit gars, il considère alors le forgeron comme le Bon Dieu en personne!

De sorte que Timothé Bergeron est maintenant apprenti forgeron pour son oncle Athanase. Du plus loin qu'il se rappelle, il s'est toujours considéré comme l'héritier de la boutique de forge. Il se fait la main (et les muscles!) depuis quelques années. Mais il a toujours désiré une seule chose : prendre la relève de son oncle à la boutique de forge. Il se sent chez lui et sait qu'il est apprécié. Le bruit de l'enclume qui résonne du matin au soir, les odeurs de soufre, la couleur du feu, tout contribue à le rendre heureux. Il est comme un poisson dans l'eau.

Comme son oncle, Thimotée n'est pas bavard lorsqu'il travaille. Athanase pense qu'un bon artisan ne peut parler sans gâcher son ouvrage, car il lui faut toute sa tête. Le jeune apprenti a appris dès sa tendre enfance qu'on ne placotait pas en travaillant. Or, hier matin il a brisé le silence et a confié ses rêves à son oncle. Athanase n'a pas bronché et poursuivait son travail sans dire un mot, comme de coutume. Pas un mot de toute la journée! Décidément, il faut avoir des nerfs d'acier pour parler sérieusement avec le forgeron!

Mais n'allez surtout pas répéter que le bonhomme est ennuyeux comme la pluie et insensible comme une roche. Au contraire, c'est avec beaucoup de bienveillance qu'Athanase parle de son neveu aux habitants c'est-à-dire ses clients. Il vante son travail acharné et, par-dessus tout, le génie qu'il manifeste dans l'apprentissage du métier.



Très tôt ce jeudi matin, les deux hommes sont à la tâche. La période de l'automne est une grosse saison. Ils ont plusieurs patins de voiture d'hiver à remettre en état de glisser. Et ils ont à remplacer les fers plats d'une quinzaine de chevaux par des fers à crampons. Sans ces fers, les chevaux risquent de déraiser sur la glace et se blesser gravement aux pattes.

Il n'y a pas que le changement de fers qui est important! Il y a la façon de le faire. Athanase est reconnu partout, à des milles à la ronde, comme le meilleur. Il a toujours bien ferré les chevaux de ses clients et ceux-ci lui en sont reconnaissants, car ils savent que les chevaux travaillent mieux lorsqu'ils sont bien ferrés.

Le métier n'est pas facile. Il y a tant d'histoires qui circulent sur les incompetents et leur travail bâclé. Parfois, certains habitants doivent abattre un cheval blessé par une vilaine chute sur la glace ou la neige durcie. Heureusement, jamais une telle négligence n'a affecté un cheval traité aux bons soins d'Athanase et de Timothé Bergeron. Nos forgerons ne savent que trop bien l'incalculable valeur d'un cheval durant l'hiver.

Au moment de casser la croûte, Athanase, tout en bourrant sa pipe, s'approche lentement de Timothé et lui demande :

— Étais-tu sérieux hier lorsque tu me parlais de tes projets?

— Ben voyons mon oncle, on a pas l'habitude moi pis vous de se parler pour parler!

— Je suis bien fier de toi, mon gars! Mais moi, je vais te proposer mieux. J'ai un ami qui est armurier-forgeron. Il demeure dans le village d'Oka. C'est du bon monde pis une forge bien établie depuis la Nouvelle-France. Malheureusement, le Bon Dieu a repris son gars l'an passé. Tu me rendrais un service si t'allais prendre du métier avec Jean-Baptiste... Pis, tu te rendrais service à toi aussi mon homme! Aide-toi et le ciel t'aidera comme on dit!

Il tire une longue pipée, lève la tête et expulse lentement la fumée de sa poitrine. Puis, comme s'il avait une révélation à faire, il prend un air complice et ajoute :

— Un gars travailleur et doué comme toi... faut pas que cela se perde! Non seulement tu pourrais travailler comme forgeron, mais tu apprendrais aussi tous les rudiments du métier d'armurier et cela serait très avantageux pour toi.

— Mais! Mon oncle! Je ne veux pas quitter le village! Je suis heureux ici. Je ne peux pas vous laisser tout seul. C'est vous qui m'avez tout appris. Je... Je...

La voix du jeune homme s'éteint sous l'œil d'Athanase qui se rend vite compte du désarroi de son neveu. Il ajoute pour le rassurer :

— Jean-Baptiste est un très bon artisan! C'est aussi un homme de cœur! Tu apprendras plus qu'un métier avec lui! Après ton apprentissage, tu reviendras dans notre village. Je t'attendrai et la boutique sera à toi! Pis moi, je connais pas ce tabac-là. Tu pourrais donc à



ton tour me montrer un peu l'armurerie, les armes américaines, les canons, les alliages, hein? Comme on dit, l'élève finit toujours par dépasser son maître! À condition que tu veuilles bien continuer à travailler avec ton pauvre oncle qui ne veut rien lâcher avant que la vie ne le lâche elle-même!

— Dormons sur cela, mon neveu. Réfléchis à tout cela, rien ne presse. Nous en reparlerons un de ces quatre jeudis...

Pas facile de naître avec une cuillère de fer dans la bouche mes amis! À tout prendre, je préfère ma plume d'écrivain. Que voulez-vous! À chacun son métier et les forgerons seront bien ferrés!

Augustin Lebeau, journaliste



Cornélius est de retour

Prologue, dimanche 26 octobre 1851

Comme de coutume, notre bon curé Chandonnay s'apprête à administrer le sacrement du pardon dans le confessionnal. La confession du dimanche permet d'entreprendre une nouvelle semaine, débarrassé des remords et des odeurs du péché. N'allez pas croire que tous ceux qui vont à confesse sont de grands pécheurs... Oh! Que non. Je crois même que ce sont surtout les petits pécheurs qui se font des scrupules pour des bagatelles. Remarquez bien que le curé, dans le secret du confessionnal, doit parfois en entendre des vertes et des pas mûres et en voir de toutes les couleurs. Malgré cela, il doit toujours quitter le confessionnal avec le même air du bon père de famille. Il ne doit jamais afficher une mine sombre ou, ce qui est bien plus grave, la tête encore toute rouge des péchés entendus. Cela pourrait faire jaser les paroissiens guettant la sortie du confessé...



Cette fois-ci pourtant, monsieur le curé n'a pas eu le temps de mettre le pied dans le confessionnal... qu'il poussa un cri rauque et s'écroula de tout son long sur le plancher. Plusieurs pensèrent qu'il venait de subir un malaise fatal: son visage habituellement rose et angélique était blême et cireux comme un cierge.

Un courageux paroissien, ignorant la règle sacrée d'intimité du confessionnal et considérant les circonstances extraordinaires, s'avisa de pousser la porte : l'épouvantail Cornélius bondit du confessionnal comme un diable à ressort. À son tour, le paroissien, ahuri et estomaqué, s'affala sur le plancher.

Certains paroissiens furent pris d'un fou rire nerveux alors que d'autres voyaient en cette silhouette informe et pittoresque, un envoyé du diable. La surprise passée, je jugeai cette plaisanterie astucieuse bien que de fort mauvais goût. Quelques braves habitants chassèrent sans ménagement l'importun épouvantail de ce lieu sacré.

Bien que fortement ébranlé, monsieur le curé Chandonnay reprit ses esprits en poussant un « Sainte bénite » bien senti.



La messe fut expédiée en deux temps, trois mouvements et même le sermon ne semblait pas à la hauteur des événements. Le curé Chandonnay aurait pu y aller de quelques tirades théâtrales. Au lieu de cela, il se contenta de quelques phrases molles balbutiées du bout des lèvres. Toujours monté en chaire, il adjura le coupable à s'en confesser. Visiblement, notre curé n'était pas dans son assiette.

Pourtant, je crois que monsieur le curé a manqué une belle occasion de se montrer rassurant devant tous ces récents mystères, disparitions et apparitions, qui tracassent ses ouailles. Pour sûr que ce dimanche-là restera marqué dans la mémoire de tous et alimentera les conversations de la semaine.

En attendant, le coloré épouvantail, en quelque sorte victime de sa popularité, est retourné aux champs de Marie-Louise Beaulieu. Je crois qu'on ne le reverra jamais plus comme avant : vedette populaire, il est soudainement devenu une sorte de possédé du diable.

Ah! Si seulement cet épouvantail pouvait parler!

Augustin Lebeau, journaliste



Disparition des cahiers de crédit

Prologue, mercredi 29 octobre 1851

C'est Anabelle qui s'occupe de tenir en bon état les livres de comptes du magasin. Eustache a toute confiance en elle, mais il lui arrive parfois de vouloir vérifier le travail de son épouse.

Le magasin, c'est l'œuvre d'Isidore Lavoie. Avant de mourir, il en a fait donation à son fils Eustache. Mais le contrat prévoyait également des clauses onéreuses pour Eustache. Ainsi, il doit entretenir sa mère sa vie durant et la fournir en bon rhum et en tabac du pays tout au cours de l'année. Il doit également nourrir et loger la vache de celle-ci dans ses bâtiments durant la saison froide.

Madame Simard ne veut pas demeurer avec son fils. Elle a ses habitudes et dit qu'elle a besoin de tranquillité. Cela ne l'empêche nullement de prêter main-forte au magasin lorsque la situation l'exige. Elle aime aussi travailler avec sa belle-fille avec qui elle entretient une certaine complicité.

Au magasin, la vérification des comptes se fait traditionnellement à la Toussaint. Pour les deux femmes, c'est une journée très spéciale. Elles ont ensemble un secret et les livres de comptes sont les gardiens silencieux de ce grand secret. Mais, c'est aussi une journée triste et chargée de craintes pour Marie-Claude. Elle a dans l'idée que les morts profitent de cette journée pour se faire remarquer. Elle pense bien sûr à Isidore et elle a le sentiment qu'en ce 29 octobre 1851 il prépare quelque chose de pas très catholique.



Elle tait ses peurs à sa bru, car elle ne veut pas faire les frais des taquineries de son fils et de son épouse qui ne partagent pas ses superstitions.

Il y a déjà eu d'autres petits marchands qui se sont établis dans le village, mais aucun n'est resté! La population de la seigneurie n'est pas assez nombreuse pour justifier l'établissement de plusieurs marchands.



Eustache Lavoie a la réputation d'être très rigoureux lorsqu'il exige le paiement de ce qui lui est dû. Il accepte bien sûr les paiements en produits agricoles et même en bois, car il n'a pas vraiment le choix.

Les espèces sonnantes sont rares dans le village et les produits de la terre, de la forêt et de l'artisanat domestique servent souvent de monnaie d'échange entre le marchand et les habitants. Eustache va rencontrer des marchands de blé et de bois pour leur vendre, avec un profit non négligeable, les stocks qu'il a accumulés dans ses bâtiments.

Il faut ajouter que bien des personnes dans la seigneurie croient que le marchand tire profit de la situation et qu'elles payent trop chèrement les articles de manufacture dont elles ont besoin tout au cours de l'année. Ainsi, aux yeux de plusieurs, monsieur Lavoie n'est qu'un pingre.

Mais, il n'y a pas d'autre marchand à des lieux à la ronde, le plus près est bien à une dizaine de « pipées » de distance.

La présence d'Anabelle et de sa belle-mère Marie-Claude égaye tellement les lieux que les habitants en oublient leurs récriminations contre Eustache.

Ce matin-là, les deux femmes doivent vérifier les livres de comptes avec Eustache.

Catastrophe! Catastrophe! Les livres de comptes, rangés la veille dans l'armoire du fond, ont disparu. On fait le tour du magasin, rien, rien! Anabelle demande à Vitaline, encore rien!

En son for intérieur, Marie-Claude chicane Isidore, lui disant que ce ne sont pas des farces à faire! Quelques dames arrivent au magasin. Elles viennent payer leurs dettes... mais les cahiers et les dettes se sont envolés!

Augustin Lebeau, journaliste



La grande annonce de l'institutrice

Prologue, vendredi 31 octobre 1851

Rien ne fait davantage jaser qu'un égorgeur de cochon avec une voix de pinson; qu'un curé s'endormant pendant la messe ou qu'une maîtresse souriant à belles dents pendant la classe. Certains élèves trouvent cela charmant, comme ce grand gars de 12 ou 13 ans hypnotisé par l'ardeur du regard de l'institutrice. Allez savoir ce que pensait ce gars-là. M'est avis qu'il venait de tomber amoureux de mademoiselle Tremblay, car il lui a foncé droit dessus... Ah! l'amour est aveugle!

Et l'amour, ça fait bien jaser les filles. Il y a toujours une fille dans chaque classe réputée « faiseuse d'histoires d'amour » qui attache le grelot aux moindres gestes ou sourires. Elle colporte ses soupçons, révèle de supposés amours cachés, trahit des confidences et « célèbre » même des mariages. Certains redoutent l'encombrante gloire d'être parmi ses « victimes » alors que d'autres ne savent pas quoi faire pour figurer dans ses cancons. Cette fois-ci, la demoiselle s'attaque sans vergogne à sa propre institutrice :



— La maîtresse a un amoureux, c'est sûr!

Le jugement tombe comme une guillotine. Puis, elle glisse un petit papier dans la main de sa compagne et se retourne vers l'avant de la classe. Le cancan plié dans le papier se répand aussi vite que possible pendant que les enfants se concentrent sur les exercices de calcul.

Juste au moment où tout cela va parvenir au « panier percé » de la classe, mademoiselle Tremblay attire l'attention des enfants en frappant dans ses mains.

— Les enfants, j'ai une grande annonce à vous faire!

Un murmure étouffé parcourt la classe : quel homme du village notre maîtresse va-t-elle épouser ? Certaines filles frissonnent pendant que les gars se font à l'idée de ce mariage annoncé par le petit papier... Mademoiselle Tremblay poursuit :

— L'inspecteur Cadotte...



La classe est secouée d'un rire bruyant : gars et filles se regardent et se font de gros clins d'œil.

Mademoiselle Tremblay, éberluée, change d'air. Offusquée, elle ordonne le silence et reprend :

— L'inspecteur Radotte, pardon Cadotte...

Les enfants pouffent de rire à nouveau. On les comprend : imaginez un peu cet inspecteur vieillissant, le cheveu gris avec la jeune et fraîche mademoiselle Tremblay... c'est à se tordre! Devant une telle effusion, la maîtresse sonne la récréation.

Au retour, les enfants apprennent enfin la grande nouvelle : l'inspecteur Cadotte a accepté le projet scolaire de mademoiselle Tremblay. Ce projet consiste à récompenser les élèves les plus assidus (ceux qui fréquentent l'école) à participer à une grande expédition. Le fou rire fait place à une folle excitation.

— Où irons-nous, mademoiselle?

— Très loin mes enfants, un endroit où ni vos parents ni vos ancêtres ne sont jamais allés... Au bout du monde.

Augustin Lebeau, journaliste





NOVEMBRE 1851

Les troubles de Prologue en chaire.....	49
Deux coqs de village s'affrontent	51
Inscription sur une pierre tombale	53
Fantômes sur la Serpentine	56
Les cahiers de crédit retrouvés	61
Sainte-Catherine et tire	64
Première neige à Prologue.....	66
Conteur de talent.....	68



Les troubles de Prologue en chaire

Prologue, dimanche 2 novembre 1851

Le curé Chandonnay en a assez de ces disparitions. Il veut que cela cesse. Il invite, dans un vibrant sermon, les coupables à se repentir. Est-ce que cet appel ne sera que vœux pieux ?

L'histoire de la disparition des livres de comptes s'est répandue comme une traînée de poudre à travers la seigneurie. Forcément, les habitants n'ont pas voulu remettre quoi que ce soit au marchand avant que celui-ci ne retrouve ses livres. On raconte que c'est encore une astuce du marchand pour exiger plus que son dû. De toute manière, pas besoin d'avoir la «tête à Papineau» pour voir dans ce délai de grâce une sorte d'avantage.

Et aucune âme repentante ne s'est encore présentée au confessionnal pour avouer son larcin. Encore une fois, on prend la populace en otage. Mais cette fois-ci, cela semble à son avantage. S'agirait-il d'un nouveau Robin des bois détroussant les riches pour donner aux pauvres ? En ce cas, nul doute que l'auteur saura recueillir une certaine sympathie populaire...

Mais monsieur le curé ne l'entend pas de cette oreille. Et je sens qu'il s'apprête à nous chauffer les oreilles pendant son sermon. Dieu soit loué! Monsieur le curé a pris la semaine pour se relever de sa belle épouvante dans le confessionnal. J'imagine qu'il a fourbi ses armes et aiguisé sa langue pour nous livrer un sermon enflammé. Ah! J'en ai l'eau à la bouche et j'ai hâte de goûter son verbe inspiré. Vivement que monsieur le curé ramène ses brebis égarées dans le droit chemin. Notre pasteur monte en chaire, s'éclaircit la voix et entonne :

– Dieu est infiniment miséricordieux!

Puis, silencieux, il regarde chacun de ses paroissiens avec insistance. Plusieurs croient, à ce moment précis, que le chat va enfin sortir du sac. Nul doute que le saint homme va punir sévèrement le coupable, là, maintenant, en pleine messe... Le silence est de plomb et sans doute quelques habitants, qui en ont épais sur la conscience, commencent à avoir chaud. D'autres, blancs comme neige, éprouvent néanmoins un malaise : ils rajustent le col empesé de leur chemise,



regardent à gauche et à droite en cherchant un coupable. On dirait que tous les habitants redoutent de passer dans le tordeur du curé, d'être jetés dans le même panier.

Après cette longue pause, Chandonnay reprend à voix basse, en chuchotant pour que tous tendent bien l'oreille et que le message soit bien compris :

– Dieu pardonne à celui qui connaît des égarements pourvu qu'il sache demander pardon et réparer le tort qu'il a causé. Gravement, il annonce que le marchand Eustache Lavoie demande à ses débiteurs de se rendre au magasin pour lui permettre de reconstituer, avec leur aide et de mémoire, ses livres de comptes. Une liste sera ainsi confectionnée et permettra à chacun de régler ses dettes. Et du même souffle, implore les paroissiens de prier pour le salut des voleurs afin que la lumière divine les éclaire... En attendant, il n'y aura pas de « cruxification » dans le chœur de l'église ! Monsieur le curé baigne lui aussi dans la plus noire ignorance. Au grand dam des paroissiens, les malfaisants courent toujours.

À la sortie de la messe, on commente et quelques-uns se regardent avec suspicion... Quelle zizanie, mes amis ! Qu'advient-il de notre si paisible communauté, aujourd'hui secouée de tant d'événements troublants ?

Augustin Lebeau, journaliste



Deux coqs de village s'affrontent

Prologue, mardi 4 novembre 1851

C'est d'un pas lent que Léon Simard, ayant encore en tête le sermon du curé Chandonnay, se rend chez le marchand Eustache Lavoie. Il sait que la rencontre ne sera pas facile. Les deux hommes ne s'aiment guère et cela ne date pas d'aujourd'hui. En outre, ils ont la réputation d'être chacun près de leurs sous! Qui plus est, les deux hommes sont également conscients de leur «importance» dans le village.

Léon est l'un des plus «gros habitants » de la seigneurie. Il engage plusieurs ouvriers agricoles et les rendements de sa terre sont enviables. Il produit annuellement des surplus et il vend le plus souvent son blé à des marchands de l'extérieur. Il possède plusieurs paires de bœufs de labour et il loue leur service à d'autres habitants qui n'en possèdent pas.

En fait, Léon vient très rarement au magasin. C'est son épouse Marie, sœur d'Anabelle, qui fait les commissions pour lui. Léon tient chez lui ses propres livres de comptes. Ces livres contiennent toutes sortes de renseignements concernant les dépenses et les revenus rattachés à son exploitation agricole. Ils contiennent également une liste des achats de consommation que son épouse fait pour l'entretien de la famille.

Liste en poche, il pousse la porte du magasin. Une clochette annonce son entrée. Il est cependant soucieux. Son épouse a tellement insisté pour l'accompagner. Se pourrait-il qu'elle s'ennuie à ce point de sa sœur ?

C'est d'abord Anabelle qui l'accueille. Elle semble nerveuse. La voix étouffée, elle demande à son beau-frère :

— Marie, est-elle souffrante?

La question ne semble pas étonnante pour Léon, car il sait bien qu'en d'autres circonstances il aurait laissé Marie venir régler les comptes de la maison.

— Non, elle n'est pas souffrante! Elle vous envoie ses salutations. Je viens pour régler mes petites dettes, ce ne devrait pas être trop long, car je tiens fidèlement le compte de mes achats au magasin.

À la vue de la liste, Anabelle devient toute pâle. Léon, tout à ses pensées, ne remarque pas la blancheur soudaine d'Anabelle, pas plus qu'il ne se rend compte de la présence de madame Simard.

— Où est votre mari, demande-t-il promptement?

— Là, juste derrière, il vous attend.



— Oh! bonjour madame Simard, j'espère que votre santé est bonne!

— Très bonne, répond-elle sans faire plus de façon.

Léon va rejoindre le marchand. Anabelle et Marie-Claude attendent que le ciel leur tombe sur la tête. Il leur paraît évident que leur secret sera mis à jour. Impossible d'y échapper.

Liste en main, Léon constate que le total de ses dépenses ne correspond pas à celui que le marchand a en mémoire.

Le bruit de la clochette de la porte fait sortir les deux femmes de leur torpeur. Monsieur le curé Chandonnay fait son entrée dans le magasin. Il vient régler ses dettes. Mais il a vu, par une des fenêtres du presbytère, Léon Simard entrer dans le magasin. En fait, il vient prêter main-forte aux dames Anabelle et Marie-Claude. Monsieur le curé est certes au courant du secret, car son confessionnal est le lieu privilégié de toutes les confidences.

Des éclats de voix montent de l'arrière du magasin : Eustache et Léon s'invectivent et s'accusent mutuellement d'être des voleurs.

— La charité et la générosité empruntent parfois des chemins tortueux mes frères, de grâce, calmez-vous. Vos paroles dépassent vos pensées.

La présence du prêtre a tôt fait de calmer les esprits.

— Je vais chercher mon épouse, lance Léon en quittant prestement les lieux.



Augustin Lebeau, journaliste



Inscription sur une pierre tombale

Prologue, mercredi 5 novembre 1851

Ce mercredi, Monsieur le Curé a des malades à visiter dans le deuxième rang de la seigneurie. Comme de coutume, il emprunte le cimetière. Je n'ai jamais partagé cette sorte d'exaltation macabre de monsieur le curé pour son cimetière. D'ailleurs, le fossoyeur Roger Lamarre entretient lui aussi une singulière relation avec ce triste lieu où sont enterrées trois de ses six filles. Mais ça, c'est une autre histoire.

Pour Chandonnay, l'agrandissement du cimetière est la preuve de la « vitalité » du village : c'est la preuve que les jeunes « poussent » les vieux par l'autre bout, c'est le fil de l'histoire et de la continuité telles que voulues par le bon Dieu.

— Un village qui n'a pas l'orgueil de son cimetière est un village de sauvages voué à la disparition et à l'oubli. C'est un lieu de mémoire, une sorte de musée où gisent, paisibles, nos ancêtres. Et il en sera ainsi pour des siècles et des siècles. Tenez, un jour, il faudra repousser les grilles du cimetière parce que nos vaillants défricheurs auront repoussé les limites de la forêt. Plus il y aura de pierres tombales ici, plus il y aura de place pour la vie au village.

Je ne sais quoi répondre. Monsieur le curé poursuit, joyeux :

— Ça veut vivre par « icitte », monsieur Lebeau. Et puis, n'oubliez pas que Dieu prête la vie : il est normal qu'il la reprenne lorsqu'il le juge approprié, non ?

— D'accord monsieur le curé. Mais la promenade matinale au cimetière, non merci pour moi ! Je préfère la vivante compagnie de mes pairs plutôt que de faire les cent pas par-dessus les os blanchis de mes ancêtres. On aura toute l'éternité pour y dormir profondément. Le bon Dieu me prête la vie : alors je ne la gaspillerai pas à contempler les rappelés... Ce n'est pas parce qu'un forgeron ferre gracieusement mon cheval Gascon que je ne quitterai plus sa boutique de forge...

Perdu dans ses sombres rêveries, monsieur le curé ne fit pas attention à une pierre tombale plantée sur SON propre lot. Cela me crevait les yeux alors que notre bon curé continuait à louer nos ancêtres six pieds sous terre. Étonné, je lui demandai s'il songeait à nous « quitter » bientôt :

— Sauf votre respect mon Père, est-ce que Dieu vous a rappelé ?

Il me regarda curieusement avec de grands yeux de poisson. Et déjà je me mordais les lèvres en me reprochant ma brusquerie. Du tac au tac, il répliqua :

— En avez-vous assez de moi mon bon ami Lebeau ?

Il tonna d'un bon rire innocent.



— Je suis toujours prêt à quitter ce bas monde pour rejoindre Dieu dans son royaume, souffla-t-il d'une voix résignée.

Je fis un geste piteux en pointant du doigt l'épithaphe gravée sur le monument :

Ci-gît Monsieur le Curé Joseph-Cyprien Chandonnay

1807-1887

Cyprien Chandonnay, curé de Prologue, tourna de l'œil et tomba face contre terre.

Quelques heures plus tard, remis de nos émotions, nous sommes retournés au cimetière, c'est-à-dire sur les lieux du « crime » en compagnie du fossoyeur Roger Lamarre, un homme loyal et discret et d'un autre prêtre, ami de monsieur le curé. Nous voulions lui montrer la pierre tombale « dédiée » à notre guide spirituel. Déjà, elle n'y était plus...

Monsieur le curé parlait de ce dernier méfait comme d'une sorte de sacrilège, d'une profanation de sépulture bref, d'un indigne affront envers Dieu lui-même. Je crois bien qu'un prêtre vient de déterrer la hache de guerre mes amis : une croisade, une mission religieuse, bref une véritable guerre sainte menée au nom de Dieu! Finis les sermons ampoulés, les vaines imprécations et ses seules prières. Emporté dans sa furie, monsieur le curé ne voyait plus clair. Heureusement, son sage confrère le ramena à la raison en lui rappelant que la colère est une bien mauvaise conseillère.

Et je jure devant Dieu que je suis resté muet comme une tombe après cet étrange incident qui ressemblait davantage à une ordonnance de mise à mort qu'à une plaisanterie macabre. Pourtant, le coq n'avait pas chanté trois fois ce matin que déjà la rumeur courait et déformait la nouvelle : il ne s'agissait plus d'une épithaphe gravée sur une modeste pierre tombale, mais bien d'une fosse creusée sur le lot du curé dans laquelle on aurait jeté pêle-mêle l'épouvantail Cornélius et un homme de paille revêtu d'une authentique soutane dérobée au presbytère... Et la journée commençait à peine : Dieu seul sait quelle invention trotterait dans la tête des paroissiens dès l'Angélus!

Délivré de mon serment, j'ai passé la matinée à tenter d'apaiser les folles rumeurs répandues dans tout le canton. C'était peine perdue, car personne ne voulait croire une si pâle version des faits !



Mais qui donc veut la tête de notre curé ?

Jusqu'à maintenant, il tient bon malgré les coups bas dont il est victime. Heureusement, il n'a pas que la soutane épaisse, il a aussi la couenne! Parions qu'il gagnera son pari... Oups! Bien le pardon, Monsieur le Curé! Monsieur le curé a horreur des joueurs, puisque le jeu mène tout droit en enfer. En d'autres mots, croyons bien fort et touchons du bois : nous vaincrons contre les forces du mal qui se sont emparées du village depuis quelque temps.

Mais comment ?

D'un commun accord les deux prêtres décident de conjurer le mauvais sort qui s'acharne sur le village. On organisera dimanche prochain, jour de la Toussaint, une grande procession à la croix de chemin dans laquelle chaque paroissien priera ardemment et chantera en latin en invoquant l'aide de tous les saints du Paradis et la protection de Dieu.

Cela sera-t-il suffisant?

Augustin Lebeau, journaliste



Fantômes sur la Serpentine

Prologue, mercredi 5 novembre 1851

Je me suis pointé à l'auberge de tôt matin espérant bavarder avec James McBride, un Écossais bien sympathique. Il n'y a parfois rien comme la vision d'un étranger pour mieux voir notre propre paysage. Et puis, les Écossais ont la réputation d'être de tenaces superstitieux. Or, il est clair que les récents événements troublants ajoutent de l'eau au moulin des croyances anciennes. Je suis curieux de son opinion.

La fièvre dans le village était bien palpable ce matin : on la palpat au magasin général, au bureau du maître de poste et même dans le chemin des écoliers. Tiens, où en étaient-ils ceux-là avec cette fameuse expédition annoncée la semaine dernière ? Je me promettais d'aller recueillir des détails dès que se dissiperait ce climat de petite terreur qui contaminait notre village. Curieusement, personne ne parlait des événements et de l'affaire Chandonnay. Mais justement ce silence semblait masquer la peur ambiante : il faut se méfier de l'eau qui dort. James McBride, soucieux, prenait le frais sur la galerie de l'auberge.

Il éprouvait le même sentiment et il ne tarda pas à me faire partager ses craintes. Mon flair ne m'avait pas trompé : nous avions la même opinion.

— Je crains bien que le couvercle de la marmite va sauter bientôt, me dit-il dans un français impeccable.

— Yes, sir ! La soupe est bien chaude que je lui réponds, heureux du petit effet créé par deux mots en anglais. Je crains une sorte de révolte, des actes monstrueux, un tribunal populaire où l'on pourrait pendre n'importe qui sous prétexte qu'il n'est pas comme les autres. Un sacrifice peut-être ?

— Un sacrifice ? Ce ne serait pas tellement catholique « my dear » Lebeau...

— Justement ! On s'attaque à notre curé. Et notre curé n'y peut rien. Et le bon Dieu ne fait rien. Alors, pourquoi ne pas essayer les vieilles recettes, les croyances ancestrales transmises de bouche à oreille depuis des siècles, depuis les Celtes puis les Gaulois. Nous avons les mêmes ancêtres, MacPherson. C'est précisément pour ça que nous nous comprenons comme si nous avions élevé les cochons ensemble !

— Qui pourrait-on pendre ? Un mendiant ? Un marchand ? Le seigneur Prologue ?

— Pourquoi pas ? Ils sont nombreux à rechigner contre le régime seigneurial, contre les privilèges et les richesses d'un homme bien né. Dans tout l'pays, des habitants se réunissent et se « montent » la tête. Ne présumez pas du sommeil du paysan canadien et ne réveillez pas le chat, car il pourrait bien battre la campagne, casser les carreaux du



manoir et sortir la corde à pendu! Certains agitateurs profitent peut-être de ce climat malsain ?

— Allons donc Lebeau... On ne fait pas une révolution pour une irrévérencieuse plaisanterie! Il ne faut pas voir les choses plus noires qu'elles ne le sont déjà. En fait, il vous manque une vraie fête des Morts, une « Halloween » comme nous avons en Écosse. Cette fête macabre et morbide libère les craintes, ridiculise les superstitieux, apaise les esprits tourmentés par le supposé retour des âmes mortes sur terre à la veille de la Toussaint.

— Monsieur le curé pense plutôt à une procession dimanche matin pour calmer les esprits et redonner espoir aux forces de la vie... Un long cortège qui se rendrait jusqu'à la croix de chemin, près du manoir.

— Je doute qu'une promenade matinale, serrés les uns contre les autres, puisse chasser les démons de chacun et calmer la tempête. Il faudrait une sorte d'Halloween... Eurêka ! J'ai trouvé !... une procession de nuit au cimetière !

— Oui! Oui! Un bruyant et populaire « charivari » ! Il faudrait combattre le feu par le feu...

— En Écosse, les enfants se déguisent en fantôme et rançonnent tous les adultes rencontrés. On ne refuse jamais quelques gâteries à ces faux fantômes, car ils chassent les vrais fantômes et esprits malfaisants revenus festoyer sur terre pour la Fête des morts.

— Et comment se déguise-t-on en fantôme mon cher ami ?

— My God ! Avec un drap blanc sur la tête percé de deux trous pour y mettre les yeux. Et quelques lanternes pour projeter des ombres ensorcelantes. Les enfants ne manquent jamais de bonnes idées pour faire des mauvais tours !

— Moouin. En fait, VOS fantômes ressemblent aux ravages causés par NOS « feux follets », eux aussi friands de petits dons... Je ne sais pas ce qu'en penserait monsieur le curé?

— Une âme de perdue, dix âmes de retrouvées hasardai-je.

— Le salut des âmes, mon cher ami, c'est mon jardin. Occupez-vous de votre plume et de vos oignons !

Sur l'entrefaite, monsieur le curé était apparu au bout de la galerie... Le reste de la conversation prit alors une tournure très bizarre...

— Je vais vous dire le fond de ma pensée : si tous ces « charivaristes » ne devaient être que des hommes sensés et raisonnables comme vous, j'obtempérais. Ce n'est pas le cas. J'aime et je respecte tous mes paroissiens, mais certains fidèles le sont moins que d'autres. De plus, ce n'est pas tant à mon clocher que j'ai peur qu'ils ne s'en prennent,



mais bien davantage au manoir. Ceux qui ont vécu les troubles de 1837 s'en souviennent encore : la révolte populaire est pire que toute autre guerre laissée aux fantassins et aux soldats. Le grondement de la révolte, les cris, les pleurs, les hurlements, autant de réjouissances parvenues du fond des enfers.

— Mais peut-être pourrions-nous enfin démasquer les agitateurs, les gens à qui profite ce climat de terreur? Plutôt que de s'écraser, nous proposons de nous tenir debout, tous ensemble et de montrer les dents... Nous marcherons tous demain à la croix de chemin, en plein jour, à visage découvert et en chantant. La lumière triomphe toujours des ténèbres : les bons gagnent toujours. Oui, oui. Nous marcherons avec une fanfare derrière nous dans la lumière rassurante du petit matin. Mais pensez donc un peu à l'habitant qui va faire son train en redoutant d'être la prochaine victime. Pensez donc aux enfants terrifiés par toutes ces « diableries ». Penser donc à notre communauté paniquée, convaincue qu'on lui cache des choses. Ne croyez-vous donc pas qu'elle soit tentée de changer le cours des choses, de se faire justice elle-même et d'allumer le bûcher ?

— If you can't beat him, joint us, dit un proverbe anglais. « Si vous ne pouvez les suivre, joignez-vous à eux », intervint, en désespoir de cause, James MacPherson.

— Messieurs, puis-je compter sur votre extrême discrétion ? Un charivari n'est pas une solution et il ne faudrait pas que l'on pense que j'approuve une telle manifestation populaire. Au revoir messieurs.

Je parie que Jane-Edith Caldwell, la jeune servante irlandaise de l'auberge, a surpris notre conversation. Comment le chef de bande Paulin Larose aurait-il pensé à tout cela ?

Ainsi Paulin Larose et quelques enfants du village fourbissent leurs "armes" dans un climat de folle excitation. Mais c'est à l'arme "blanche" qu'ils repousseront les âmes errantes de la veille de la Toussaint. Même s'ils combattent pour une bonne cause — après tout, c'est pour leur village—, une mère pardonnerait-elle à son enfant la détérioration d'un beau drap de lin? La question ne se pose même pas pour Paulin :

— Pas de draps, pas de costumes. Pas de costumes, pas de fantômes. Pas de fantômes donc pas « d'alouvouine » !

— Alors, on ne fait rien ?

— À moins que... À moins que....

Paulin court chez Trefflé Bellerive, son vieil ami. Ne tenant plus sa langue, il lui confie le projet de la bande. Le vieil homme réplique :

— Un charivari ! Un charivari mené par une bande d'enfants : ça va faire tout un pétard! Et si la milice se pointe mes enfants? Et si le fossoyeur sort son fusil ?

— Le fossoyeur Lamarre ne dira pas un mot! Et Daniel Laprise, le capitaine de milice dormira du plus profond sommeil... Notre petite sorcière y veillera...



— Mais c'est la guerre mes amis! De vrais patriotes! Et monsieur le curé ?

— Avec tous les bruits et menaces qui courent à son sujet ? Voyons donc! La pierre tombale, l'épouvantail Cornélius dans la fosse avec la soutane, Cornélius dans le confessionnal. Et puis, m'sieur le curé se couchera tôt, rapport à la procession de demain matin... Crois-moi, monsieur Trefflé, personne ne pourra nous arrêter. L'affaire est dans le sac !

— Je te vois venir mon moussaillon... Mmmmoi, l'affaire est dans le sac et le chat va sortir du sac n'est-ce pas ? Allez, avoue bougre de chenapan! Dis-moi un peu combien de cagoules t'auras besoin pour déguiser ta troupe.

— Une dizaine.

— Une dizaine ! Une dizaine ! Vous ne serez qu'une dizaine d'enfants ?

— Mieux vaut une dizaine de bons soldats qu'une armée de lâches !

— Paulin ! Paulin ! Que peuvent donc une poignée d'âmes pures contre tous ces morts errants et malfaisants ? C'est de la folie !

— Alors tu crois à toutes ces histoires de bonnes femmes ?

— Non, non! Mais quand même, on ne sait jamais...

— Alors, donne-m'en une douzaine, plus une.

— Dix ou douze moussaillons, cela ne fera pas le poids !

— Dix enfants, un chien nommé Poildru et deux vieux soldats prêts à mourir... Dis-moi oui Trefflé !

— Que le diable m'emporte! J'embarque mon Paulin. Et Jos Languille aussi, j'en suis certain. Il déteste tant la crédulité des superstitieux... On y sera, compte sur moi.

— Alors, nous serons au bac à dix heures ce soir.

— Avec mon vieux rafiot ?

— Certainement ! On embarque tous sauf toi et Jos. Tu nous déportes au milieu de la rivière, pis tu nous ramènes à la berge en silence. Avec nos lanternes allumées et nos flambeaux, le spectacle sera terrifiant. Puis nous remonterons jusqu'au village en faisant un vacarme de tous les diables. Il nous faudra aussi des boîtes de fer-blanc, des grelots, des agrès, des attirails, des clochettes, des tambours. Et puis quelques lanternes.

— Mais Paulin, ce n'est plus du courage c'est de la folie que de tenter ainsi le diable par la queue.

— C'est toi-même qui me dis toujours « d'aboyer plus fort que le chien enragé » !



— D'accord, d'accord.

— Écoute Trefflé, nous n'aurons pas le temps de nous rendre au cimetière. Les gens vont sortir, les gens vont suivre avec lanternes et torches, les gens vont combattre les démons à nos côtés ! Juré ! craché !

— Te rends-tu compte que je vends mon âme au diable ?

— Alors bien cher Lucifer, est-ce que tu pourrais m'aider à découper des cagoules dans notre belle voile mitée ? De toute manière, cette voile à radeau ne vaut pas cher... C'est la guerre, Trefflé ! Il faut se sacrifier un peu tout de même...



À l'heure convenue, les Desrosiers, les Lavoie, les Tudor et d'autres jeunes vêtus de draps blancs se réunissent au quai à Trefflé Bellerive. Il n'y avait âme qui vive ni dans les chemins ni au village. En cette heure tardive de la fête des Morts, tous les habitants devaient dormir à poings fermés sans se douter des manigances de leurs propres enfants...

— Cocorico... Cocorico... Cocorico...

— Mais qu'est-ce qui lui prend celui-là en pleine nuit... Est-ce un fantôme qui veut nous faire peur, lance Paulin à sa petite troupe ?

Les enfants serrent les rangs. Le son est de plus en plus près, il se rapproche et prend une violence inouïe.

— Cocorico... Cocorico... Cocorico...

Paulin, Paulin, réveille-toi. C'est l'heure... Il faut aller à l'école...

Et voilà mes amis ! C'est ainsi que se termine le rêve étrange de Paulin Larose...

Augustin Lebeau, journaliste



Les cahiers de crédit retrouvés

Prologue, dimanche 16 novembre 1851

Lors de sa dernière expédition dans les Territoires du Nord-Ouest, Séraphin Marquis s'est fait de nouveaux amis. Laissons-le nous raconter sa rencontre :

— La maladie m'a cloué au lit un mois durant dans un petit poste de traite de fourrures situé sur le lac Athabaska, plus précisément à un endroit nommé Fond-du-Lac. J'ai vécu dans une famille établie là depuis quelques années. Originaire de Laprairie, François Cloutier, mon hôte, est marié à une femme de la nation des Sauteux. Elle s'appelle Marie-Josephte Kamiskokwe. Ils se sont établis dans la région un peu par accident. Au départ, le couple accompagnait un missionnaire sulpicien qui se rendait dans différentes nations indiennes situées plus au sud dans la région du Chenal nord et des îles Manitoulin. Comment ont-ils finalement abouti au poste du Fond-du-Lac? C'est une tout autre histoire! Ils vous la raconteront peut-être un jour!

— Toujours est-il que mes nouveaux amis ont 3 beaux enfants: Venance, 7 ans, Marguerite, 5 ans et la toute dernière Clothilde âgée de 3 ans. Dès le début, Clothilde a été ma préférée; elle a les yeux perçants comme ceux d'un faucon et le sourire aussi beau qu'un lever de soleil. Venance et Marguerite sont également des enfants charmants. Ils parlent couramment deux langues; d'abord la langue de leur père, le français, puis celle de leur mère. Ils sont vifs et imaginatifs et avec le temps, ces enfants sont devenus un peu les miens.

— Quelque temps avant mon départ, la maladie a frappé les enfants qui ont eu de fortes fièvres et leur vie semblait en danger. C'est la médecine indienne qui en est venue à bout. Cela a fait réfléchir François Cloutier et Marie-Josephte Kamiskokwe. Songeurs, ils m'ont fait la réflexion que les enfants auraient pu mourir sans avoir même reçu le sacrement du baptême. Je dois vous dire que dans ces régions reculées, il n'y a pas de prêtre résident. Je leur ai donc proposé de m'accompagner dans mon voyage de retour afin de faire baptiser les enfants par notre bon curé Joseph-Cyprien Chandonnay.

— Lorsque nous sommes arrivés au village, nous avons sans tarder, pris la direction du presbytère. Je dois dire que l'accueil de l'abbé Chandonnay fut très



chaleureux. Il permit à la famille de monter une tente dans un petit champ derrière l'église. Cette installation est devenue une véritable attraction pour tous les habitants de la seigneurie et surtout pour les enfants. Mademoiselle Elisabeth Tremblay, qui est très originale, a sollicité Marie-Josephte Kamiskokwe afin d'amener les enfants de l'école sur le site pour faire une leçon d'histoire. Marie-Josephte Kamiskokwe a profité de l'occasion pour raconter aux enfants, l'histoire de la «création du monde» telle que transmise par ses aïeux».

Séraphin Marquis semble avoir été profondément marqué par ces gens. Quoiqu'il en soit, le temps passe et ses amis devront sûrement repartir bientôt. C'est du moins ce que François Cloutier a laissé entendre. Je présume qu'il ne sera pas le seul à s'attrister du départ prochain de cette famille. En effet, j'ai remarqué que Paulin Larose s'était fait un nouvel ami au cours de la journée où madame Tremblay les a amenés au campement des Cloutier.

Pour avoir longuement discuté avec lui, je constate que le petit Venance connaît beaucoup de choses qui frappent l'imagination. Le jeune Paulin Larose en est justement tout ébloui et depuis leur première rencontre, ils sont pour ainsi dire inséparables. Marguerite, la petite sœur de Venance et Édith Larose se joignent parfois à leurs jeux.

Aujourd'hui, en ce beau dimanche du 16 novembre de l'an 1851, il est prévu que les trois jeunes métis soient baptisés en présence de toute l'assemblée dominicale. Je dois vous avouer que j'ai rarement vu l'église aussi bondée. Le baptême des jeunes métis et les événements mystérieux des derniers jours y sont sûrement pour quelque chose. Après la messe, personne n'a quitté l'église. Tous attendent avec impatience la cérémonie. Les parrains et marraines sont très excités.

Parrain de Venance : Paulin Larose.

Marraine de Venance : Élisabeth Tremblay

Parrain de Marguerite : Joseph-Cyprien Chandonnay, prêtre.

Marraine Marguerite: Édith Larose.

Parrain de Clothilde : Séraphin Marquis.

Marraine de Clothilde : Anabelle Bergeron.

Pour l'occasion, Monsieur le Curé Chandonnay est revêtu des vêtements réservés pour la cérémonie du sacrement du baptême. Je le vois se diriger lentement vers le grand pupitre dans lequel sont conservés les registres paroissiaux. Il ouvre le tiroir et laisse échapper un grand cri.

Séraphin Marquis quitte prestement son banc pour venir à sa rescousse.



Celui-ci est à genoux et la tête appuyée sur le pupitre, il implore la divine Providence. Je comprends qu'il remercie Dieu de s'être manifesté. Je m'approche de la scène et c'est alors que je l'entends murmurer sans cesse :

— Merci, mon Dieu, merci, bonne Sainte-Vierge, merci, notre seigneur!

D'autres curieux les rejoignent, mais d'un geste large Monsieur le curé disperse les badauds et somme Eustache Lavoie, le marchand, de s'approcher. Ce dernier ne se fait pas attendre, il arrive à toutes jambes et demande :

— Que se passe-t-il, monsieur le curé?

Monsieur le curé Chandonnay ouvre de nouveau le tiroir du pupitre qui contient les registres paroissiaux.

— Regarde Eustache, dit-il enjoué.

— Misère de vinguienne, ce sont mes livres de crédit, s'exclame Eustache! Et, ils sont intacts! Quelle histoire! Quelle histoire!

Augustin Lebeau, journaliste



Sainte-Catherine et tire

Prologue, mardi 25 novembre 1851

Mademoiselle Élisabeth a une surprise pour les enfants. Elle apporte un gros panier rempli de tire Sainte-Catherine. Elle s'est donné la peine de les emballer dans de beaux papiers fournis par la femme du marchand Eustache Lavoie. Ce n'est pas la première fois qu'Anabelle Bergeron donne des fournitures à l'école du village.

Mais mademoiselle Tremblay n'est pas la seule qui ait pensé à apporter de la tire. Plusieurs enfants ont fait de même. Quant aux autres, ils savent qu'en rentrant à la maison en fin de journée ils auront de quoi se sucrer le bec.

Hélène est dans la lune. Elle imagine sa mère et son père en train de préparer la tire Sainte-Catherine. Elle les entend rire et les voit se bousculer. Si elle parvient si bien à imaginer ce qui se passe, c'est parce qu'elle garde en mémoire la scène de l'an passé. Une fois le sucre et la mélasse cuits, on procède à la période de refroidissement puis papa et maman étirent la tire aussi vivement et aussi longtemps que possible. Hélène est convaincue que la tire de ses parents est la meilleure. Elle a une si belle couleur et elle sent tellement bon. Hélène est ainsi à ses gourmandes pensées lorsque mademoiselle Élisabeth l'invite à goûter à sa tire.



Mademoiselle Élisabeth organise durant la récréation des rondes et des danses. Puis l'idée lui vient que l'hiver est proche.

Elle dit alors aux enfants :

— Il faut profiter des dernières belles journées d'automne. Il est vrai que l'on ne peut plus attraper de papillons et que la plupart des oiseaux migrateurs sont partis.

— C'est bien vrai, ajoute Violette, j'ai vu les canards de l'île aux fermiers quitter le territoire il y a de ça trois semaines. Ils reviendront seulement le printemps prochain.

— Tu as raison Violette! Les enfants, dehors, tout nous invite à faire une belle promenade. Nous irons au bois pour ramasser des feuilles afin de compléter l'herbier que nous avons entrepris il y a déjà quelques semaines. Nous n'avons que des feuilles d'érable. Pourtant, il y a plusieurs autres essences dans ce boisé. Je vous mets au défi de me trouver des

feuilles de hêtre, de frêne et d'orme. Avant de partir, on va identifier ces arbres et comme ça ce sera plus facile de ramasser leurs feuilles.

Le monde des écoliers est bien joyeux aujourd'hui et celui des grands le sera tout autant en soirée.

Depuis plusieurs années, une soirée de danse a lieu à l'auberge de Thérèse Chiasson. Henri Lambert, un «bon violoneux» comme on dit par ici et Pétronille Papineau sont les artistes invités. Toute la belle compagnie de la paroisse s'y donne rendez-vous.

Henri enjôle très tôt l'assistance avec des rythmes endiablés. De son côté, Pétronille guette l'arrivée du docteur Harris. Dès son entrée dans la salle, elle se précipite vers lui et entreprend de lui raconter quelques-unes des péripéties de son voyage en Angleterre.

Augustin Lebeau, journaliste



Première neige à Prologue

Prologue, mercredi 26 novembre 1851

Ce matin en se rendant en classe, les garçons et les filles ont le nez en l'air. Les flocons tombent doucement, sans s'affoler! Ils se posent lentement sur les bouts de nez et fondent aussitôt!

Avant de rentrer sagement en classe, un cercle de bambins se forme autour de Paulin Larose et du jeune Cloutier. Venance suggère de former plusieurs bandes afin de profiter au maximum des plaisirs qu'offre cette blanche saison.

— Je connais les noms de plusieurs bandes qui vivent dans le territoire d'où je viens. Il y a la bande de l'Arbre Croche, de l'Ours, de la Petite Tortue, de la Grande Tortue, de la Loutre, dit-il, prêt à passer à l'action.

À ces noms évocateurs, les enfants manifestent bruyamment leur étonnement.

— Ce sera comme Venance a dit, ajoute Louis Forbes, un petit garçon très influent auprès des autres écoliers!

— Oh! oui! renchérit Maxime (qui depuis la fin de la saison agricole et l'annonce faite par mademoiselle Tremblay d'une expédition pour récompenser l'assiduité est régulièrement présent en classe), ce sera épatant !

Pour sa part, Paulin Larose propose que chacune des bandes ainsi formées en viennent à organiser un événement spécial et invitent les autres bandes à participer à l'activité.

Rose Lamarre, rouge d'excitation, suggère alors quelques activités :

— On pourrait faire un concours de bonhomme de neige, une course de chiens, une course de raquette, des glissades en traîneaux, des batailles de boule de neige et...

Le souffle lui manquant, la petite Édith Larose vient à son aide.

— Les filles devront aussi faire partie de ces bandes sinon...!

— Bien sûr que les filles viendront, chuchote Louis Desrosiers qui a l'œil sur l'une des plus belles de la classe.



À son âge, il pense déjà ne plus pouvoir se passer de la présence de la jolie... hum! Mieux vaut être discret, car la jeune fille en question ne connaît pas encore l'émotion qui habite le jeune Desrosier!

Mais la discrétion n'est pas l'affaire de tout le monde et une certaine personne, reconnue comme manquant totalement de cette qualité primordiale, applaudit alors malicieusement Ti-Louis. Avec amusement, elle lorgne Louis Desrosier! Celui-ci pense bien fondre avec la neige, mais Venance, bien loin de ces espiègleries, s'avance au centre du cercle et ajoute:

— Bien sûr, chaque bande pourrait avoir une chefferesse et avec l'assistance des autres filles du groupe elle serait en charge de réunir toutes les autres bandes.

— Et les parents dans tout cela, rétorque le petit Forbes qui adore ses parents!

Nul n'a le temps d'émettre d'avis sur cette délicate question, car la cloche se fait entendre.

Mademoiselle Tremblay remarque très vite que les enfants ne sont pas du tout à leur affaire.

— Qu'est-ce qui vous préoccupe les enfants, demande-t-elle, soucieuse.

Personne ne répond, de peur que la maîtresse n'apprécie pas les motifs de leur rêverie. Mais tous regardent Venance comme s'il était le seul responsable de toute l'affaire.

Forcément, mademoiselle Tremblay voit le manège. Elle interroge donc Venance.

— Dis-moi Venance, que se passe-t-il ici? J'espère que personne ne prépare de mauvais tours!

Mais, Venance garde silence. Devant ce refus d'obtempérer, mademoiselle Tremblay retourne à son pupitre. Puis, après quelques instants de réflexion, elle lance :

— Bon! je vous laisse à vos secrets, car je vous fais confiance! Avant que l'on passe à la leçon d'écriture, j'ai pensé qu'il serait intéressant, afin de rendre l'hiver plus agréable, de vous regrouper en petites bandes de 3 ou 4 personnes. Il faudrait que les plus petits ainsi que les filles soient répartis également avec les plus grands. Il faudrait aussi réfléchir à une activité que l'école pourrait organiser pour tout le village! Une course de raquettes ou quelque chose d'autre! Pensez-y, consultez-vous et vous m'en parlerez lorsque vous serez prêts!

— Aujourd'hui, pour la leçon d'écriture, je veux que les plus grands m'écrivent une dissertation sur la première neige et les plaisirs de l'hiver. Les petits feront des dessins pour accompagner les textes.

Les enfants se regardent en silence. Une question est dans tous les esprits. Est-ce que mademoiselle Tremblay a le don de deviner les pensées ? Comment a-t-elle pu savoir ce qui se trame dans leurs têtes? Béats d'admiration, tous se mettent à la tâche. Décidément, mademoiselle Tremblay sort de l'ordinaire!

Augustin Lebeau, journaliste



Conteur de talent

Prologue, jeudi 27 novembre 1851

Comme à tous les jeudis dans la famille de Jovite Lambert, c'est soir de fête. Mathilde et Louise, Justine et Pierre sont aux anges, car papa va leur lire la suite de l'histoire du Garde-chasse.

Cette histoire est reproduite tous les jeudis dans la rubrique des Mélanges littéraires du journal la Minerve que Thérèse Chiasson donne à chaque semaine à Monsieur Lambert. Monsieur Lambert espère ainsi donner le goût de la lecture à ses enfants et il a trouvé ce moyen pour les intéresser au monde et à ses traditions.

Ce soir, nous en sommes au septième épisode et les enfants ont très hâte de connaître la suite. Ils se sont vite attachés aux héros de l'histoire. Pour les jumelles, le chien «Choupille» est le personnage le plus intéressant. Pour Pierre, c'est le garde-chasse et Justine admire «Fanchette», la petite-fille de la famille. L'histoire raconte l'installation et le drame vécu par la famille d'un garde-chasse venu s'établir dans la «Maison-Grise» pour surveiller et arrêter les braconniers qui piègent les animaux vivants sur les terres du comte Dubreuil.

La description du château, des habitudes de la comtesse Dubreuil et de l'action des braconniers a emballé les enfants dès les premiers épisodes. L'écoute est formidable. Pas besoin de demander le silence. Pas besoin de demander d'être tranquille. Les oreilles sont tendues et la mémoire enregistre, car...!

Car le lendemain, Pierre se fera un grand plaisir de répéter devant la classe la suite des événements. Et oui, mademoiselle Tremblay veut faire partager aussi aux autres enfants la grande chance des petits Lambert. Leur père sait lire et écrire ce qui est très rare chez les habitants de la seigneurie. Pierre, malgré son jeune âge, est un fameux conteur. Il sait donc captiver les enfants et mademoiselle Elisabeth.

Comme un comédien, Pierre sait régler ses effets, ses silences et ses montées de timbre. Sur son banc, il bouge beaucoup, dramatise à outrance et reprend en les accentuant les gestes de ses personnages.



Bientôt les enfants, dépayés, plongés dans un monde imaginaire, se laissent emporter par le récit.

Pierre est heureux, il a fait son effet! Le garçon a l'ambition de devenir un conteur respecté et invité dans toutes les localités. Il garde en mémoire la performance incroyable d'un conteur que son père avait invité à la maison, il y a de ça deux ans. Il avait admiré sa belle maîtrise de la langue parlée. Installé au centre de la place, sa performance avait duré des heures. Et jamais, ne cesse de se répéter Pierre, je n'avais été aussi heureux!

Augustin Lebeau, journaliste





DÉCEMBRE 1851

Retour au bercail	71
Mystère dans la grange	73
Pétronille Papineau en voyage	75
Pétronille Papineau en voyage (suite)	77
Vie de bûcheron au chantier	78
Ondolement d'un nouveau-né	81
Réveillon de Noël à Prologue	82
Noël chez les Derosier	84
Quête de l'Enfant-Jésus	87



Retour au bercail

Prologue, mardi 2 décembre 1851

Comme chacun le sait, l'île aux fermiers est fermée depuis la Saint-Michel. Mais Rebelle, comme nous l'avons déjà écrit, avait donné des sueurs froides à son propriétaire, le seigneur Prologue. La battue n'a pas permis de ramener le cheval au bercail.

Mais la battue a permis aux habitants de se rendre compte qu'un autre cheval manquait à l'appel. Rétif, tout comme Rebelle, faisait donc «l'école buissonnière».

En ce début de décembre, une grande question plane dans l'air. Certains la formulent comme ceci : « les chevaux sont-ils intelligents ? », d'autres « les chevaux sont-ils plus intelligents que certains hommes ? », d'autres « Lancette est-il plus intelligent que Rétif et Rebelle ? ».

Il faut dire que la dernière aventure de Lancette, retrouvé dans la cuisine de Thérèse, a frappé l'imagination populaire et amusé tout le monde.

Comme je l'ai déjà écrit, suite à cette aventure, bien des histoires ont circulé dans le village et Jérôme Lagibotière n'a pas manqué l'occasion de raconter, lui qui en avait vu bien d'autres dans les chantiers, sa fameuse histoire de la jument abandonnée.

Il faut dire que cette histoire plaît beaucoup et que Jérôme sait comment la raconter pour forcer l'admiration des petits et des plus grands! Nous avons cependant remarqué que cette histoire évolue au gré des humeurs du conteur qui effectue des changements à la version originale dans le but bien arrêté d'adapter le récit à l'âge des personnes qui composent son auditoire.

Il y a plusieurs jours que les autres chevaux sont bien au chaud dans leur écurie. Mais Rétif et Rebelle ne semblent pas pressés de revenir.

Rétif est un magnifique étalon qui appartient à Léon Simard en personne. On n'arrive pas encore à savoir dans le village laquelle des deux bêtes (je parle ici de Rétif et de Léon) est la plus fière et la plus intelligente! Pour sûr, Eustache Lavoie affirme que c'est Rétif. Mais le marchand n'a pas les idées toujours très claires lorsqu'il s'agit de parler de son beau-frère.



Le comportement du cheval fait donc jaser. D'aucuns y voient l'intelligence du cheval qui semble faire exprès pour humilier son maître, d'autres y voient plutôt un fort instinct animal; Rétif aime tout simplement être libre. Les derniers y dénoncent plutôt l'influence néfaste de Rebelle.

Léon, tout comme le seigneur Gonzague Prologue a organisé avec ses engagés une autre battue pour ramener le cheval de gré ou de force. Après bien des péripéties et quelques légères blessures occasionnées par les ruades du cheval, Léon a dû mettre fin à cette folle poursuite. Il attend tout simplement que la nature ait raison de la nature. Lorsque la nourriture manque, Rétif devient tout doux, tout doux!

En son for intérieur Léon croit que Rétif le récompense bien de cette liberté provisoire, car il lui donne de belles victoires. Il répète à qui veut l'entendre pour se consoler des caprices de son champion :

— Eustache Lavoie a beau faire le jars, c'est mon cheval qui gagne toutes les courses. Il ne peut pas en dire autant de son soi-disant pur-sang! C'est plutôt une [pure perte] qu'il devrait dire!

Et Léon, chaque fois qu'il fait ce jeu de mots bien enfantin éclate d'un grand rire!

Quoi qu'il en soit, plus le temps passe et plus Rétif devient, à l'instar de Rebelle, une légende vivante. Et Léon Simard aime bien qu'on parle de son cheval!

En ce début de décembre, plusieurs personnes au village font des paris sur la date exacte du retour de Rétif et de Rebelle. Un compte détaillé des prédictions est d'ailleurs précieusement conservé à l'auberge. Trefflé Bellerive, le passeur, a prédit la rentrée des deux chevaux pour le 2 décembre. C'est pour cette raison qu'il épie depuis le matin les abords de l'île aux fermiers.

Après quelques heures de guet, il voit d'abord arriver Rebelle puis Rétif. Ce dernier hennit très fort comme pour demander qu'on vienne le chercher. À cet appel, Trefflé envoie un messenger à l'auberge et chez Léon Simard pour avertir que les deux chevaux sont prêts pour le voyage de retour. La rivière n'est pas encore gelée, il faudra donc utiliser le bac.

Léon traverse la rivière avec le passeur. De l'autre côté, Rétif observe le tout d'un œil approbateur. Il se laisse embarquer sans faire de difficultés et Rebelle le suit sans discussion!

Au village, il y a déjà attroupement. C'est qu'on espère que l'événement devienne le prétexte d'une soirée dansante chez Léon.

Mais il n'y a pas que les hommes qui fêtent! Il y a les bêtes qui, à leur manière, manifestent leur contentement de revoir Rebelle et Rétif!

Augustin Lebeau, journaliste



Mystère dans la grange

Prologue, mercredi 3 décembre 1851

Chez Marie-Louise Beaulieu, tout le troupeau est rentré depuis la Toussaint. À l'étable, les chevaux, les vaches, les bœufs et les moutons ont leur place désignée. Seuls les oiseaux de basse-cour sont laissés à eux-mêmes. Ils ont encore quelques jours de sursis et peuvent courir ça et là et picorer où bon leur semble.

Depuis quelques semaines, Marie-Louise et Alcide tarissent quelques vaches, sauf «Rosette» qui fournira, avec quelques autres, le lait de la famille durant tout l'hiver. Quotidiennement, Marie-Louise partage, avec les enfants et les employés, le travail à l'étable : traire les vaches, sortir le fumier, rafraîchir les litières, apporter l'eau et la nourriture.

Au début et en fin de journée, quand quelqu'un s'approche du bâtiment, les bêtes savent que c'est l'heure de manger et même, affirme Marie-Louise, devinent qui leur donnera à manger!

Sitôt que la porte s'ouvre, Rosette meugle et les moutons bêlent. Les poules accourent en caquetant et en gloussant. C'est «Blanche» qui se montre la plus impatiente. Plus forte, elle écarte les plus faibles et chasse à coups de bec les importunes.

Les canards Tancrède et Gonzague refusent de se laisser intimider par une pauvre poule. Ils s'accroupissent d'abord sur la pâture puis, inertes et muets, ils se laissent piétiner plutôt que d'en céder une graine. L'agressivité tombe à mesure que chacun s'assouvit. Après les oiseaux, Marie-Louise nourrit les bêtes. Et le travail va ainsi son train.

Avant de sortir de l'étable, les enfants vérifient si les sacs sont à leur place. Marie-Louise leur a appris qu'en cas de feu, il faut couvrir la tête des bêtes pour les faire sortir de l'étable. Quand un incendie éclate, en particulier pendant la nuit, les bestiaux s'affolent et se cabrent plutôt que de chercher à échapper aux flammes. Il faut alors leur couvrir la tête d'un sac qui leur cache la vue. Ainsi, il est plus facile de les conduire à l'extérieur.

Avant de rentrer à la maison, Marie-Louise se rend à un petit hangar situé derrière l'étable. Elle sait qu'elle va y retrouver Alcide en compagnie de François Petitout et d'Hector Forbes. Elle frappe à la porte, car elle sait qu'il se trame quelque chose d'important!

Depuis que son Alcide a rencontré les deux jeunes gens, il est tout mystère. Marie-Louise ne sait trop que penser de François Petitout. Certes c'est un esprit vif. Comme Alcide, il adore bricoler et inventer des choses. Mais pour Marie-Louise, François est avant tout un étranger. Un français de surcroît qui a vagabondé dans bien des endroits avant de se fixer à Prologue. Il demeure chez Philippe Lavoie depuis seulement 9 mois. Celui-ci l'héberge en échange de ses services sur la ferme.



Marie-Louise pense aussi que ces idées d'invention sont extravagantes. En effet, que ferait-elle d'un chapeau refroidissant ou d'une machine à préparer des omelettes?

Quant à Hector Forbes, même s'il vient d'une bonne famille établie au village depuis «belle lurette» et qu'il étudie en droit, il est, de l'avis de madame Beaulieu, un peu trop exalté.

Elle est à ces pensées quand Alcide se décide enfin à ouvrir la porte. Marie-Louise est alors frappée par l'expression de son visage; il semble crispé et bien distant.



— Messieurs, bonjour, lance-t-elle joyeusement!

— Heureux de vous voir madame, répondent poliment les deux jeunes hommes.

— Vous travaillez toujours sur votre grande invention, demande-t-elle! Vous fabriquez un appareil pour parler à distance, je crois!

Marie-Louise n'obtient aucune réponse, ce qui lui donne la curieuse impression qu'elle a dû faire une gaffe. Elle amorce alors une retraite et avant de sortir elle demande à son époux de laisser tout cela et de venir souper.

Une fois à table, elle le questionne sérieusement.

— Écoute Alcide, je commence à être inquiète. Vous vous rencontrez deux fois par semaine, les mercredis et les dimanches et je ne sais toujours pas ce que vous faites. Je trouve ces deux jeunes gens un peu trop farouches pour qu'ils aient la conscience en paix! Ils étaient dans le hangar lors de la disparition de l'épouvantail des enfants et ils y étaient encore lors de sa réapparition dans le confessionnal de l'église!

Elle reprend son souffle et les deux poings sur les hanches, elle questionne :

— Et pourquoi veux-tu toujours lire les lettres que les enfants du futur m'adressent?

À voir l'air mécontent de leur mère et contrarié de leur père, les enfants savent que la soirée promet d'être longue. Curieux, ils attendent les réponses de leur père.

Augustin Lebeau, journaliste



Pétronille Papineau en voyage

Prologue, dimanche 7 décembre 1851

Nous avons enfin pu connaître quelques péripéties de la tournée européenne de Pétronille Papineau. Laissons-lui la parole :

— J’ai fait un excellent voyage. J’ai encore une fois chanté devant plusieurs royautés. Je suis même allée en Russie où j’ai eu le bonheur de donner un récital devant le tsar.

— J’ai visité plusieurs châteaux regorgeant de merveilleuses peintures. Certains peintres ont développé une technique tout à fait révolutionnaire en utilisant une toile.

— Je reviens à Prologue avec plein d’idées nouvelles en tête. Je reviens avec des techniques nouvelles en vocalise et en technique de la voix. J’ai entendu à Paris, une petite chorale d’enfants. On aurait dit des anges chantant les louanges de Dieu.

— À l’instar de cette vision angélique, j’aimerais mettre sur pied une chorale d’enfants pour la messe de Noël. C’est le curé Chandonnay qui sera surpris.

— J’ai dû utiliser les services de médecins parisiens à la suite d’une bronchite. Je vous assure que ces médecins parisiens n’ont pas votre compétence et votre doigté mon cher docteur!

— Je termine en vous racontant une petite aventure de voyage qui aurait pu mal tourner. Je devais me déplacer de Paris à la banlieue afin de donner un concert devant l’archevêque de Paris qui était à son palais épiscopal pour l’été.

— Tout était d’un calme plat, tellement que je m’endormis à force d’entendre la répétition du bruit des roues de la diligence sur le pavé. Tout à coup, je me sens virevolter sans en comprendre la cause. J’entends les cris du cocher, le hennissement des chevaux et les bruits de métal et de bois qui se rompent.

— Devant moi, il y a ce jeune ecclésiastique, Edmond, bréviaire en main, qui ne cesse de crier: «Mon Dieu, aie pitié de moi et de la Diva Cantator»! En moins de temps qu’il n’en faut pour le dire, voilà la calèche sens dessus dessous et le bon abbé Edmond avec la soutane



dans les yeux et moi par-dessus lui.

— Je vois encore tout le ridicule de la scène. Le visage du jeune abbé est d'un rouge écarlate. Il est coincé entre le siège et moi. Il ne peut bouger. Dans l'énervement, j'éclate de rire. Je ris jusqu'au moment où le cocher parvient à nous tirer de cette fâcheuse posture.

— Tirée d'affaire, je constate que je saigne au front et à une lèvre et que le bon abbé saigne sans arrêt du nez. Le cocher m'informe qu'un sanglier sauvage a fait son apparition dans un buisson et que les chevaux ont paniqué et quitté la route pour s'aventurer dans la forêt. Notre calèche a buté sur un arbre et a perdu la roue avant droite.

— Après quelques heures d'attente, une deuxième calèche emprunte le chemin. Les voyageurs nous invitent à monter et nous continuons notre route. J'ai donc dû chanter devant le Cardinal avec ma robe déchirée, la lèvre enflée et quelques éraflures aux bras.

— Ce qui importe dans tout cela, c'est que je suis revenue en pleine forme et la tête pleine de projets. Comme vous savez, je suis toujours très heureuse de revoir mon beau village.

Depuis, Pétronille Papineau a mis ses projets à exécution. Elle a choisi plusieurs enfants qu'elle retrouve régulièrement à l'église afin de leur faire pratiquer les chants prévus pour la messe de minuit.

Augustin Lebeau, journaliste



Pétronille Papineau en voyage (suite)

Prologue, dimanche 7 décembre 1851

En décembre, les habitants de la seigneurie «montent dans le bois» pour refaire leur provision annuelle de bois de chauffage afin d'affronter les sièges successifs et réguliers de l'hiver.

La plupart des habitants ont un boisé qui occupe souvent plus du tiers de la superficie totale de leur terre. C'est ce qu'on appelle le «bois debout». En ce temps de l'année, on profite des chemins durcis par la gelée pour circuler en forêt.

Alexis Bergeron, comme à chaque année, prend soin d'abord de calculer la quantité de bois à abattre pour ses besoins prochains de chauffage et de construction. Avec le temps, il sait qu'il faut généralement de 25 à 30 petites cordes de bois pour passer l'hiver. Demain il partira pour la journée avec son engagé pour identifier les arbres à couper.

Il doit aussi couper des petits arbres sans valeur que l'on utilisera pour «baliser» les chemins du village. La glace est prise sur la rivière et il faudra faire le chemin jusqu'à Saint-Hyacinthe. Certaines parties de la rivière sont dangereuses toute l'année et il faut les identifier. Cela évitera les accidents qui ne pardonnent pas.

La rivière devient alors le plus beau chemin qui soit. Et il n'est pas rare qu'on y organise des courses. D'ailleurs cette année, les enfants veulent essayer de jouer au «hockey» sur la section de la rivière qui fait face au quai de Trefflé Bellerive.

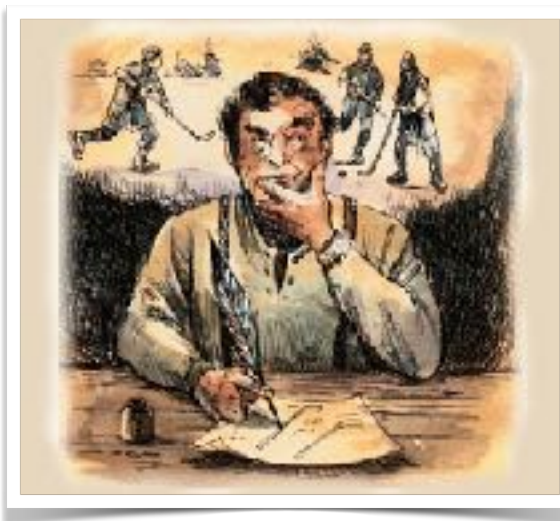
Ici, personne ne connaît ce drôle de sport souvent décrit par les enfants du futur. Mais on croit bien avoir suffisamment d'informations pour organiser une partie. Les enfants ont des patins. Ils utiliseront un crottin de cheval bien durci pour la «rondelle» et de grosses branches d'arbres avec un «croche» dedans en guise de bâton.

Ce fameux bâton, c'est ce qui préoccupe le plus notre ami Alexis.

— Des branches d'arbres croches comme ça, ça court pas les chemins. C'est pas facile à trouver. Et pis j'ai pas que ça à faire, lance-t-il en bougonnant.

Il exhibe un plan sur lequel la forme du bâton en question est dessinée.

— Un hockey, un hockey. Ça n'intéressera jamais personne un jeu pareil, finit-il par dire avant que de se mettre à la tâche.



Augustin Lebeau, journaliste



Vie de bûcheron au chantier

Prologue, vendredi 12 décembre 1851

Cette année, Julien Duperré ne part pas dans les chantiers avec les quatre frères Gadois. L'an dernier, il s'est infligé une vilaine blessure avec une hache et le temps n'a pas encore complètement réparé les dégâts. Le contremaître de la scierie du village, Robert Scott, l'a engagé, car le scieur Michel Simard commence à se faire vieux et il a besoin d'aide.

Au cours des deux dernières années, la vocation de la scierie a changé. Maintenant la production compte presque exclusivement du bois d'œuvre soit des planches et des madriers d'épinette. Une partie de ce bois est achetée par des marchands de Montréal et l'autre est expédiée vers Albany.

Levé de bon matin, Julien Duperré regarde par le seul carreau de la fenêtre qui n'est pas blanc de givre. Il fait chaud dans la maison. Il s'assied dans la berceuse et bientôt il s'assoupit; il rêve.

Il se revoit à 17 ans lorsqu'il s'engagea pour la première fois à la société de commerce de bois qui liait Bob Harris, le marchand de bois et Gonzague Prologue, le seigneur et propriétaire du moulin à scie.

Il se revoit chez le bourgeois! C'est Joseph Duperré, son père, qui l'avait encouragé à devenir bûcheron, car déjà ses frères aînés aidaient leur paternel à cultiver la terre. Il n'y avait pas vraiment de place sur l'exploitation pour l'établissement futur d'un troisième fils. Originaire de Québec, Joseph était avant tout un cultivateur, mais durant la saison hivernale, à l'instar de bien d'autres agriculteurs, il se faisait temporairement bûcheron et partait pour les chantiers de La Malbaie. Ça lui donnait un revenu d'appoint qu'il disait, car aussi modiques que fussent les gains, ils lui procuraient les moyens nécessaires pour acheter une partie des grains qu'il lui fallait pour ensemençer sa terre.

Puis l'image de son père s'obscurcit et Julien se revoit dans la maison de Bob Harris. Tout lui avait fait une grande impression! Il connaissait le bourgeois de renommée. Un peu partout, le long des rivières, il faisait chantier. Il exploitait les forêts près des cours d'eau pour pouvoir faire flotter le bois au printemps. Ses activités débordaient le cadre de ses propres chantiers. Son fils Edward sillonnait le pays à la recherche de petites scieries établies à l'embouchure des rivières et sur les rives du fleuve. C'est comme ça qu'il avait entendu parler pour la première fois du marchand de bois du village Prologue.

Julien rêve encore lorsque le jour se lève. Le soleil monte doucement prendre sa place dans un ciel d'hiver tout bleu! Un faible rayon de lumière arrive jusqu'à lui; il se réveille.

Son épouse vaque déjà à ses activités matinales. Les enfants dorment!

— Tu as fait un beau rêve, demande Eugénie?

Julien sourit et s'étire longuement un peu comme le fait le chat «Chatouille», bien au chaud derrière le poêle.



— Je n'ai pas d'histoire aussi fabuleuse à raconter que celles de Jos Montferrand qui dans les années 1820 et 1830 était contremaître dans les chantiers de Joseph Moore et de Baxter Bowman.

— Ben voyons mon mari, je suis certaine que la vie en chantier est la même pour tout le monde. Les histoires doivent se ressembler! C'est juste la façon de les raconter qui en fait des histoires extraordinaires.

Eugénie caresse doucement les cheveux épais de son époux et chuchote à son oreille:

— Mais toi, tu parles si rarement de ta vie en chantier que je ne pourrais même pas en parler aux enfants s'ils me le demandaient.

— C'est vrai ma belle Eugénie. Il est vrai que je suis avare de souvenirs! Mais tu vois ce matin je vais t'en parler un peu. J'ai la nostalgie de cette vie-là et pourtant, Dieu seul sait combien ce n'était pas toujours facile.

— Lors de mon premier engagement par messieurs Harris et Prologue j'ai surtout travaillé comme homme à tout faire. Avec le contremaître de chantier, nous nous sommes occupés de l'approvisionnement nécessaire pour l'expédition: cognées, scies, vases culinaires, tonneaux de rhum, pipes, tabac, du porc, du bœuf, des poissons salés, des pois, de l'orge, et un petit tonneau de mélasse. Puis, trois jugs de bœufs et le foin pour les nourrir. Ces bœufs allaient servir à sortir les arbres abattus des forêts.

— Lorsque je suis arrivé sur le lieu de l'exploitation, les hommes ont abattu quelques arbres pour faire une espèce de hutte au milieu de laquelle ils ont fait un grand feu. Les lits étaient faits de branchages, de feuilles ou de paille. Un homme chargé de faire la cuisine préparait le déjeuner avant l'aube. Les trois repas consistaient en pain, bœuf, porc ou poisson, soupe aux pois et thé indigène.

— Ce thé, c'était quelque chose! On peut pas dire que j'aimais ça! Je t'en reparlerai.

— Dans ce temps-là, on coupait surtout du pin! C'est monsieur Edward qui m'a tout appris. Monté sur ses raquettes et armé d'une hache légère, il parcourait la «talle» pour «marquer» les pins qu'il fallait abattre.

— Il me disait comment il distinguait les pins blancs des pins jaunes par l'écorce, les pins sains des pins gâtés par l'apparence de l'arbre.



— Regarde ce bel arbre qui disait! C'est un pin jaune et du bois de premier choix, mais il y a de la perte.

— Tu vois petit, cette toute petite branche sèche à environ trente pieds de terre, c'est la marque d'une «tondrière». Le pourri descend environ sept pieds en bas de la branche et remonte environ cinq pieds plus haut. Mais c'est encore un pin qui vaut la peine d'être mené au moulin.

— Il s'est souvent tapé sur les cuisses en riant de toutes ses forces de me voir lui montrer des pins en apparence magnifiques qui rendaient un son caverneux quand il les frappait de la tête de sa hache. Cette période-là fut très belle. Y avait tellement de choses à apprendre! Je travaillais dur, mais je m'en rendais pas compte! Le temps passait si vite!

— Les bûcherons travaillaient six jours par semaine, du matin au soir. Monsieur le contremaître les divisait en trois groupes. Le premier abattait les arbres, le second les émondait, et le troisième les conduisait à la rivière.

— Moi, j'aidais à entretenir les chemins! Avec quelques autres «claireurs», je débarrassais les chemins de «hâlage» des obstacles qui s'y trouvaient. Parfois j'aidais le cuisinier et le forgeron. C'est avec le forgeron que j'ai appris à réparer et à bien entretenir les instruments utiles au bûcheron.

— À vingt ans, je me suis engagé dans des chantiers un peu plus gros et là je peux dire que le métier de bûcheron n'était pas de tout repos. En route vers la fin d'octobre, mon séjour en forêt durait de cinq à six mois.

— Comme le bois, on était «cordé» les uns sur les autres. La propreté des «cambuses» t'aurait sûrement fait frémir. C'était le paradis des poux et nous, pauvres bûcherons en étions les jardins. Parfois l'abondance de neige rendait nos travaux excessivement pénibles et dangereux.

— Mais heureusement qu'il y avait la veillée du samedi soir! Comme on ne travaillait pas le lendemain, on s'en donnait à cœur joie. Les chansons, les histoires, les giges et les jeux de force remplaçaient le bruit des haches et des «godendards».

— Dans les premières années, je passais le temps des Fêtes au chantier. Même si les hommes s'efforçaient d'être joyeux, il y en avait plusieurs qui pleuraient en cachette. Surtout les hommes qui avaient femme et enfants! Ils s'ennuyaient en maudit dans cette période-là.

— Si je pouvais me rappeler toutes les histoires à dormir debout qu'on s'est contées dans ces moments-là, t'aurais pas assez de toute ta vie pour les entendre!

— Je pense que j'en ai dit pas mal! À une autre fois peut-être!

Augustin Lebeau, journaliste



Ondoiement d'un nouveau-né

Prologue, vendredi 19 décembre 1851

Ce vendredi 19 décembre est une journée bien triste pour la famille de Sean McLean, car Judith a accouché d'un enfant qui semble très malade. Malheureusement, la sage-femme du village était occupée ailleurs et c'est la vieille Laura Johnson qui l'a assisté à l'accouchement.

Judith ne va pas très bien. Une chance que les enfants ne sont pas à la maison. La voisine s'occupe d'eux pour quelques jours!

— Vous devriez aller quérir monsieur le curé, car je pense que l'enfant ne passera pas la journée. La fièvre peut l'emporter très rapidement.

C'est à toute jambe que Sean dévale la petite montée qui le sépare du presbytère du village.

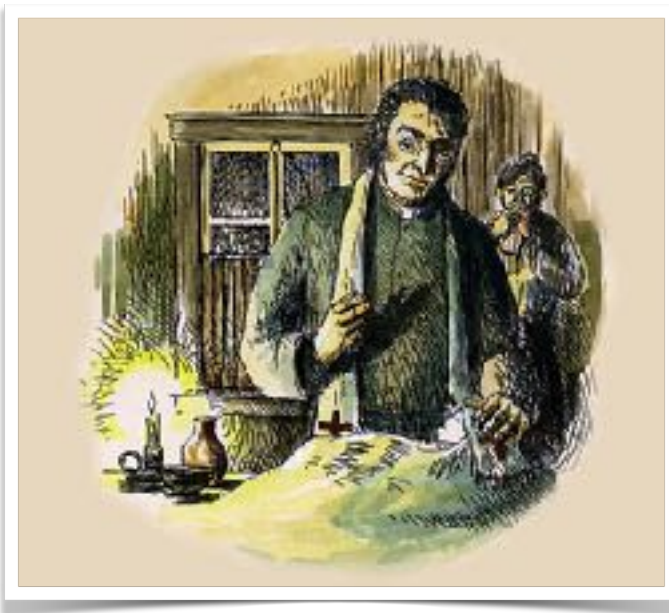
Il revient vite à la maison et monsieur le curé Chandonnay l'accompagne. L'enfant est ondoyé en attendant qu'il puisse le baptiser!

À peine quelques minutes après l'ondoiement l'enfant expire doucement.

Judith pleure à chaudes larmes! L'an passé elle avait fait une fausse-couche et cette année elle perd son bébé après l'avoir porté 9 mois avec tant d'amour.

Mais, lui dit monsieur le curé, c'est un ange de plus au ciel! Il n'a pas eu le temps de faire le mal et de salir son âme. Il est avec Dieu pour l'éternité. Malgré ces paroles qui se veulent réconfortantes, Judith et Sean sont bien tristes.

Ils pensent alors à Christophe, Osias et Joseph-Marie qui avaient tant hâte de connaître leur petit frère ou petite sœur.



Augustin Lebeau, journaliste



Réveillon de Noël à Prologue

Prologue, mercredi 24 décembre 1851

Partout dans les foyers de la seigneurie, on s'évertue à «tuer le temps». Les petits enfants «s'étrivent», mais les plus vieux sont sages, car ils savent qu'ils assisteront à la messe de minuit.

Vers dix heures trente, on attelle le cheval. Mieux vaut partir tôt pour avoir le temps d'aller «à confesse». La mère, la grand-mère ou la plus vieille des filles, selon le cas, reste à la maison pour prendre soin des plus jeunes qui sont en principe déjà plongés dans le sommeil.

Pour quelques habitants la route est longue. Parcourue à une heure si tardive au son des grelots, du crissement des lisses sur la neige durcie, du scintillement des étoiles et de la caresse des fourrures sur les joues, elle porte à l'émerveillement.

Au village, c'est l'arrivée joyeuse des paroissiens. Les chevaux sont dételés et mis à l'abri où on les revêt d'une grosse couverture pour les protéger et leur éviter les coups de froid.

Les familles entrent à l'église les unes après les autres et gagnent leur banc respectif. Tous écarquillent les yeux, car l'église n'a jamais été aussi éclairée.

Le petit Pierre, qui jouit d'un privilège particulier parce qu'il n'y avait personne pour le garder, est là assis avec les grands. Il a tôt fait de repérer la crèche tout à l'avant.

Une fois les confessions terminées, la grand-messe commence, sérieuse, solennelle.

À la sortie de la messe, les gens s'échangent des vœux de Noël.

Au retour, les femmes courent à la maison mettre à réchauffer les plats préparés alors que les hommes détellent le cheval.

— Fais attention au bavardage des bêtes, lance Marie-Louise Beaulieu à son Alcide (un vieil adage français veut que les animaux se parlent la nuit de Noël).

Le réveillon égaye tout le monde. Les petits sont bien réveillés. Malgré l'heure tardive, ils se montrent vite guillerets. Tous sont invités à table et c'est la fête!



Les mets se succèdent : dinde, ragoût de pattes, tourtière, charcuterie, croquignoles et petites douceurs. La bonne humeur est partout! Les farces fusent. C'est Noël, moment unique... Pas pour tous!

Quelque part, une jeune fille est bien songeuse. Marie, surnommée La Douce, se demande si Noël est une fête pour les Amérindiens. Cette jeune orpheline d'origine amérindienne habite chez les Lafrance. Lorsque monsieur Lafrance l'a trouvée dans le boisé situé au bout de sa terre par un matin d'hiver (plus précisément un 22 décembre), elle était encerclée par des loups.

Ces derniers étaient sagement assis autour d'elle en attendant, un «je ne sais quoi». Monsieur Lafrance raconte qu'ils semblaient protéger le bébé et qu'à sa vue, ils se sont retirés. Monsieur Lafrance raconte aussi que ces loups reviennent chaque année à la même période au bout de sa terre et que leurs hurlements ressemblent à un appel plutôt qu'à une menace!

En relatant cette histoire, Monsieur Lafrance ajoute que la p'tite Marie lui a souri que depuis elle n'a jamais cessé de lui sourire! Il affirme que Marie a un don. Elle parle aux animaux et elle les apprivoise facilement. Il est persuadé que les loups viennent revoir Marie chaque année et que la p'tite n'a jamais manqué ce rendez-vous depuis qu'elle sait marcher!

Augustin Lebeau, journaliste



Noël chez les Derosier

Prologue, jeudi 25 décembre 1851

Chez les Derosiers les hommes sont allés au lit à l'aube. Les réjouissances ne doivent pas faire oublier la routine de la vie paysanne. Il faut bien faire le train.

Mais la nuit de Noël, les heures de sommeil ne sont pas très longues. Le grand-oncle a tôt fait de se lever. L'oreille collée à la porte de la chambre du haut, il comprend vite qu'il n'est pas le seul. Il entend les chuchotements et les rires des enfants. Doucement, il pousse la porte. Surpris, les enfants se cachent d'un trait sous les couvertures.

— Ben voyons les enfants, il ne faut pas avoir peur, c'est juste moi, lance Éphrème heureux de son effet.

— Levez-vous en silence, habillez-vous et venez me retrouver près du poêle.

Les enfants descendent les escaliers sur la pointe des pieds. Ils savent que papa et maman dorment encore. En bas, le grand-oncle les attend. Avec eux, il s'occupe de «repartir» le poêle. Ce poêle a deux ponts. Il n'appartient pas à la famille, c'est beaucoup trop cher. Il a été loué à l'automne au marchand Eustache Lavoie. Fabriqué aux forges de Saint-Maurice, il n'est pas très esthétique, mais il est de bonne qualité.

Une fois la maison un peu réchauffée, les enfants s'assoient aux pieds du vieux bonhomme.

— Parle-nous encore de ton vieil ami Joseph-François, demande le plus jeune de la troupe.

— Ça fait bien 10 fois que je vous en parle! Vous n'êtes pas tannés?

Il y a bien deux ans qu'Éphrème raconte cette histoire aux enfants et ces derniers, même s'ils la connaissent par cœur, ne se lassent pas de l'entendre!

La voix de l'homme est douce et profonde et elle sait raconter! Les enfants ont l'impression de se faire bercer! La première phrase est toujours la même: «Dans ma belle jeunesse, j'ai connu un homme valeureux!»

Éphrème commence donc son récit:



— Dans ma belle jeunesse, j'ai connu un homme valeureux. Il était de ces hommes dont on a l'impression qu'ils ne peuvent mourir, car ils ne sont pas vraiment humains et mourir est bêtement humain.

Les enfants sourient, car ce n'est pas la première fois qu'ils entendent le conteur rouspéter après la mort. Contrairement à la plupart des gens, la soumission aux cycles de la vie n'a jamais été son fort. Il semble constamment lancer des défis au ciel: «V'nez me chercher si vous êtes capables! V'nez, bandes de vilains démons, je vous attends de pied ferme. Dans ma vie, je n'ai jamais rendu de compte à qui que ce soit et c'est pas à ma mort que je vais le faire!», répète-t-il à qui veut l'entendre.

Dans le village on le dit un peu toqué et même dérangé, car il s'intéresse peu aux choses de Dieu. Il lui arrive parfois de ne pas aller à la messe.

— Je vous ai déjà parlé de la Conquête britannique sur les Français, nos ancêtres! Et ben, l'histoire de cet homme valeureux commence avec le départ de sa famille vers la France en 1762. Le père de Joseph-François était un gros marchand montréalais. Il retourna en France pour régler ses affaires avec les marchands de La Rochelle. Ruiné parce qu'il n'avait récupéré qu'une partie infime des sommes qui lui étaient dues pour ses lettres de change, il décida d'aller s'établir aux Illinois.

— Il partit seul, le reste de la famille devait suivre plus tard. Arrivé à bon port, il mit sur pied un lucratif commerce. Après une longue année de séparation, il fit venir sa famille. Le voyage fut très difficile. Une violente tempête obligea le capitaine à mouiller dans un autre port dans l'attente d'un temps favorable à la navigation. L'attente fut longue et plusieurs personnes décédèrent des suites d'une maladie contagieuse. Heureusement, toute la famille réussit à rejoindre la pointe ouest de la Floride.

— La route fut encore longue et semée d'embûches! Les enfants furent témoins d'un affrontement entre deux nations autochtones. L'une d'elles avait été chassée de son territoire ancestral par les défrichements des blancs et elle s'était réfugiée en territoire inconnu! Elle se heurtait ainsi aux bandes locales pour qui la venue de ces étrangers n'était pas souhaitable.

— Puis, la famille arriva enfin au poste où les attendait monsieur Perreault. Pendant plusieurs années, Joseph-François travailla comme commis pour son père. Il apprit à parler l'espagnol et plusieurs dialectes des tribus qui fréquentaient la bourgade! Bientôt il fut prêt pour participer aux expéditions qui partaient en quête de fourrure, de pékans, d'ours, de martres, de loutres, de castors, de renards, etc.

— Les rivalités entre commerçants entraînaient aussi les bandes indiennes dans des affrontements sanglants! Au cours de ses nombreux périples, Joseph-François a frôlé la mort à maintes reprises. Rien ne lui faisait peur!



— Il disait que la peur s'installait lorsqu'on lui donnait la permission de s'installer! C'est lors d'une de ces expéditions que je l'ai rencontré. Nous sommes devenus des amis tout de suite! C'était comme un frère! Puis, avant le décès de son père, il décida de revenir s'installer à Montréal. Là, il s'est marié à l'une de ses cousines lointaines.

Éphrème, lorsqu'il contait cette histoire, donnait beaucoup de détails sur les mœurs des tribus qui vivaient dans le territoire de la Floride et de l'Illinois! Il parlait de leur façon de vivre, de leurs grands capitaines, de leurs vieillards. Il parlait aussi de leurs batailles et de leurs rivalités avec d'autres tribus. Il parlait aussi de la vie des guides d'expéditions et du travail de chacun des membres de la «canotée». Il parlait beaucoup plus amplement des contrées qu'il avait traversées, mais, ce matin, contrairement à son habitude, il fait une histoire courte. Il est triste et les enfants ne comprennent pas ce qui se passe.

La journée se passe calmement à jaser ou à jouer. À un moment donné, on met les enfants turbulents dehors en leur disant d'aller se faire «éventer». Ceux-ci d'ailleurs n'en ont cure, car ils se retrouvent en pleine nature.

En soirée, on se livre à un tour de chant et chacun y va de ses chansons préférées, souvent reprises en chœur. Et le tout se termine tôt, histoire de reprendre le sommeil perdu la nuit précédente.

Augustin Lebeau, journaliste



Quête de l'Enfant-Jésus

Prologue, lundi 29 décembre 1851

La semaine qui suit Noël, la dernière de l'année, n'est pas une semaine comme les autres, car pour les affaires de l'Église, la semaine est importante. C'est la période de la quête de l'Enfant-Jésus et le 31 décembre c'est la guignolée. C'est aussi l'occasion de faire l'élection des marguilliers; il faut remplacer Clovis Gadouas et mettre aux enchères les bancs laissés vacants durant l'année.

Le dernier dimanche de décembre, le curé Chandonnay a procédé à la vente des bancs, propriétés des paroissiens décédés durant l'année. Chaque année il procède de la même manière. Après la messe, à la sacristie, il adjuge ces bancs aux plus offrants. C'est ainsi que les «acheteurs» obtiennent leur banc pour la vie durant. Il ne leur restera plus qu'à payer annuellement une rente pour en garder la propriété.

Cette vente aux enchères peut être pénible, car il arrive parfois que des familles dans le deuil, incapables de couvrir l'enchère, se voient dépouillées du banc qu'elles occupaient depuis longtemps.

Cependant, ce n'est pas le cas cette année et il y a bien un banc à mettre aux enchères. Il s'agit de celui d'un grand pécheur que l'on a retrouvé mort dans son étable, le corps raide comme une bêche.

La veille il s'était vanté à l'auberge de Maurice Leblanc, de connaître les coupables des disparitions dans le village et il se promettait de les dénoncer dès le lendemain au juge de paix du district.

Il était reconnu dans la seigneurie comme un «chicaneux» et un «médiseux» ! Il se plaisait à colporter toutes sortes de menteries sur toutes sortes de personnes! D'ailleurs, monsieur le curé Chandonnay l'avait houspillé sur cette question et avait même refusé, à une occasion de lui donner l'absolution pour ses péchés.

Certains voulaient qu'on fasse enquête sur cette mort mystérieuse, mais le docteur Harris avait rassuré tout le monde. Il n'y avait rien de suspect dans cette mort. Il s'agissait bien d'une mort naturelle. L'homme avait un cœur malade!

Toujours est-il qu'en cette journée d'enchères, personne ne voulut du banc de notre «chicaneux» de peur que son fantôme ne vienne hanter leurs nuits.

Mais l'événement principal de la semaine fut la quête de l'Enfant-Jésus. Monsieur le curé Chandonnay avec l'aide de deux marguilliers, Alexis fils, et Philippe Lavoie, s'est rendu chez chacun pour faire sa visite de paroisse et quêter pour l'Enfant Jésus.

Messieurs Lavoie ont bien voulu nous en parler! écoutons-les.



— D'abord, il a fait «frette» toute la semaine! Alors qu'à l'église l'Enfant-Jésus reposait bien au chaud dans la crèche, nous, on gelait dehors!

— Ben voyons Philippe, y faut pas parler comme ça de l'Enfant-Jésus! C'est heureux qu'il soit au chaud et nous on a fait que notre devoir. Pis l'hiver c'est normal qu'il fasse froid!

— L'Enfant-Jésus est pas rancunier et y comprend ce que je veux dire! Y a pas d'offense dans mes paroles c'est juste la vérité. Dis-le qui faisait «frette»!

— Ben oui, ben oui, c'est comme tu dis Philippe!

— J'ai pris place au côté de monsieur le curé Chandonnay et Philippe nous suivait avec son berlot. Dans la voiture de monsieur le curé, on plaçait les pièces de viande, la laine, les chandelles, le tabac, le sucre et le savon du pays. Dans mon berlot, on mettait les céréales et les pommes de terre.

— On a d'abord visité les habitations localisées dans les rangs les plus éloignés pis on a terminé avec les maisons du village. On a pas eu de misère parce que toutes les familles avaient été prévenues du jour de la visite à la messe du dimanche.

— À chaque fois qu'on rentrait dans une maison les gens s'agenouillaient pour recevoir la bénédiction et tous, du père jusqu'au petit dernier, nous serraient la main.

— Ça pas été facile partout! Y a ben quelques personnes dans le village qui se pensent plus «finfinauds» que les autres! Y se disent «libertaires». Du moins c'est comme ça que le grand-oncle Desrosier prétend être. Lui, il n'a pas voulu de bénédiction! Monsieur le curé lui a fait tout un sermon sur son comportement! J'sais pas s'il va aller au ciel celui-là. Pis y a aussi les autres qui disent qu'ils ne sont pas catholiques. Eux autres y sont «spéciaux», mais y sont généreux.

— Notre tournée a duré toute la semaine pis quand ce fut terminé, monsieur le curé pour nous remercier, nous a invité à un bon repas! Après s'être empiffré des délices cuisinés par «madame curé» on a passé la veillée à fumer la pipe et à jaser.

Le lendemain, monsieur le curé a mis en vente ce qu'il avait amassé au cours de la semaine. L'argent ainsi recueilli va servir à faire une «bourse» pour venir en aide aux démunis de la paroisse.



Augustin Lebeau, journaliste





JANVIER 1852

Vive la guignolée	90
La fête des Rois — Épiphanie	91
Amoureux en balade	92
Feu de l'enfer sur la grange	94
Prédictions de Joseph	96
Prédictions de Joseph (suite)	98
Branle-bas avant la tempête	100
Tempête sur Prologue	102
Crache en l'air, tombe sur le nez	104
Quatre enfants manquent à l'appel	106
Poildru retrouve les enfants	109



Vive la guignolée

Prologue, jeudi 1er janvier 1852

Aujourd'hui en cette première journée de l'année 1852, les pauvres de la paroisse ont des provisions de bouche et de bois pour quelque temps. La veille, plusieurs jeunes gens du village se sont regroupés en bandes et ont passé la «guignolée» pour eux. La guignolée, c'est le moyen le plus joyeux pour les paroissiens de la seigneurie Prologue de venir en aide aux plus démunis.

La guignolée ou «lignolée» comme disent les vieux et les petits enfants se pratique la veille du jour de l'An. C'est au son de la musique que les jeunes gens battent les rangs de la paroisse pour recueillir des aumônes en nature.

Le 31 décembre donc, les enfants de Philippe Lavoie avaient le nez collé à la vitre pour surveiller la venue des «guignoleux»; parmi eux, leur frère Jérôme. Napoléon les a vus venir de loin. Parvenu aux abords de la maison, le jeune Jérôme Lavoie s'écrie : «V'là la guignolée!». Malgré la joie qui anime la bande, on veut bien faire les choses; il y a un cérémonial à respecter. On entonne d'abord la chanson «La guignolée», que tous connaissent par cœur, en battant la mesure avec de longs bâtons.

Dans la maison de monsieur Lavoie, du plus jeune au plus vieux, on «se poussaille» pour s'habiller et aller au devant des quêteurs. Les parents ont préparé une collation pour les «guignoleux» et ont mis sur la table les dons faits aux pauvres. Puis, ils ouvrent la porte et invitent les guignoleux à entrer. Après avoir goûté aux petites gâteries préparées par madame Lavoie, les «guignoleux» s'en retournent, emportant dans les voitures les dons qu'on a bien voulu leur faire.

La bande reprend son chemin au son de la musique. Elle est escortée de quelques enfants et de tous les chiens du voisinage.



Augustin Lebeau, journaliste



La fête des Rois — Épiphanie

Prologue, mardi 6 janvier 1852

À l'auberge, Thérèse Chiasson a cuisiné un gros gâteau pour la fête des Rois. Toute l'auberge est en odeur (pas de sainteté)! C'est la coutume, le temps des Fêtes se termine avec les Rois. Mais les Rois c'est aussi l'Épiphanie et les paroissiens sont tenus d'assister à la messe pour rappeler la visite des Rois mages à la crèche.

Ce soir, il n'y a pas qu'à l'auberge que l'on fête, car la tradition de «faire les rois» est répandue dans tout le pays. Il y aura donc un roi ou une reine dans chaque logis. Celui ou celle qui trouvera la fève dissimulée dans une galette ou un gâteau sera élu «roi du festin»!

À l'auberge, Thérèse et Maurice préparent la salle à manger. Le souper est ponctué d'histoires et de farces que chacun raconte avec menus détails. Puis c'est le moment tant attendu. James MacPherson, l'ingénieur originaire d'Écosse, trouve la fève et est élu roi. On lui met un drôle de chapeau sur la tête. Le roi est couronné.



Tous les gens du village connaissent maintenant l'homme. On sait qu'il séjourne depuis quelque temps à l'auberge du village de Prologue suite à une invitation de la compagnie «Les chemins de fer Intercolonial». Il s'ennuie beaucoup de sa femme et de ses deux enfants qui sont restés à Édimbourg. C'est un original, car il porte à l'occasion le «kilt» et il joue de la cornemuse.

James est heureux, car il est le roi et il va pouvoir jouer de la cornemuse sans que personne ne rechigne. Tous vont chanter, danser et faire la fête jusqu'à tard dans la nuit.

Augustin Lebeau, journaliste



Amoureux en balade

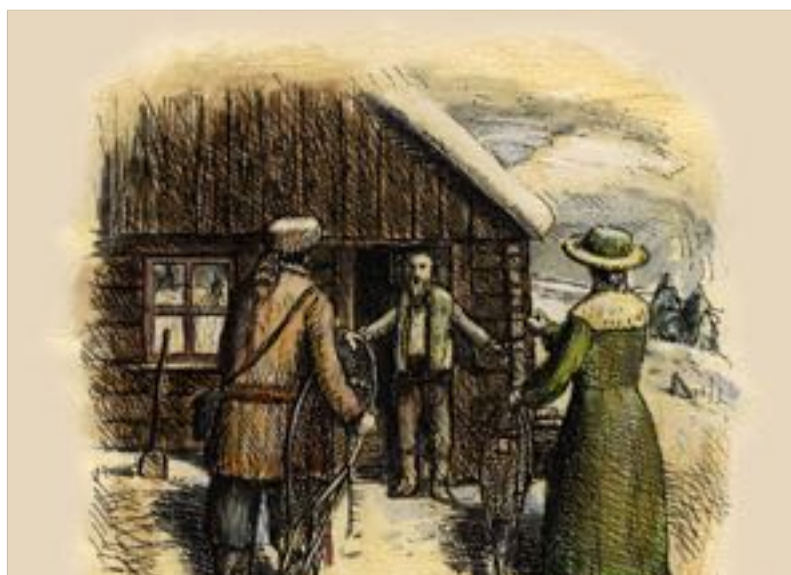
Prologue, vendredi 9 janvier 1852

Jane-Edith Caldwell et Luc Papineau, raquettes aux pieds, se promènent le long de la rivière. Ils sont tellement heureux d'être ensemble. Il leur est si difficile de se voir! D'abord, il y a Thérèse qui veille sur Edith comme si elle était sa propre fille! «Sois une bonne fille», qu'elle lui dit lorsque le beau Luc Papineau vient visiter son engagée.

Puis, il y a tous les «écornifleux» du village qui les surveillent et rapportent tous leurs faits et gestes. Mieux vaut bien se tenir, car un écart de conduite leur vaudrait sûrement une remontrance de monsieur le curé à confesse.

Aujourd'hui, ils sont libres et ils en profitent. Ils passent saluer leur ami Trefflé Bellerive. Homme simple et enjoué, il est complice depuis les premiers jours de l'amour que se portent les deux jeunes gens.

Comme chaque hiver, son grand ami et presque frère, Jos Languille l'aide à faire son bois et à prendre soin de sa mère. Ce sont également eux qui s'occupent de nettoyer une certaine superficie de la rivière pour permettre aux villageois de patiner! Et, ils prennent cette dernière responsabilité très au sérieux.



Les deux jeunes gens sont passés les aider et voir si le terrain était prêt pour la pratique d'un nouveau jeu que des correspondants du futur ont expliqué à quelques villageois. Mais ils ne sont pas d'une grande aide et Trefflé qui les regarde se bousculer et s'accrocher les invite à prendre un thé à la maison.

— Venez, je vais vous préparer un boire bien chaud.

Une fois à la maison, Trefflé entame la conversation.

— Dis-moi ma belle fille, vas-tu me raconter une bonne fois toute ton histoire? J'y tiens. Tes parents, ta famille, le voyage sur le bateau, tout, je veux tout savoir! Mais je sens bien que tu ne veux pas en parler maintenant, peut-être des souvenirs trop douloureux?



Edith lui sourit gentiment et ajoute :

— Un jour, je vous raconterai toute cette histoire en détail, mais pas maintenant!

— Et toi le jeune! as-tu toujours dans l'idée de naviguer?

— Oh oui! Monsieur Lavoie m'a promis qu'il m'engagerait à la prochaine saison. Il a bourlingué pendant plusieurs années dans le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent à bord de sa goélette l'Anabelle et il a promis de m'enseigner les rudiments du métier. Il m'a dit d'aller le voir au début de mai lorsque les glaces libèrent la rivière. Il a tellement de projets en tête et il a besoin d'un homme de confiance. Il veut que je l'aide sur la goélette et dans ses voyages d'affaires à Québec et à Montréal.

Jos Languille n'a pas encore placé un mot, il obverse à la fenêtre.

— Jos! questionne Trefflé, qu'est-ce que tu regardes comme ça par la fenêtre?

— Je vois Augustin Lebeau, le petit rondouillet, qui regarde par ici. Il est probablement encore en train d'épier! C'est un vrai «écornifleux» celui-là! Il met son nez partout! Rien ne lui échappe! Vous pouvez être certains les jeunes, que s'il vous a vu ensemble, tout le village sera mis au courant de votre idylle.

— Ben non, Jos, t'es trop «suspecteux»! Il est sûrement venu voir si le terrain était prêt pour la partie de hockey que les enfants de l'école vont jouer bientôt. Tu sais, le nouveau jeu qui vient du futur et dont les règles font penser au jeu de crosse pratiqué par les Indiens.

— J'te parie qu'il va parler de nos deux jeunes tourtereaux dans sa prochaine nouvelle!

Augustin Lebeau, journaliste



Feu de l'enfer sur la grange

Prologue, mercredi 14 janvier 1852

Marie-Louise Beaulieu arrive à l'auberge en courant. Elle est en larmes. Essoufflée et apeurée, elle parvient à peine à articuler quelques mots!

Thérèse lui prend les mains pour la calmer.

— Qu'est-ce qu'il y a, demande Thérèse?

— Il y a les feux de l'enfer dans le hangar derrière la grange. Alcide est à l'intérieur avec deux de ses amis, François Petitout et Hector Forbes! Je n'ai vu aucun d'eux en ressortir. J'ai peur qu'ils soient tous morts, grillés comme une crêpe! Oh mon Dieu! qu'est-ce que je vais faire ?

— Ben voyons ce n'est pas toi Marie-Louise! Pourquoi n'es-tu pas allée voir s'ils avaient besoin de toi, lança l'aubergiste étonnée du comportement de son amie.

Tout à coup, Marie-Louise se ressaisit et se raidit le corps.

— Tu as raison Thérèse, je cours les sauver.

Elle lève alors sa jupe et repart à pleine course. Parvenue au hangar, elle défonce la porte d'un grand coup de pied. Ce qu'elle y voit dépasse tout entendement. Alcide et ses deux amis sont là, le visage noirci de suie et ils se félicitent et s'embrassent.

Surexcités, aucun d'eux ne remarque la présence de madame Beaulieu. Pourtant, Marie-Louise avait laissé l'empreinte de son pied dans la porte.

Constatant l'insouciance des trois «énergumènes», Marie-Louise devient furieuse. Les mains sur les hanches, elle dévisage les trois hommes.

— C'est pas une façon de faire. Vous vous rendez pas compte de la peur que vous m'avez faite à moi et aux enfants. Je vous croyais tous morts. Il n'y a pas une minute, les feux de l'enfer étaient dans ce hangar et maintenant vous agissez comme si rien ne s'était passé. Mais qu'est-ce que vous manigancez? Cette fois-ci, je ne veux pas d'échappatoire! Je veux la vérité et rien d'autre.



Elle dévisage alors les amis d'Alcide et leur lance sur un ton qui n'accepte pas la réplique :

— Vous deux les jeunes, sortez d'ici! sinon c'est moi qui vous jette dehors. Vite! avant que je ne vous botte le derrière.

Les deux jeunes prennent la poudre d'escampette sans se retourner. Alcide Tremblay comprend alors que son épouse est vraiment en colère.

— Je vais tout t'expliquer, ma douce!

— Tu as besoin d'être persuasif! Allons à la maison et passe devant, je vais bloquer l'entrée du hangar. Comme ça les deux énergumènes ne reviendront pas.

Augustin Lebeau, journaliste



Prédictions de Joseph

Prologue, vendredi 16 janvier 1852

Joseph Simard, en plus d'être un inventeur, connaît le ciel par cœur. Le mouvement des nuages, les odeurs du vent, les couleurs de l'horizon, la position des étoiles, tout cela fait partie de son éducation. Ce savoir, très rare et très apprécié, lui permet de prédire les humeurs du temps. Il a appris à lire le ciel et les signes de la nature de sa mère, qui l'a appris de son père qui a été instruit par son grand-père, lequel disait le tenir de Dieu lui-même!

Tous au village ont entendu parler de l'arrière-grand-père de Joseph. Cet énergumène prétendait communiquer directement avec Notre Seigneur. Évidemment, cela n'a jamais été prouvé, mais, à l'époque, cela avait créé tout un émoi. Il faut bien reconnaître que Dieu ne parle pas à tout le monde. En fait, les gens croyaient plutôt qu'il parlait au Diable. C'est contre son gré, le pauvre, qu'il est entré dans la légende.

Mais lorsque Joseph parle de son enfance, il s'attarde surtout à l'influence exercée par sa mère. Laissons Joseph nous parler du temps où il faisait son apprentissage.

— Je me rappelle ces moments magiques de mon enfance quand j'observais le ciel, collé contre ma mère. C'est au lever et au coucher du soleil que les éléments sont les plus «parlants», qu'elle me disait. J'avais seulement 7 ans lorsque j'ai joué pour la première fois à un jeu qu'elle avait inventé.

— Il fallait d'abord bien regarder puis fermer les yeux. De mémoire, il fallait raconter les mouvements des nuages et dire comment était le ciel au nord, au sud, à l'est et à l'ouest de la galerie. On jouait à dire d'où venait le vent, à identifier les odeurs qui flottaient dans l'air. Ma mère profitait toujours de ce moment pour allumer sa pipe. L'odeur du tabac se mêlait alors à celles des fleurs accrochées à la pente qui longeait la clôture de cèdre. Toutes ces sensations s'infiltraient en moi pour se transformer et devenir des petits morceaux de mémoire, des étincelles de connaissance. Ma mère appelait ça le jeu du «ciel du dedans». Ensuite, nous faisions des randonnées dans la forêt pour observer le



comportement des animaux. C'est en combinant toutes ces choses que l'on peut prédire le temps qu'il fera.

Finie cette incursion dans l'enfance de Joseph, voyons maintenant ce qu'il a à nous dire sur le temps présent!

— Des signes se répètent. Chez les animaux, j'ai observé un grand branle-bas comme s'ils se préparaient à tenir un siège de plusieurs jours. Les geais, les pics et les mésanges ont compris qu'une tempête est proche et ils font des provisions. J'ai noté aussi dans mon calepin les mouvements du ciel. Tous ces signes ne trompent pas. Un aussi grand nombre dans un temps si court, c'est exceptionnel. C'est pourquoi j'en suis venu à la conclusion qu'un événement extraordinaire se prépare...

Augustin Lebeau, journaliste



Prédictions de Joseph (suite)

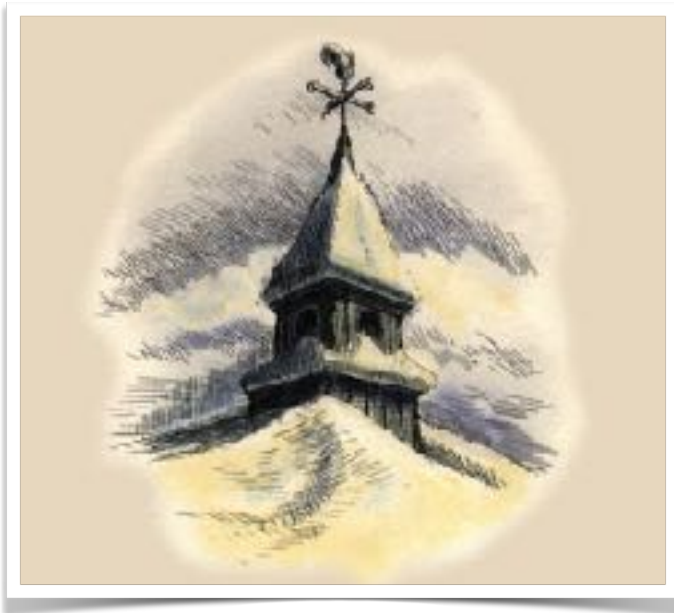
Prologue, dimanche 18 janvier 1852

— Je vous le dis! préparez vos tuques et vos mitasses; ce sera pour la nuit de mardi; il tombera de 6 à 7 pieds de neige et des vents très forts en provenance du nord-est balaieront la neige pendant plusieurs jours.

Bien sûr, le voisin s'empresse d'aller rapporter les paroles de Joseph à l'auberge de Thérèse Chiasson et, une fois parvenus aux oreilles des commères de la place, ses propos ne prennent que quelques heures à faire le tour de la seigneurie.

Le «bouche à oreille» a cependant le défaut d'en rapporter quelquefois plus qu'il n'en a été dit au départ. Ainsi, une fois rendu au presbytère, la prédiction de 6 à 7 pieds de neige s'est gonflée en une chute de 10 à 12 pieds. On n'ose penser à la hauteur atteinte chez les Gadouas à l'autre bout de la seigneurie! Monsieur le curé Chandonnay qui croit fermement au don «divinatoire» de Joseph imagine déjà les cloches de son église complètement recouvertes de neige.

Cela est inquiétant, car le village est déjà enseveli par les nombreuses précipitations du mois de décembre. On ne rentre plus chez soi, on «descend» chez soi. Les vieux disent que cette bordée supplémentaire, ajoutée au «nordet» qui soufflerait pendant plusieurs jours, bloquerait les gens dans leurs maisons et que l'activité du village sera fortement réduite. De mémoire de vieux, il y a au moins 40 ans que le village n'a pas connu un tel hiver. Plusieurs habitants croient cependant que Joseph, malgré ses dons respectables, exagère un peu. Certes, une tempête se prépare, mais on en a déjà vu d'autres.



La population est donc divisée. D'un côté les «crédules» qui prennent les prédictions de Joseph au pied de la lettre et de l'autre ceux qui en doutent, car nul n'est parfait, et dame Nature a parfois des humeurs bien changeantes. Pour d'autres, les prédictions de Joseph ne sont que «sornettes» et bavardages. Ils n'y croient tout simplement pas.

Au sud-ouest du rang de la rivière, les Dubois, Ménard, Dubuc, Chiasson, Simard, et à l'extrémité sud-est du même rang en bas de l'église, les Lambert, Bellerive, Larose sont



de ceux qui croient qu'il y aura une tempête. Au centre du rang, les Stanley, Scott, Dugas et Marchand se moquent et prennent plaisir à taquiner les plus crédules.

— Comme ça, y paraît que vos cloches seront recouvertes de neige? Allons donc, comment pouvez-vous croire pareille idiotie, lance John Major au curé Chandonnay, le visage fendu par un sourire moqueur.

— C'est pas que je souhaite qu'il y ait une tempête, répond le curé, mais j'espère qu'il va en tomber assez pour vous clouer le bec et vous rabattre le caquet pour longtemps!

Augustin Lebeau, journaliste



Branle-bas avant la tempête

Prologue, mardi 20 janvier 1852

Les enfants, déjà gâtés par l'hiver, ne voient pas pourquoi on accorde tant d'importance à quelques flocons de plus. Ils sont d'ailleurs particulièrement excités et la maîtresse d'école a toutes les peines du monde à les faire tenir tranquilles. Encore de la neige; de quoi faire peut-être cent bonshommes de neige, mais, songe Édith, il n'y aurait peut-être pas assez de carottes, de chapeaux et de «scarfs»; de quoi faire encore mille glissades en traîneaux, mille bousculades et «déboulades», songe François; de quoi jouer encore longtemps au «seigneur de la colline», songe Pierre.

Pendant ce temps, la bande à Paulin travaille en secret. Chef d'une petite bande d'enfants qui demeurent tout près de la cabane de Trefflé Bellerive, il a entrepris, malgré les mises en garde, de relier les maisons par des couloirs souterrains.

Rien n'y paraît, car, pendant que l'attention des grands se porte sur les enfants qui glissent vers la rivière gelée, les autres creusent ces fameux tunnels. Ils ont ainsi établi depuis quelques semaines tout un réseau reliant entre elles les maisons face au cimetière. Le réseau de tunnels ayant pris de l'ampleur, d'autres enfants, après avoir promis de garder le secret, se joignent à la bande à Paulin et les choses vont bon train de ce côté.

À l'auberge de Thérèse, chacun y va de ses commentaires sur les prédictions de Joseph.

— Il y a des signes qui ne mentent pas, lance Séraphin. Je m'y connais et je suis très inquiet. En tous cas, personne ne me fera prendre le bord du bois.

— Personne t'oblige à partir, l'interprète, répond Alexandre Marchand.

Jérôme Lagibotière, grand coureur des bois et grand aventurier devant l'Éternel, croit lui aussi que dame nature prépare un mauvais coup. Il attire alors vers lui quelques hommes et leur dit à voix basse:

— Moi, j'ai ma p'tite idée pour pas me faire enterrer. D'abord je suggère qu'on se regroupe et si Thérèse veut bien nous abriter dans son auberge, j'ai un truc qui nous permettra de sortir quand la tempête sera finie. Si les autres ont besoin d'aide, et c'est sûr que ce sera le cas, on pourra les aider. Il ne faut pas prendre ces choses-là à la légère.



Clément Dubuc, Jean Ménard et Magloire Martin approuvent.

— C'est quoi ton plan?, demande Clément.

— Il me faut des planches et du «sapinage» en grande quantité. Allez! assez bavardé, il faut se mettre à l'ouvrage. Il ne reste sûrement que quelques heures avant l'arrivée de la tempête, clame Jérôme.

— On devrait peut-être en parler aux autres, demande le meunier, Magloire Martin dit Tudor?

— Inutile! ils ne nous prennent pas au sérieux, ajoute Jean Ménard. Et pis si on se trompe, on aura moins l'air fou.

— La confiance règne, lance Jérôme.

Sur la foi des prédictions de Joseph, plusieurs habitants font des provisions. On rentre plus de bois de chauffage que de coutume. On remplit la boîte à bois adossée à la maison ainsi que celle près du poêle. Les pelles de bois sont à l'intérieur, bien au chaud, prêtes à servir. Certains laissent un surplus de nourriture aux animaux dans les bâtiments, de crainte de ne pouvoir aller les nourrir pendant plusieurs jours.

Puis, au cours de la nuit, la tempête se lève.

Augustin Lebeau, journaliste



Tempête sur Prologue

Prologue, jeudi 22 janvier 1852

La neige, soufflée par le vent, fait pâlir le ciel de Prologue. Un froid intense à couper les jarrets règne sur le village. Il a neigé toute la journée de mercredi et personne n'a encore pu sortir.

Aujourd'hui, au petit matin, Magloire et Jérôme tentent une sortie pour constater la force de la tempête. Au bout de quelques minutes, les deux hommes reviennent. Ils sont beaux à voir: les sourcils blancs, le nez gelé, ils ressemblent à des bonshommes de neige.

— J'ai jamais vu ça. On voit pas plus loin que le bout de notre nez. La neige nous pique le visage. C'est comme des morsures de «frappe à bord». C'est pire que de la fleur de farine! Impossible d'avancer dans cette tourmente!

— Je crois que nous sommes cloués sur place, ajoute Jérôme en fermant la porte. Inutile de tenter quoi que ce soit, ça ne mènera à rien. Le vent nous couche par terre.

— Mieux vaut attendre que la nature se calme, lance Magloire encore tout essoufflé de l'effort fourni contre la tempête.

Le jour suivant, l'inquiétude s'installe dans le petit groupe de nouveaux pensionnaires de l'auberge. Pourtant, les «cheminées de neige» conçues par Jérôme Lagibotière sont en place. Les hommes ont déblayé le devant des portes de plusieurs maisons du village et ont adossé une échelle à l'amas de neige puis ils ont fabriqué, avec des planches et du sapinage, une sorte de cheminée qui entoure l'échelle. Finalement, ils ont bouché l'ouverture menant à l'extérieur avec des branches bien tassées les unes sur les autres, de manière à empêcher la neige de bloquer la sortie de la cheminée. Une fois la tempête assagie, il suffira de repousser cet amas de branchage pour aller respirer un peu l'air du dehors.

Mais pour l'instant, rien ne permet de savoir si ces constructions tiennent le coup. La tempête fait rage. Elle règne sur tout et dans tous les esprits.

— Croyez-vous que les tranchées creusées autour des maisons pour les déplacements sont englouties? demande Jean Ménard.



- Allez donc savoir, lance Clément Dubuc, un trémolo dans la voix.
- Cessez donc de vous inquiéter, ajoute Thérèse. Les gens sont pas fous, ils ont fait des provisions. Et même ceux qui croyaient pas à la tempête. Je suis certaine qu'ils ont pas pris de chance.
- J'en s'rais pas si sûr ma Thérèse, répond Maurice. Y en a qui sont assez têtus dans ce village. Y f'rait ben des niaiseries pour montrer qu'y sont pas impressionnés par les dons de Joseph.

Augustin Lebeau, journaliste



Crache en l'air, tombe sur le nez

Prologue, samedi 24 janvier 1852

Plus que la neige et le vent, le froid intense gèle toutes les initiatives. Au grand désarroi des enfants, l'interdiction formelle de sortir dehors a été lancée dans tous les foyers. Pas de jeux dehors pour les enfants. C'est trop dangereux. La vie est au ralenti, engourdie par le froid!

Chez les Scott, le réveil du quatrième jour de tempête est pénible. Levé aux petites heures du matin pour aller «repartir» le poêle à bois, monsieur Scott constate que l'intérieur de la maison est plus sombre que de coutume à cette heure du jour! Consternation, surprise, les portes sont bloquées, impossible de les ouvrir. La neige s'est accumulée et bloque toutes les issues. Les fenêtres sont aveugles.

Rapidement, on passe de la consternation aux reproches. Madame Scott n'est pas fière du tout. Elle a bien averti son époux de cesser de rire du «monde ordinaire» et de prendre des précautions. Quelques jours auparavant, Pélagie Durand avait dit à Robert:

— J'espère que toi et tes fins finauds d'amis vous faites pas erreur, sinon! gare!

Robert Scott et ses fins finauds d'amis — Pélagie visait principalement, Alexandre Marchand — s'étaient donc trompés! L'humeur de Pélagie ressemblait à celle de dame Nature. Pas vraiment besoin de chauffer la maison, elle bouillait de colère contre son mari.

— Quand tu craches en l'air, ça te r'tombe su'l nez. On va être la risée du village!, lance Pélagie à son mari tout penaud. Et pis ton Marchand, j'espère que la tempête va y enterrer toute sa fierté pour longtemps. C'te jars mérite rien que ça! Y'se tordait les boyaux en voyant Dubuc et Ménard bâtir les cheminées de neige! Comment veux-tu qu'on aille nourrir la vache? Pauvre bête, elle doit avoir bien peur!

Ce petit drame se répète dans la plupart des foyers où l'on avait ridiculisé les prédictions de Joseph Simard. La neige bloque entièrement leurs demeures. Ils savent qu'ils ne manqueront de rien pendant encore un jour ou deux, mais il ne faut pas que la



tempête s'attarde trop longtemps dans le village sinon ils auront besoin de l'aide de ceux dont ils ont tant ri.

À l'auberge, plusieurs sont attablés pour le déjeuner et monsieur le curé récite une prière pour remercier le Seigneur d'avoir envoyé la tempête avec tant de vigueur!

Hé oui, monsieur le curé est heureux de la «tournure des événements». Les sceptiques sont confondus! Le Seigneur n'aime pas les «fins finauds». Le déchaînement des éléments va remettre tous ces orgueilleux à leur place et leur apprendre l'humilité!

Augustin Lebeau, journaliste



Quatre enfants manquent à l'appel

Prologue, lundi 26 janvier 1852

— Dès que possible, j'irai vérifier l'état des tunnels du côté du cimetière, pense Paulin. En attendant, vaut mieux être sage et écouter les vieux radoter des histoires qu'ils ont mille fois racontées!

Ailleurs, dans d'autres maisons, les enfants se font une joie d'écouter grand-père raconter ses souvenirs et parler de son enfance.

Ce matin, Jérôme décide qu'il est temps d'agir et d'aller porter secours à ceux qui en ont besoin. Monsieur le curé organise les troupes.

— Divisons-nous en groupe de deux et allons vérifier l'état des cheminées et des tranchées. Une fois dehors, on portera secours à ceux qui en auront besoin.

Et le sourire fendu jusqu'aux oreilles, il ajoute :

— Je me réserve la maison de John Major, mon grand ami!

Les cheminées ont tenu le coup et c'est avec une certaine aisance que les secouristes se hissent jusqu'à la surface. La neige a cessé et le vent s'est calmé. Le soleil est même de la partie.

Jérôme et Séraphin se dirigent du côté des Marchand; Clément et Jean, du côté des Stanley. Bien emmitouflés, les raquettes aux pieds et les bras chargés de pelles, les hommes se mettent au travail.

Au grand bonheur de tous, le plan de Jérôme a parfaitement fonctionné. Il est facile de rejoindre les gens dans leurs demeures. Quelques-uns ont même pu se voisiner en passant par les tranchées et en empruntant les cheminées. D'autres personnes se joignent aux équipes déjà formées afin de porter secours aux gens de l'autre côté du rang.

Pour les membres de la bande à Paulin, c'est l'instant tant attendu. L'attention des parents est détournée et une grande excitation règne partout. Il faut profiter de ce moment. Paulin réussit à se faufiler dehors à l'insu de ses parents. Il se rend chez chacun des membres de sa bande. En l'espace d'une heure, ils sont tous les quatre près de l'entrée des tunnels.

L'idée de la «cheminée de neige» avait été reprise par Paulin, mais la construction était fragile et lorsque les quatre copains empruntent la première série de tunnels, un brouhaha indescriptible se fait entendre.



— Oh! Non! La cheminée s'est effondrée et la neige bloque la sortie. Nous sommes prisonniers, crie Paulin.

Tous regardent Paulin; lui seul peut trouver une solution! En silence, chacun se rappelle la mise en garde des parents. Paulin entend les paroles de son père résonner à ses oreilles : «ça risque de tomber et de vous ensevelir; ça risque de défoncer sous les pas des bœufs ou des chevaux et de les blesser». Malgré ses douze ans, il sent toute la responsabilité de la situation.

Pendant ce temps, les équipes arrivent aux demeures isolées. C'est avec vigueur que monsieur le curé et son équipe entreprennent de dégager les fenêtres de la maison de John Major. Puis il cogne aux fenêtres pour faire connaître la présence des sauveteurs. À l'intérieur, John Major répond de la même manière. Il faut maintenant dégager la porte. Les trois hommes se mettent à la tâche. La neige s'entasse derrière eux depuis au moins deux heures, les mains sont raides de froid, le souffle est court et les barbes sont pleines de glaçons.



— On y arrive, crie monsieur le curé.

Répétant la dernière farce de monsieur le curé, Magloire s'arrondit le bec en cul de poule et s'écrie:

— Va-t-on pouvoir allumer un bon feu dans ta cheminée? Ha! ha! ha! Hé ben! t'es servi Major, crie-t-il en levant les bras au ciel.

Puis la porte est assez dégagée pour permettre aux occupants de la maison de sortir avec leurs pelles et d'achever le travail. Pendant ce temps, monsieur le curé et son équipe entrent se chauffer à l'intérieur. Madame Major leur a préparé du bon thé chaud et quelques croûtons de pain. Les vivres manquaient, ils sont arrivés à temps.

Une fois l'entrée de la maison complètement dégagée, John Major entre à son tour se réchauffer. Monsieur le curé, qui s'était juré de l'«étriver» un peu, remarque les profonds regrets de l'homme et il ne profite pas de son avantage. Il lui serre fortement la main en lui disant que «tout finit bien.»

Ce soir, tous les villageois sont au chaud et ne manquent de rien, car, après le travail de déblaiement, les équipes ont réapprovisionné les familles tenaillées par la faim et en pénurie de bois de chauffage.



C'est seulement à ce moment-là que l'on constate que quelques jeunes sont manquants. La plupart des enfants du village se sont contentés d'assister, très excités, à l'opération de sauvetage qui a occupé leurs parents toute la journée.

Pendant tout ce temps, quatre enfants transis de froid et recroquevillés au fond d'un tunnel mangeraient bien un croûton au bord du feu. Les enfants sont vivants, mais morts de peur. Ils craignent évidemment de mourir de faim et de froid dans les tunnels qui, par un sinistre hasard, font face au cimetière.

Augustin Lebeau, journaliste



Poildru retrouve les enfants

Prologue, mercredi 28 janvier 1852

Les enfants sont introuvables depuis lundi.

Chez les Larose, on est très inquiet. Monsieur Larose regarde sa jeune fille Édith et lui demande :

— Dis-moi Édith, c'est très important, sais-tu où est ton frère?

Édith ne desserre pas les dents. Son frère lui a fait promettre de ne pas révéler le secret qu'il lui a confié!

C'est Justine Lambert, la sœur de Pierre Lambert, un membre de la bande, qui finalement révèle le «pot aux roses». Voyant sa mère et son père apeurés par l'absence de son frère, elle a compris qu'il fallait tout révéler!

— Ils sont dans les tunnels, dit-elle d'une voix menue, de peur de se faire disputer.

— Comment ça dans les tunnels, s'écrie sa mère! On vous a défendu d'en faire. Il faut prévenir tout de suite les autres!

— Attends! Quels tunnels, demande Jérémie en colère.

La petite Justine fond en larmes.

— Je ne sais pas, il y en a beaucoup.

Voyant qu'il n'en tirerait plus grand-chose, Jérémie se précipite à l'auberge pour rejoindre les équipes de recherche. On écoute attentivement son histoire.

— Il est sûrement arrivé quelque chose de grave aux enfants, dit-il. Il faut leur porter secours!

— Il nous faut d'autres volontaires, ajoute Clément. Reprenons tout depuis le début.

Munis de lampes à l'huile, ils entreprennent de ratisser le village de chaque côté du rang de la rivière. Mais le vent éteint rapidement les lampes et les équipes rebroussement chemin. De retour à l'auberge, on comprend qu'on ne peut chercher n'importe où. Il faut des précisions.

John Major sort un plan du village et demande à Justine de mettre une croix là où sont localisés les tunnels. Justine fait de son mieux, mais elle ne sait rien des tunnels en face du cimetière. Édith est au courant, mais elle ne parle pas.

Pendant ce temps, dans le tunnel, les enfants sont collés les uns près des autres pour garder leur chaleur. Ils attendent qu'on vienne à leur secours. Ils ont froid, ils ont faim et



personne n'est brave à l'idée de passer une autre nuit dans ce trou-là. Paulin ne dort pas depuis lundi. Il s'en veut d'avoir entraîné ses amis dans cette aventure et il se dit :

— Seul mon chien Poildru peut nous retrouver, j'espère qu'ils vont penser à l'utiliser dans leurs recherches!

Pierre gémit.

— Qu'est-ce qu'il y a, demande Paulin.

— Je suis gelé, dit-il en pleurant.

— On va nous secourir bientôt, t'en fais pas, murmure Paulin pour la centième fois.

La veille, le jeune Paulin a donné ses mitasses au pauvre Pierre qui n'en avait pas. Maintenant ses mains sont devenues froides et ses doigts sont insensibles. La chaleur des corps ne suffit plus.

Seule avec sa mère, Édith Larose réfléchit. Un éclair de génie traverse tout à coup son esprit. Poildru retrouverait Paulin n'importe où, il faut que je le laisse sortir! Elle regarde sa mère et Poildru et madame Larose comprend soudain ce qu'elle a à l'esprit. Elles ouvrent la porte simultanément et laissent sortir le chien.

Justement, les équipes de recherche inspectent le secteur du cimetière, pas très loin de la maison des Larose et des Lambert. C'est Magloire qui aperçoit Poildru le premier. Il le voit courir à toutes pattes vers le cimetière. Il comprend que l'animal peut retrouver les enfants. Il crie alors très fort pour attirer l'attention des autres.

— Ohé! Ohé! Il faut suivre le chien!

Poildru arrive à l'entrée de la cheminée de neige qui s'est effondrée sur le tunnel. Et là, il gratte la neige avec frénésie. Il a le museau tout blanc et la neige virevolte autour de lui. En bas, Paulin entend ses jappements. Il réveille les autres qui se sont assoupis.

— Repliez-vous de manière à ne pas être complètement ensevelis s'il y a un autre éboulis, leur dit-il calmement.



Les hommes arrivent rapidement à l'endroit où Poildru s'affaire avec tant d'énergie. Le tunnel s'écroule et laisse voir les enfants ensevelis sous la neige. Plusieurs hommes les agrippent par les vêtements et ils les sortent vite de là. Ils les installent prestement dans les traîneaux et les recouvrent de peaux d'ours. La troupe se dirige alors à vive allure vers l'auberge où les attend le docteur Harris.

Augustin Lebeau, journaliste





FÉVRIER 1852

Amputation de deux doigts	113
Placotage au magasin général	115
Formation des équipes	118
La vengeance des filles	121
Arbitres et juges de lignes	124
Pratique de hockey sans crottin	126
Partie de hockey mémorable.....	130
Médecin et apothicaire	133
Tentative de vol à l'auberge.....	135
Trajet de la course de raquette	138
Paris sur la course de raquette	140



Amputation de deux doigts

Prologue, dimanche 1er février 1852

Il y a déjà quatre jours que les enfants ont été retrouvés. Partout dans les foyers du village, la triste histoire de l'effondrement des tunnels est le principal sujet de conversation. Trois des enfants s'en sont tirés indemnes, mais, pour Paulin Larose, le cauchemar n'est pas encore terminé.

À la sortie de l'église, les paroissiens se regroupent autour de monsieur Larose.

— Comment se porte votre fils? demande monsieur Lambert.

— La fièvre n'est pas encore tombée et ses engelures aux mains inquiètent le docteur Harris. Et vous, votre garçon, comment se porte-t-il?

— Il a eu plus de peur que de mal! Bien nourri et au chaud, il s'est vite remis de ses émotions. Mais il se fait du bien mauvais sang pour votre garçon. Après tout, Paulin lui a prêté ses mitasses. Le jeune se fait vraiment du souci et il dit que c'est de sa faute si votre Paulin est si malade.

Chez monsieur Larose, Charles Harris observe encore une fois les mains de Paulin. À la vue des marques de gangrène laissées par les morsures du froid, il décide de passer aux actes. Et ce ne sera pas une partie de plaisir.

Monsieur Larose arrive justement de la messe. Il ouvre la porte: sa femme et le docteur l'attendent. À l'air soucieux du médecin, il comprend que quelque chose de grave est sur le point de se produire.

— Qu'est-ce qu'il y a docteur?

— Je dois absolument lui amputer deux doigts de la main gauche! La gangrène gagne du terrain et si j'attends, c'est toute la main qui y passera!

— Je viens de prier le bon Dieu pour qu'il lui donne forces et courage dans son épreuve. Il en aura bien besoin. Nous aussi d'ailleurs! Allez docteur, faites le nécessaire.

Jérémie Larose regarde alors intensément son épouse qui a les larmes aux yeux. S'il le pouvait, Larose donnerait ses deux mains pour épargner son fils des douleurs de



l'amputation. Il regarde donc sa femme d'un air résigné et tente de se montrer plus fort qu'elle en retenant ses larmes.

— Avez-vous besoin d'aide docteur, demande-t-il alors d'une voix tremblante?

— Non mon bon monsieur, j'ai mandé les services de mon ami l'apothicaire qui est en visite chez moi. Je l'ai déjà envoyé quérir, il sera ici sous peu!

— Il faut faire sortir Édith de la chambre, lance nerveusement madame Larose. Mais ce sera difficile, car elle veille sur son frère depuis son retour, ajoute-t-elle en laissant échapper un soupir qui en dit long.

— Je vais tenter de lui expliquer, dit le docteur. Elle comprendra que c'est pour le bien de son frère.

L'apothicaire prépare l'eau chaude et les bandages et finalement tout est en place pour que les deux hommes procèdent à l'opération chirurgicale.

Pour Paulin, les tunnels sous la neige, c'est bien fini. Il faudra qu'il pense à autre chose et qu'il ait beaucoup de courage. Espérons que le bon Dieu a entendu la prière de monsieur Larose et qu'il donnera des forces à Paulin afin qu'il puisse apercevoir la lumière au bout du tunnel...

Augustin Lebeau, journaliste



Placotage au magasin général

Prologue, mardi 3 février 1852

Ce matin, Mathilde Duchesne se rend au magasin général.

Madame Pauline Lemieux a le nez dans la fenêtre du presbytère qui donne sur le magasin général. Elle voit une silhouette filer à toute allure vers le magasin général.

— Tiens c'est madame la juge de paix.

Étonné, monsieur le curé Chandonnay lui dit :

— Eh bien! vous avez des dons, car moi je ne reconnais pas un évêque à vingt pieds!

— Ben non je n'ai pas de don, simplement l'esprit de déduction. Qu'est-ce qui est rouge comme un coq et trotte comme une petite souris? C'est madame Duchesne. Pas d'erreur. Avec un manteau d'un rouge si criard, même une taupe la reconnaîtrait!

— C'est vrai qu'elle semble pressée, dit monsieur le curé qui s'est approché de la fenêtre.

Mathilde pousse promptement la porte du magasin. La clochette se fait entendre. Anabelle est occupée à placer des tissus sur les étagères. À la vue de la cliente, elle esquisse un large sourire. Il y a quelque temps qu'elle n'a pas vu son amie la romancière.

— Vite! Anabelle, j'ai besoin d'une rame de papier, deux bouteilles de ta meilleure encre et une plume de qualité.

— Oh! Toi, tu as une idée de roman, lance joyeusement Anabelle.

— J'ai une idée formidable! J'en suis encore toute chavirée! Est-ce que tu connais le Polonais, Ovide Polansky?

— Bien sûr que je le connais. Il est fort comme trois. Il demeure chez son oncle Georges Rasmussen. C'est lui qui vient faire les commissions. Il ne rechigne jamais, j'te dis qu'il est vaillant! Avant que les glaces ne figent la rivière pour toute la saison, il est venu avec Bill et Boulé, les deux meilleurs chevaux de trait de son oncle et il a aidé Eustache à tirer la goélette jusqu'à ses quartiers d'hiver. Ça fait pas longtemps qu'il est au village et comme il est plutôt silencieux j'en connais peu sur lui! Mais il parle très bien le français même si son accent est parfois difficile à comprendre!

— Il est venu faire quelques travaux pour mon époux hier et nous avons longuement parlé! Il m'a raconté quelques péripéties depuis son départ précipité de Pologne et ...

Mathilde devient songeuse et tourne les yeux en direction des étagères. Un grand soupir laisse entendre qu'elle ne poursuivra pas sa phrase.



— Eh ben! ma Mathilde, t'as le tour de faire parler les gens. Avec moi, le Polonais ne brille pas par son art du bavardage. Il oublie même ce qu'il était venu chercher!

— Tu sais, Anabelle, les hommes forts sont souvent de grands timides et une belle femme comme toi doit sûrement l'intimider!

Anabelle rougit...

— Bon! Si tu me racontais comment tu as fait pour lui tirer les «vers du nez» à ce grand timide! reprend-elle enjouée.

— Rien de plus facile : comme il admire les hommes forts, je lui ai parlé des exploits de Jos Montferrand. Je lui ai dit que mon mari le connaissait et que parfois il venait nous visiter. Je lui ai fait la promesse de l'envoyer quérir à sa prochaine visite. Il m'a parlé de sa vie en Pologne. J'te dis que ça va faire une histoire formidable! Et toi, Anabelle mon amie, comment vont les affaires?



— Comme tu sais, avant la tempête on a été très occupé et puis nous sommes restés plusieurs jours sans voir personne. À propos, c'est terrible ce qui est arrivé au jeune Larose! Déjà que les enfants ont éprouvé une peur bleue, était-ce nécessaire que Paulin subisse en plus une telle épreuve? C'est payer beaucoup pour une folie de jeunesse, non? Mais il paraît qu'il traverse cette épreuve du bon Dieu avec beaucoup de courage et de résignation.

— C'est fait fort et ça veut vivre. Pardonne-moi de faire du coq-à-l'âne Anabelle, mais connais-tu une certaine Clarisse?

— Clarisse qui? Est-ce qu'elle vient de s'établir au village?

— Non, mais elle sait tout sur le village et sur tout le monde! Des enfants du futur m'ont dit qu'elle avait accès aux registres officiels.

— Ben voyons donc Mathilde comment peut-elle tout connaître sans que nous sachions qui elle est! Ça tient pas debout! Le diable en personne, voilà!

— Quand même! Mais ça m'intrigue vraiment et pour tout t'avouer, ça m'inquiète, renchérit Mathilde.

— Cesse d'y jongler, c'est pas bon pour le cœur! À propos de cœur ou plutôt d'histoires de cœur, est-ce que tu sais que le jeune Luc Papineau et Jane-Edith Caldwell se fréquentent régulièrement? Il y a une idylle là-dessous!

— Ben voyons Mathilde c'est un secret de Polichinelle! Je les vois parfois assis près du quai! En parlant d'idylle, est-ce qu'une jeune fille fréquente un de tes deux grands garçons?

Mathilde Duchesne est quelque peu confuse par la dernière question de son amie. La tristesse s'installe subitement sur son visage. Elle pense à ses deux «vieux garçons» endurcis. Anabelle constate que son amie a de la peine. Il faut que je lui change les idées, pense-t-elle.

— J'ai entendu dire que six de tes tourtières ont disparu!

À ces mots, Mathilde sort de sa tristesse et se met à rire de bon cœur.

— C'est sûrement Augustin Lebeau qui t'a raconté cette histoire-là. Il était même prêt à titrer dans La Jasette : «Six délicieuses tourtières sont portées disparues. Le capitaine de la milice est à la recherche des voleurs qui comparaitront en cour sous la présidence de son honorable juge de paix, Donald Laprise. Une sévère condamnation les attend!»

— Et est-ce qu'il y aura vraiment un procès? demande mi-sérieuse Anabelle. Est-ce que vous détenez le coupable? Qui est-ce? Allez, allez dis-le moi! Je donne ma langue au chat!

— Ben justement! Ce sont mes chats qui ont dévalisé le garde-manger.

La bonne humeur a repris sa place et les deux amies s'embrassent! Elles en ont sûrement encore pour quelques heures à placoter!

Augustin Lebeau, journaliste



Formation des équipes

Prologue, mercredi 4 février 1852

Ce matin, les enfants n'ont pas tardé à entrer en classe. C'est aujourd'hui que mademoiselle Élisabeth Tremblay forme les équipes pour la partie de hockey prévue pour dimanche.

Mais, avant de passer à cette question, elle demande aux enfants de garder silence et de prier pour Paulin Larose afin qu'il se rétablisse vite et revienne en classe. Tous ferment les yeux et joignent les mains. Dans leur cœur, ils prient pour Paulin.

Puis, elle frappe des mains pour ramener les enfants de leur tristesse.

— Je vais vous lire les règlements du jeu et comme ça on pourra ensemble éclaircir les points obscurs. Bon, soyons organisés. Maxime, tu vas aller au tableau noir, prendre la craie et écrire : nombre de joueurs: six de chaque côté. J'en profite pour faire la leçon d'arithmétique. Il va falloir m'additionner tous ces chiffres! Pierre, si six joueurs composent chaque équipe et qu'il faut deux équipes, combien de joueurs avons-nous en tout?

Pierre est tout excité, plus par l'idée de la partie que par l'idée de résoudre le problème que mademoiselle lui a soumis.

— C'est facile mademoiselle; $6 + 6$ font 12. Il faudra choisir 12 joueurs.

La réponse rapide de Pierre épate les petits qui sont encore en train de compter sur leurs doigts.

— Nous aurons donc 12 joueurs. Dans chaque équipe, il y aura un gardien de but, 2 joueurs à la défense et 3 joueurs à l'avant.

— À la défense de quoi mademoiselle et à l'avant de qui, demande Pauline Papineau?

— Bonne question, ma petite. Nous réfléchirons à tout ça quand nous aurons terminé d'inscrire tous les renseignements que nos amis du futur nous ont fournis, dit-elle, bien embarrassée par la question.



— Moi, j'sais, clame Venance Cloutier. Si vous voulez bien m'dame, je vais vous faire un dessin au tableau.

Mademoiselle Élisabeth acquiesce de la tête et Venance se rend tout joyeux au tableau. Sur le tableau noir, le jeune indien trace un grand rectangle. Il y dispose des petits cercles. Douze en tout. Et avec sa craie et ses deux bras, il explique aux enfants ébahis par tant de connaissances.

— C'est facile, c'est comme à la crosse. Il y a deux gardiens de but qui empêcheront la rondelle, c'est-à-dire le crottin, de passer entre deux poteaux. Les défenses aident le gardien à défendre son but. Les avants foncent à l'avant du jeu pour mettre le crottin dans le but adverse et les ailiés se tiennent sur les côtés du jeu, comme les ailes d'un oiseau, et aident les avants à monter le crottin à l'autre bout.

Le résultat est assez impressionnant : un rectangle rempli de lignes et de flèches entremêlées de petits cercles et de barbouillage où seul Venance semble s'y retrouver. Estomaqués, les yeux ronds comme des boutons, les enfants se grattent la tête. On n'y comprend rien, mais comme cela arrive souvent, on ne veut pas passer pour un ignorant en posant une question après une si brillante démonstration.

— Est-ce que tout le monde aura son crottin, demande finalement Pauline?

Les éclats de rire fusent.

— Ben non, voyons! il y a une seule rondelle et tous les joueurs tenteront de la mettre dans le but adverse.

— Mais il va y avoir de la chicane, ajoute Pauline, pas convaincue de la réponse de Venance.

— Ben ça arrive souvent, ajoute Venance et c'est pourquoi c'est pas un sport de filles.

— C'est pas un sport de filles parce que c'est un jeu idiot, lance Pauline choquée de la réponse de Venance.

Évidemment une telle répartie provoque le chahut dans la classe. Les filles acquiescent et les garçons lancent des «hou hou» pour signifier leur désapprobation.

— Silence, ça suffit, tonne mademoiselle Tremblay. Calmez-vous, je vais nommer les deux capitaines. Ce seront Guillaume Rasmussen et Mathieu Martin.

Des hourras bruyants se font entendre. Les écoliers sont contents de ce choix. Guillaume et Mathieu sont reconnus pour leur habileté et leur force dans tous les jeux. Ils sont reconnus aussi pour être respectueux des règles et justes envers leurs équipiers.

— C'est à vous deux de choisir les membres de votre équipe. Vous allez tirer à la courte paille pour déterminer qui choisira le premier joueur.



L'instant est important! Les deux capitaines s'avancent solennellement. Puis, ils regardent la classe: déjà ils ont une bonne idée. Mathieu choisit une paille et la cache derrière son dos. Guillaume prend l'autre et fait de même. Puis, ensemble, ils montrent leur paille à mademoiselle Élisabeth. C'est Mathieu qui gagne le droit de choisir le premier joueur. Un lourd silence envahit la classe.

Équipe de Mathieu Martin (les Habitants de Montréal/rouge): Denis Tremblay, François-de-Sales Martin, René Lebeau, François-Régis Simard, Charles Bernier.

L'équipe de Guillaume Rasmussen (les Habitants de Québec/bleu): Jean-Marie Lavoie, Bernard Hamelin, Mathews Harris, Anthony Prologue et Roland Bergeron.

Augustin Lebeau, journaliste



La vengeance des filles

Prologue, jeudi 5 février 1852

Après la classe, Pauline Papineau se retrouve à la tête d'une douzaine de grandes filles offusquées d'être écartées de la partie qui se prépare.

— Il ne sera pas dit dans le village que les filles sont des peureuses et des incapables! On est assez bonnes pour aider à tous les travaux de la ferme, mais pas assez bonnes pour jouer au hockey!

Cette dernière remarque fait réfléchir les filles, car la personne qui l'a faite a une réputation de «femme forte» dans le village. À la ferme de son père, c'est elle qui aide le plus, car ses frères sont de nature chétive. Sa stature en impose, faut croire que le Créateur lui a donné toute la force et la santé qu'il a refusées aux garçons de la famille. Elle est très grande et aucun garçon ne lui fait peur.

— Une chance pour eux qu'ils sont pas là ces enfants du futur, car, je leur laverais la langue avec du savon du pays et pis je leur froterais les oreilles avec des plumes de chapons, lance la «bavasseuse» que l'occasion rend tout à coup bien brave!

— Celui qui pense nous exclure du jeu va le regretter amèrement, lance Pauline, les yeux exorbités par la colère.

— On va leur montrer... on va leur montrer, répète-t-elle sans cesse.

— On va leur montrer quoi et comment, finit par demander timidement Marianne Tudor?

— On va leur montrer qu'on est pas des «bonnes à rien» et comment on va leur montrer? Je sais pas encore! Nous avons toute la nuit pour y réfléchir et trouver une solution! Je vous donne rendez-vous jeudi, après la classe, à l'entrée du cimetière! Et que personne n'en parle à qui que ce soit! Il ne faut pas que les garçons soient au courant de nos projets! C'est bien compris les filles, demande Pauline? En attendant «motus et bouche cousue»!



— Non! personne ne va nous mettre de côté comme ça, dit énergiquement la petite Édith Larose qui s'était furtivement mêlée au groupe des grandes.

Pendant ce temps, Élisabeth Tremblay, Pauline Lemieux et Jeanne Fréchette sont rassemblées au magasin général pour aider Anabelle et sa belle-mère à préparer l'équipement des joueurs.

— Ouais, ce ne sera pas facile constate Jeanne Fréchette. D'après les renseignements fournis par nos correspondants du futur, j'ai l'impression que les enfants vont ressembler à des chevaliers du Moyen Âge et que ce sont plutôt des armures qu'il faudrait leur trouver!

— C'est vrai ça, dit Pauline. Y pourront jamais courir avec des jambières, des coudes et des «paulettes» et...!

— Non... non, pas des «paulettes» Pauline, des «épaulettes», dit Anabelle en ricanant.

— Et si on commençait par le plus facile, propose doucement Anabelle! On va faire une liste de tout ce dont nous avons besoin pour constituer l'équipement.

— D'abord la rondelle: les enfants ont pensé qu'un crottin de cheval ferait bien l'affaire! Depuis mercredi on les voit se promener le nez par terre et on les voit discuter et comparer leurs crottins. Le mien est plus rond! Le mien est plus gros! Le mien est plus léger! Ils «cacassent» comme de vraies poulettes! Je ne sais pas s'ils se rendent compte à quel point ils font rire tous les vieux du village!

— Bon! va pour le crottin... enfin... va pour la rondelle. Si on parlait des bâtons de hockey! C'est le vieux Bergeron qui s'en est occupé. Plan en main, il a sculpté une trentaine de branches choisies spécialement pour l'occasion.

— Eustache, s'écrie Anabelle, apporte-moi un bâton de hockey pour que ces dames voient le travail de monsieur Bergeron!

— Oh! Lance mademoiselle Tremblay en voyant le bâton! C'est une merveille d'art! Ça ressemble beaucoup au dessin fourni par nos correspondants. Il y en a combien comme celui-là?

— Oh! une bonne trentaine! Ils ne sont pas tous aussi réussis que celui que nous avons vu. Quelques-uns sont un peu trop croches et je ne sais pas trop comment les garçons vont pouvoir retenir le crottin avec des palettes aussi recourbées. Mais rien n'est parfait et nous devons nous contenter de ce qui a été fait et bien fait.

— Monsieur Bellerive s'occupe de la patinoire. Il a déblayé une grande surface de la rivière et à la tombée de la nuit, avec quelques personnes, il y verse plusieurs tonneaux d'eau pour que la glace soit dure et uniforme. Avec son ami Jos Languille il a mesuré les dimensions et tracé les lignes bleues et rouges avec de la teinture. Pour les buts, il a utilisé de vieux filets de pêche attachés à des perches qu'il a fixés dans la glace. J'vous dis



que c'est toute une organisation! Il y a vraiment de quoi être fier de l'imagination de nos villageois!

— Pour les chandails, on pourrait, avec des bouts de tissu de couleur rouge et bleu, faire des brassards pour distinguer les deux équipes. J'ai, sur l'étagère du fond, de vieilles retailles qui feront très bien l'affaire!

Les femmes se mettent rapidement à la tâche et tout en travaillant, elles réfléchissent à ce qui pourrait servir pour fabriquer le reste de l'équipement.

— AIE! je me suis piquée, lance madame curé.

Puis, du même souffle elle s'écrie :

— Ça y est j'ai trouvé! Pour les jambières on va utiliser deux épaisseurs d'écorce de bouleau. On va coudre les deux écorces à un premier bout. Puis on va remplir le tout de paille. Ça va faire comme un coussin protecteur. Puis on fermera l'autre extrémité avec de la babiche. Pour que la jambière tienne sur la jambe, on ajoutera à chaque extrémité des cordons de babiche de manière à refermer le tout au-dessus du genou et sur la cheville. On va faire la même chose pour les coudes.

Les autres femmes sont estomaquées! Elles sont béates d'admiration! L'esprit divin vient de descendre sur madame Lemieux, pense Anabelle. C'est un signe du ciel: la partie de hockey semble plaire même au bon Dieu!

Augustin Lebeau, journaliste



Arbitres et juges de lignes

Prologue, vendredi 6 février 1852

Donald Laprise, le juge de paix du comté est désigné comme l'arbitre officiel de la fameuse partie de hockey. Ses fils, Jean Laprise, capitaine de milice et Pierre, homme de lettres et journaliste au *Courrier de Saint-Hyacinthe*, vont l'assister comme juges de lignes. Jean a d'ailleurs bien ri lorsqu'on lui a parlé pour la première fois d'être juge de lignes. Ce serait probablement la seule fois, au cours de sa vie, où il aurait à juger des lignes... Comme si des lignes pouvaient être jugées!

Ce soir, ils sont chez moi. Mademoiselle Tremblay nous honore de sa présence. C'est elle qui a les règlements. Il faut en prendre connaissance pour la pratique prévue samedi prochain. On s'exercera alors à faire appliquer les règles avant la rencontre officielle. Histoire de juger si les juges jugent bien et les joueurs «jouent», pardon, jouent selon les règles du jeu!

Pierre Laprise est ravi de revoir mademoiselle Tremblay, car cette belle ingénue lui a envoûté le cœur. Il est bien malheureux de l'indifférence de la jeune maîtresse d'école à son égard. Elle ne connaît pas les sentiments du journaliste qui est trop timide et ne lui a jamais déclaré sa flamme.

Plusieurs prétendants tournent autour d'elle et il ne se sent pas de taille à gagner son cœur. C'est en partie cette déception et la peur d'être la «risée» du village qui l'a poussé à quitter Prologue pour aller s'établir à Saint-Hyacinthe, mais, cela personne ne le sait et ne le saura jamais, à moins que...

Pierre Laprise est à ses réflexions lorsque Mademoiselle Tremblay s'adresse à son père. Cette voix merveilleuse le ramène à la réalité et une partie de son esprit se joint à la conversation, l'autre demeurant en contemplation devant la jeune femme.

— Monsieur Laprise, comment se porte votre épouse?, demande Élisabeth.

— Très bien, merci! Elle est toujours aussi agréable à vivre et je vous avouerai que sans elle je trouverais la vie bien triste. Mes fonctions de «juge à paix» m'éloignent souvent du village. Les talents d'écrivain de mon épouse me réconfortent. Il n'y a rien que j'apprécie



plus qu'une lettre d'elle. Ses histoires ne m'ennuient jamais et sa façon de raconter me charme. J'adore ses lettres! Je vous avouerai encore que si j'ai accepté de servir d'arbitre pour ce jeu loufoque, c'est dans l'espoir que mon action puisse me permettre d'entrer en communication avec des gens du futur qui pourraient m'expliquer comment on administre la justice à leur époque! Ça me changerait des petites misères de tous les jours!

— Et vous monsieur Pierre, vous qui connaissez tellement les gens d'ici! Qu'est-ce qui a bien pu vous décider à accepter ce rôle?

— La curiosité, répond le journaliste béat d'admiration.

Pierre Laprise est aux anges. Mademoiselle Tremblay lui adresse la parole. Les mots qui sortent de ces lèvres magnifiques chantent à son cœur comme une symphonie. Comme j'aimerais l'embrasser, pense-t-il. Finalement, il ajoute en prenant un air séducteur :

— Et puis, l'exercice de mon métier exige que je parcoure le comté à la recherche de la nouvelle qui intéressera le lecteur du Courrier de Saint-Hyacinthe.

— Commençons, propose alors mademoiselle Tremblay.

Augustin Lebeau, journaliste



Pratique de hockey sans crottin

Prologue, samedi 7 février 1852

Ce matin, personne ne s'est fait prier pour sortir du lit.

Dans les nombreux foyers de la seigneurie, les garçons et les filles ont accompli leurs tâches sans rechigner. Puis, progressivement ils ont quitté la maison pour se rendre à la patinoire.

Aujourd'hui, c'est journée de pratique! Les enfants et les grands ont bien hâte. Les garçons se sont donné rendez-vous au magasin général; histoire de voir à quoi pouvait bien ressembler leur équipement.

Les deux capitaines, Mathieu Martin dit Tudor et Guillaume Rasmussen, sont vite étonnés de la forme des jambières et des coudes! Ils se regardent sans oser dire quoi que ce soit.

— Ça alors! hurle René Lebeau sans prévenir. On va ressembler à l'épouvantail des Beaulieu que monsieur le curé a retrouvé dans son confessionnal. On va faire rire de nous autres.

Anabelle constate alors le désarroi des jeunes garçons.

— Ben voyons! avant de «chicaner», y faudrait peut-être essayer l'équipement. On a travaillé très fort et on a suivi les indications des enfants du futur. Et si ça suffit pas, essayez de vous imaginer à quoi ils peuvent bien avoir l'air ces fameux «hocketeux» du futur!

François-Régis Simard esquisse alors un large sourire. C'est qu'il a de l'imagination le Régis. Les autres garçons le regardent et ils se disent qu'elle doit être bien bonne!

Le jeune Harris est déjà prêt! Il a déjà fière allure avec son capot de serge bleu, ses mitasses et sa tuque. Ajoutez-y des jambières et des coudes en écorce de bouleau, un brassard d'un beau bleu indigo et il a l'air... bizarre... bizarre ou bigarré? Allez donc savoir!

— J'vous dis que c'est léger, lance-t-il comme pour réveiller les autres. Y faut vite s'habiller, mademoiselle Tremblay nous attend à la patinoire avec monsieur Laprise.

La torpeur fait place à la frénésie; chacun installe l'équipement par-dessus ses pantalons de grosse étoffe et par-dessus son capot. Tout à coup, une voix joyeuse enterre le brouhaha des garçons.

— Regardez-moi ça les enfants!

Jeanne Fréchette et madame Lemieux entrent dans la pièce les bras chargés de bâtons de hockey. L'instant est magique.



— Là tu parles! lance avec enthousiasme Charles Bernier.

Les gamins se lancent sur les bâtons. Ils ont vite fait de les empoigner et, dans un chahut indescriptible, ils quittent le magasin pour essayer le bâton avec un crottin.

— Non! non! Charles ce n'est pas la manière de tenir le bâton. La palette doit être au sol. Tu prends le bâton par le bout qui est droit. Comme ça ce sera plus facile de frapper le crottin!

— De quel côté y faut le tenir ce foutu bâton? Comment je place mes mains?

— J'sais pas plus que toi avoue Mathieu. Place-les comme tu te sens le mieux.

Pour quelques-uns, les premiers essais semblent très difficiles et les chutes sont fréquentes. Bientôt, la crainte de faire «rire de soi» fait place au fou rire général. Les garçons s'amusent de voir les autres affublés de ce « bougre d'équipement» et de tomber sur la neige durcie. Guillaume et Mathieu n'osent imaginer ce que ce sera sur la glace. Ils ont l'impression de s'être embarqués dans quelque chose de complètement fou!

Puis, parvenus à la patinoire, ils voient les filles qui forment un groupe impressionnant. Elles sont bien une vingtaine sans compter leurs mousses de petits frères et leurs coquines de petites sœurs. Elles sont là, dangereusement calmes, un petit sourire moqueur accroché sur les lèvres.

À la vue des garçons elles éclatent de rire; les larmes coulent sur leurs joues. Il y en a même qui se roulent par terre dans la neige.

Guillaume lève les yeux au ciel! Mathieu crie après ses joueurs qui sont plutôt à la fête qu'à leur affaire. Guillaume se dit qu'il faut demeurer digne.

Monsieur le curé Chandonnay est également là, près de Trefflé Bellerive et de Jos Languille. Les hommes semblent amusés de l'accoutrement des garçons.

Les deux capitaines rappellent leurs joueurs à l'ordre! Ils forment alors un cercle serré et écoutent en silence les paroles de leur chef respectif.

Messieurs Laprise père et fils sont prêts. Ils rejoignent les garçons pour leur expliquer la façon dont la partie doit être jouée.

— Il faut un gardien de but pour chaque équipe. Le jeune Roland Bergeron, pas très vite en calcul, s'empresse de compter: $1 + 1$, ça fait... Il n'a pas le temps de terminer son calcul qu'il se voit nommer gardien de but.

— Ça m'intéresse pas d'arrêter le crottin! J'vais sentir le diable et ma mère ne sera pas contente! Et pis je vais avoir «frette» à attendre le crottin! Attendre un lancer de crottin, on ne m'y reprendra plus!

— Holà! Pas de discussion, lance Guillaume.



Donald Laprise explique la position des autres joueurs : trois devant et deux derrière. Les défenseurs doivent aider leur gardien de but pour empêcher le crottin de pénétrer dans le but.

— Ça fait donc 3 gardiens de but par équipe lance fièrement Régis!

— Non... non... vous devez aider le gardien de but... pas garder les buts!

— C'est quoi la différence? lance l'insolent de l'équipe des Rouges.

Monsieur Laprise joint ses mains comme pour faire une prière. Il a l'air tellement solennel que les garçons comprennent qu'il vaut mieux se taire et faire ce qu'il dit. Après tout, monsieur le juge de paix a toujours le dernier mot!

— Monsieur Lavoie nous a fourni trois sifflets de marin. Lorsque vous entendrez le sifflet, il faut cesser de jouer. On va alors vous expliquer la raison de cet arrêt.

Roland Bergeron lève à son tour les yeux au ciel. J'vais geler tout rond, pense-t-il! Si on arrête tout le temps de jouer! Ça va prendre des heures et je vais sûrement mourir de froid. Y sont fous ces enfants du futur. Tu parles d'un jeu de «vilains»!

Puis, monsieur Laprise s'aperçoit que personne n'a chaussé les patins!

— Ça se joue en patin ce jeu-là! Qu'est-ce que vous faites avec vos bottes? Où sont vos patins? Vous avez vraiment les deux pieds dans la même bottine ce matin!

— Y'en a pas beaucoup dans le village qui ont des patins, explique Guillaume, très calme. On voulait être juste avec tout le monde!

— Mouais. Je vois... Votre sens de la justice vous honore mes enfants! Alors, soit! conclut le juge de paix. En place! La pratique débute.

Les deux centres sont prêts. Ils sont face à face et ils attendent le crottin, mais le crottin ne vient pas.

— Les filles n'ont pas cessé de rire depuis l'arrivée des garçons. Elles tapent furieusement dans leurs mains. Elles demandent que la partie commence. Elles crient pour les Rouges puis pour les Bleus, mais, qu'est-ce qu'elles crient au juste?

— Où est la rondelle? demande monsieur Laprise.

Tous se regardent. Chacun pense que l'autre a la rondelle. Il y avait un amas de crottin juste devant la cabane de monsieur Bellerive et maintenant il n'y a plus rien, tout a disparu et personne n'a rien vu.

— Il nous faut du crottin! crient Donald et Pierre Laprise.

Ce dernier a de la difficulté à dissimuler son amusement.



Pauline Papineau triomphe. Pas de crottin. Pas de partie. Édith Desrosiers, Chloé Lavoie et Berthe Scott sont en retrait. Elles semblent revenir du lieu d'un crime.

Monsieur Laprise jette un coup d'œil du côté des spectateurs. En voyant l'air satisfait des filles, il comprend la situation. Il est vrai que sa fonction a fait de lui un homme très perspicace. Il s'avance alors vers le groupe de filles. Où est le crottin? demande-t-il à celle qui lui paraît être la meneuse.

— J'sais pas, répond effrontément Pauline.

Monsieur Laprise essaie de garder son sérieux. Il sait qu'une autre partie est en train de se jouer et ce n'est pas du hockey. Puis, il s'adresse aux garçons.

— Les enfants vous allez parcourir les rues du village à la recherche d'un crottin assez dur pour servir de rondelle.

Le tableau est comique et peu à peu on voit les gens du village, cachés derrière leur fenêtre pour observer cette drôle de procession!

Les deux capitaines accoudés sur leur bâton regardent la scène et ils ne peuvent s'empêcher de sourire. Les filles ont gagné. Du moins, pour quelques minutes!



Augustin Lebeau, journaliste



Partie de hockey mémorable

Prologue, dimanche 8 février 1852

Les événements de la veille ont fait le tour du village. Ce matin, à la sortie de la messe, les gens se sont attroupés. On parle du mauvais coup des filles, car on sait maintenant qu'elles avaient fait disparaître tout le crottin amassé pour la partie. Connaissant maintenant la raison qui les a incités à jouer ce tour, on se demande pourquoi les gens du futur prétendent que ce n'est pas un jeu de filles.

— Peut-être que leurs filles sont pas assez fortes suggère timidement Eustache Lavoie. Moi mes filles, elles valent bien n'importe laquelle équipe de garçons et je défie quiconque de dire le contraire.

Plus tôt, Eustache Lavoie a même soumis l'idée de laisser jouer les filles dans une autre rencontre. L'idée fait du chemin chez plusieurs et surtout chez les filles.

Cela dit, nos diablesses ont accepté de restituer le butin volé et promis de ne plus jouer de méchants tours pour la partie de dimanche.

Pauline a mis fin au litige en ajoutant sur un ton railleur :

— Les garçons sont bien assez drôles sans nous. De vraies bêtes de foire! On ne veut rien manquer.

Après le dîner, c'est la descente à la patinoire.

Bientôt, on dénombre une centaine de personnes enthousiastes et bruyantes installées sur les «boutons» tout autour de la patinoire. L'œuvre de monsieur Bellerive et de Jos Languille est commentée avec admiration.

L'équipement des garçons étonne et amuse.

L'arbitre de la rencontre présente les équipes aux spectateurs: équipe de Mathieu Martin dit Tudor (les Habitants de Montréal/rouge): Denis Tremblay, François-de-Sales Martin, René Lebeau, François-Régis Simard, Charles Bernier.

L'équipe de Guillaume Rasmussen (les Habitants de Québec/bleu): Jean-Marie Lavoie, Bernard Hamelin, Mathews Harris, Anthony Prologue et Roland Bergeron. La partie commence. Les garçons sont malhabiles. Il est difficile de pousser la boule de crottin avec ce bâton recourbé. Mais, la pratique d'hier a servi. Les joueurs respectent leur position et jouent avec intensité.

La foule scande tour à tour le nom des joueurs qui s'animent sur la patinoire. C'est la fête.



Puis, Guillaume prend le crottin et réussit une montée vers le but adverse. Il s'élance de toutes ses forces et le crottin éclate, comme du verre, en mille morceaux et Guillaume se retrouve le derrière sur la patinoire.

Léon Simard se tape sur les cuisses. C'est qu'il encourage l'équipe des Rouges.

Eustache Lavoie ne trouve rien de drôle à voir ce valeureux capitaine dans une position si inconfortable.

— Léon, dit-il, faudrait pas rire des Bleus. Ce sont les meilleurs et j'te parie qu'ils vont gagner la partie.

— Ah oui!, tu paries qu'ils vont gagner. Soit, dit-il en sifflant. Je tiens le pari.

Pendant ce temps, sur la glace, les garçons se démènent «sans bon sens». Le jeu est parfois très bien fait.

Sur les «butons», plusieurs spectateurs ont le dos tourné au spectacle. Quelqu'un prend les paris. Monsieur le curé n'a encore rien vu, occupé qu'il est à manifester son enthousiasme.

Puis, Mathieu Martin dit Tudor, sur une belle passe de Denis Tremblay, marque le premier but pour l'équipe des Rouges.

Léon Simard et Eustache Lavoie, deux grands rivaux dans la vraie vie, commencent à «s'échauffer». Le ton monte entre les deux hommes et les paroles échangées n'ont rien à voir avec la partie. Heureusement monsieur le curé Chandonnay intervient et se place entre eux. Les jeunes du futur ne disaient pas que le hockey nécessitait aussi un arbitre dans les estrades! En tous les cas, monsieur le curé fait très bien l'affaire...

Mais, sur la patinoire, l'action se corse. Quelques joueurs, moins rapides que les autres s'accrochent au capot de leurs adversaires pour les empêcher de marquer. Bernard Hamelin en a assez: il pousse violemment François-de-Sales Martin qui a fait quelque 10 pieds accrochés à son capot!

Monsieur Laprise donne une «punition» au jeune Bernard, et cela sans avoir sanctionné l'accrochage de l'autre. Les spectateurs sont divisés. Plusieurs huent l'arbitre. D'autres applaudissent. Bientôt la bonne humeur fait place à l'agressivité. Quelques spectateurs se bousculent. Quelques-uns glissent de leur monticule pour aboutir sur la patinoire. Plusieurs joueurs sont renversés. C'est la débâcle. La partie tourne à la rigolade!



Une mêlée générale s'ensuit. Même les filles s'en mêlent. Le spectacle est étonnant. Messieurs Laprise, père et fils ont beau s'étriver à souffler dans leurs sifflets, personne n'entend. Les balles de neige fusent de toute part. C'est un véritable champ de bataille. Comme on s'amuse!

Augustin Lebeau, journaliste



Médecin et apothicaire

Prologue, mercredi 18 février 1852

Le médecin et l'apothicaire bavardent des affaires du village. L'intervention qu'ils ont réalisée ensemble sur le jeune Paulin Larose a fait ressortir le respect qu'ils se portent mutuellement et cimenté leur jeune amitié.

Oscar Pépin est en visite chez le docteur Harris depuis quelque temps déjà. Rien ne le presse. Depuis qu'il est veuf et sans enfant, il se sent bien seul. L'été dernier, il a rencontré Charles Harris au marché à Saurel. Les deux hommes ont lié amitié et Charles a convaincu Oscar de venir voir s'il lui serait profitable de s'établir à Prologue, car le comté aurait bien besoin d'un apothicaire.

Les deux hommes se promènent le long du chemin qui borde la montagne et discutent de choses et d'autres.

— Vous demeurez dans un bien bel endroit mon ami. Le rang des Anglais et la montagne sont vraiment enchanteurs. Quel magnifique domaine vous avez! Vous devez être heureux de vivre ici!

— Je vis ici depuis mon retour de Québec où j'ai complété mes études de médecine. J'ai installé mon cabinet seulement depuis quelques années et je parcours les limites du village, de la paroisse et des environs.

— Malgré votre travail, vous devez vous sentir bien seul! Mais vous verrez, la famille viendra bien assez vite et vous n'aurez plus de temps pour vous. J'en sais quelque chose!

— Que Dieu vous entende! Car je n'ai pas encore trouvé l'âme sœur qui accepterait de vivre sous le même toit que ma maîtresse: la médecine. Et puis, le départ de ma sœur Élisabeth a renforcé ce sentiment de vide et de solitude. Ah! Si seulement je pouvais rencontrer l'amour de ma vie!

— Qui vivra verra mon cher ami...

— Passons maintenant aux choses sérieuses! Dites-moi, Oscar, connaissez-vous le chirurgien James Douglas?

— Qui ne connaît pas cet homme! On en parle en bien ou en mal, mais ses manières et ses talents ne laissent personne indifférent!

— Je fus son élève : il m'a tout appris de son art. Or, j'ai reçu dernièrement une lettre de lui en provenance d'Égypte. Deux mois plus tôt, il était en Italie. Il voyage beaucoup depuis deux, trois ans. Vous saviez que la maladie l'a forcé à abandonner la chirurgie?

— Première nouvelle que j'en ai! Est-ce grave? Lui seul le sait sans doute. Et comme tout bon médecin, il refuse de se faire soigner n'est-ce pas?

— On ne peut rien vous cacher! Les cordonniers sont les plus mal chaussés comme on dit. Mais plutôt que de se comporter en grand malade, de susciter la pitié et de prendre le lit



pour ne plus jamais s'en relever a décidé de prendre la route. La route, le voyage! Et pas la porte d'à-côté, non monsieur! Tenez, je viens de recevoir une lettre d'Égypte! Quel diable d'homme!

— En effet, cela force l'admiration! Quel âge peut-il bien avoir? Il n'est plus jeune, jeune, hein?

— Oh! Il doit certainement avoir la cinquantaine. Mais quelle vie bien remplie! Si je parviens à faire la moitié de ce qu'il a fait, je pourrai mourir fier et heureux!

— L'histoire de sa vie est une fabuleuse aventure. Il est arrivé à Québec avec sa jeune femme en mars 1826. Il était déjà un chirurgien habile et très instruit. Il venait des États-Unis qu'il avait dû quitter en vitesse, car il y avait disséqué deux cadavres et craignait d'être poursuivi en justice.

— Comme vous savez Oscar, cette pratique était sévèrement punie. Il venait du comté d'Angus en Écosse et son père était pasteur méthodiste.

— Vous savez, il a fait un très beau travail à l'asile, poursuit le docteur Harris. J'ai déjà visité les lieux où l'on gardait les «furieux». Ces «pauvres» vivaient dans de minuscules loges qui n'avaient que deux ouvertures. Une en haut qui laissait entrer un peu de lumière et l'autre dans le centre de la pièce pour les excréments. «Les furieux» n'en sortaient qu'une fois par semaine pour permettre le nettoyage. James Douglas a changé tout cela; il leur a fait enlever les fers et les chaînes et a fait sortir ces soi-disant «furieux» de leur «trou». L'expérience a été concluante et maintenant, ils sont doux et dociles comme des agneaux. C'était des conditions terribles. Malgré son succès, le docteur Douglas s'est fait des ennemis. Il faut dire que son caractère un peu autoritaire n'arrangeait pas toujours les choses.

— Oui!, j'ai entendu dire qu'il n'était pas facile d'approche et que professionnellement il avait certaines prétentions. Mais vous savez Charles, les gens qui changent vraiment les choses bousculent bien des gens!

— Oh! quelqu'un vient au loin! On me réclame peut-être. Si vous le désirez Oscar, nous reprendrons cette conversation un autre jour! Rentrons.



Augustin Lebeau, journaliste



Tentative de vol à l'auberge

Prologue, lundi 23 février 1852

Maurice Leblanc est un homme prospère. Avec son épouse Thérèse Chiasson, il dirige «L'Harfang des Neiges». Lorsque des clients causent du désordre, Thérèse fait preuve de caractère. Elle sort de sa cuisine avec son immense rouleau à pâte et se plante devant les trouble-fête, les bras croisés sur la poitrine, le rouleau en position. Le calme revient aussitôt, car personne ne veut goûter à son rouleau; ce que l'on veut goûter c'est sa tarte aux pommes!

Maurice et Thérèse ont bon cœur et ne refusent jamais le gîte à une personne dans le besoin. Aujourd'hui, en ce lundi 23 février 1852, le temps n'est pas clément. Depuis quelques jours, la paroisse essuie un froid intense et de forts vents balaient tout ce qui n'est pas bien amarré. C'est justement dans cette tourmente qu'un quêteux, inconnu des paroissiens, se présente à l'auberge.

Les vitres sont givrées et Maurice ne voit pas très bien le visage de l'individu qui frappe à sa porte. Une curieuse impression l'envahit et il ressent un léger vertige. C'est sûrement la fatigue des derniers jours, se dit-il. Puis, devant l'insistance de l'inconnu qui ne cesse de frapper, il ouvre.

— Entrez vite monsieur, on ne chauffe pas le dehors! dit-il.

Le quêteux entre et se frotte nerveusement les mains.

— Enlevez votre capot et allez vous réchauffer près du feu. Je vais aller quérir ma femme pour qu'elle vous prépare un petit goûter.

Le regard de l'homme fait rapidement le tour de toutes les pièces et se pose sur l'individu qui somnole dans la petite pièce de lecture. Monsieur l'ingénieur vient de s'assoupir! Il se dirige vers l'homme lorsqu'il est interrompu par Thérèse qui arrive avec un bol de «souponne» bien chaude.

Elle salue gentiment l'homme et lui demande de s'installer à une table près du foyer de manière à ce qu'il se réchauffe plus rapidement.

Sans remercier, le quêteux suit silencieusement son hôte.

Il esquisse un timide sourire et fait signe qu'il n'entend ni ne parle!

— Un sourd et muet se dit Thérèse! Pauvre homme!

Dans l'auberge, la plupart des clients sont déjà montés à leur chambre, sauf monsieur MacPherson.



Le quêteux a faim! Il mange tout ce que les aubergistes lui apportent et finit son repas avec une pointe de la fameuse tarte aux pommes de Thérèse.

— À sa manière, il fait comprendre qu'il apprécie toutes les gentilleses du couple. Il bâille pour signifier qu'il aimerait dormir.

Maurice lui fait signe de le suivre. Un banc spécialement aménagé pour les quêteux est à l'écart dans la cuisine, près de la cheminée.

Puis, voyant l'homme s'installer pour la nuit, Maurice réveille l'ingénieur pour qu'il monte à sa chambre. Enfin, il rejoint Thérèse.

— Écoute Thérèse, je sens que quelque chose va se produire! Depuis l'arrivée du quêteux, j'ai comme un vertige!

— Tu as trop d'imagination, mon ami. Tu as besoin de sommeil!

Au milieu de la nuit, Maurice et Thérèse sont réveillés par un cri effrayant.

Fanal en main, Maurice descend le grand escalier qui mène à la grande salle. Là, dans l'obscurité, il voit des mains lumineuses qui s'agitent dans toutes les directions. Il s'approche et grâce à la lueur du fanal, il reconnaît le quêteux de la veille, gesticulant et hurlant comme un damné.

— Ben voyons, dit Maurice, il était sourd et muet à son arrivée et voilà maintenant qu'il crie de toutes ses forces. Mais... Il a les mains phosphorescentes! Oh! mon Dieu, la cagnotte, il a tenté de voler notre argent!

Il se met à la poursuite du prétendu pauvre homme, mais ce dernier, à la vue de l'aubergiste s'enfuit dans la cuisine pour sortir par la porte de derrière.

Thérèse est venue rejoindre son époux qui lui explique alors qu'ils ont été victimes d'une tentative de vol.

— Heureusement que tu laisses toujours ton fameux piège dans la cagnotte, lui dit Thérèse essoufflée par l'aventure.

— Oui, le souffle lui a fait une peur bleue. Si tu l'avais vu se regarder les mains! Il croyait sûrement qu'elles étaient en feu ou que le diable en avait pris possession.

Les clients arrivent les uns après les autres au pied de l'escalier, endormis et quelque peu apeurés par les bruits qui les ont tirés de leur sommeil.



— Tout est calme maintenant, retournez vous coucher et n'ayez crainte, dit Maurice en se voulant rassurant.

— Nous irons voir monsieur le juge à paix dans la matinée et nous lui donnerons la description de ce faux sourd et muet. Il pourra émettre un avis de recherche et une ordonnance demandant aux habitants d'être prudents, ajoute-t-il d'un trait.

— Bon, il n'y a plus rien à faire, mon momo, verrouille bien toutes les portes et viens me rejoindre, dit Thérèse.

Maurice observe par la fenêtre. Le vent est tombé. Le ciel est rempli d'étoiles et la lune trace un long chemin lumineux qui semble mener directement à l'église.

Les anges ont pris soin de nous ce soir, se dit-il en son for intérieur. Avant de monter, il fait un salut de la main en direction du firmament et à sa manière, il remercie sa bonne étoile.

Augustin Lebeau, journaliste



Trajet de la course de raquette

Prologue, vendredi 27 février 1852

Ce matin, en classe, mademoiselle Tremblay a tout un programme.

— Écoutez bien ce que j'ai à vous dire! Comme chaque année, le seigneur Prologue organise une course de raquettes qui met en compétition plusieurs de ses amis de Montréal et les meilleurs raquetteurs du territoire. Il m'a demandé de réaliser le tracé de la course avec vous! Il m'a promis un prix en argent pour ceux et celles qui résoudront les problèmes que je vous expose dès maintenant. Les gagnants recevront leur prix en même temps que le champion de cette course de raquettes.

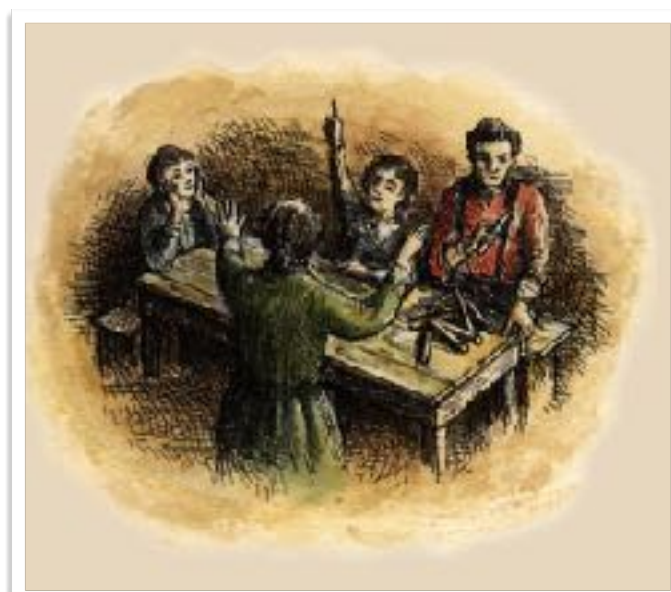
— Vous allez vous diviser en plusieurs petits groupes. Grands et petits doivent composer ces groupes. Pas question de faire des bandes où l'on ne retrouverait que les meilleurs de la classe. Il faut diviser les forces. Les grands aideront donc les plus petits. Je veux que chacun fasse un effort! Chaque équipe devra répondre à toutes les questions.

Mademoiselle Tremblay attend patiemment que les équipes soient formées. À l'occasion elle intervient pour équilibrer les forces en présence. Au bout de vingt minutes, elle poursuit son intervention.

— Comme nous ferons ce parcours ensemble, j'en profite pour y introduire des éléments d'arithmétique, de géographie et d'astronomie. J'ai ici une carte cadastrale du territoire de la seigneurie. En haut, à droite, vous avez la «rose des vents» et une échelle de distance. Vous pouvez venir la consulter autant de fois que vous en aurez besoin. Je la place bien en vue sur mon pupitre!

— Voici le premier problème, notez-le bien. Le parcours de la course doit avoir une distance totale de trois lieues et demie. Donnez-moi l'équivalent de cette distance en mille anglais! Ensuite, si nous plaçons, à distance égale de trois arpents, des bâtons pour baliser le parcours, combien de bâtons aurons-nous tout au long du parcours?

— Voici le deuxième problème. Pour s'assurer que les concurrents ne prennent pas de raccourci, ils devront prendre une bûchette de la main d'un habitant placé en vigile à



chaque cinquante perches. Combien de bûchettes les concurrents devront-ils avoir en leur possession en fin de parcours?

— Le départ de la course doit se faire devant l'église. Puis, les concurrents devront se rendre au premier pont pour se diriger ensuite vers le petit pont qui enjambe le ruisseau du moulin. Ils s'orienteront ensuite plein nord en passant sur la terre de monsieur Athanase Bergeron et poursuivrons en ligne droite jusqu'au bout du lot. À l'orée du boisé, ils devront bifurquer vers l'ouest pour marcher parallèlement au chemin qui divise le premier rang du deuxième rang jusqu'à la terre de Théodore Borduas. Puis ils descendront vers le sud jusqu'au bord de la rivière. Ensuite, ils suivront la direction de l'île aux fermiers, passeront devant chez Edward Harris et Eustache Lavoie pour terminer leur course devant l'église.

— Voici le troisième problème. Vous allez tracer, avec l'aide de la carte, le trajet emprunté par les concurrents. Une figure géométrique apparaîtra et vous devrez la faire correspondre à une figure que vous avez coutume de voir la nuit lorsque le ciel est bien dégagé. C'est une constellation qui compte, je crois, 7 étoiles. À vous de trouver!

— J'ai encore mille questions à vous soumettre, mais ça suffit pour l'instant. Mettez-vous tout de suite à la tâche!

Mademoiselle Tremblay est contente! Les fourmis sont au travail et elles sont enthousiastes! Quel plaisir de les voir travailler ensemble ! Quel grand bonheur que l'enseignement!

Augustin Lebeau, journaliste



Paris sur la course de raquette

Prologue, dimanche 29 février 1852

Monsieur le curé Chandonnay a bien averti ses paroissiens. Pas de pari pour la course de raquettes, sinon... Il faut croire que plusieurs villageois dormaient lors du sermon, car, dès la fin de la messe, une dizaine d'entre eux se regroupent près de l'enclos où ils ont laissé les carrioles et les berlots. Certes, la fièvre du jeu est plus puissante que les menaces de finir en enfer! Toujours est-il que Léon Simard (toujours le même) a la liste des participants et prend les paris pour la course de raquettes!

Les hommes se bousculent! Tous ont bien une petite idée! Tous ont leur favori! La plupart misent sur Séraphin Marquis. Il sera le gagnant de cette année et ces messieurs de Montréal vont enfin essuyer la défaite.

Mais, Eustache Lavoie (toujours le même) n'est pas du même avis.

— Ben voyons Eustache, tu vas pas encourager un anglais de Montréal, demande inquiète, Athanase Bergeron!

— Non! je ne crois pas au hasard et je pense que la venue du métis dans notre village est un signe du destin. C'est ce monsieur Cloutier qui va gagner la course. L'autre jour, il est venu au magasin. Je l'ai bien regardé et je peux vous dire qu'il est «fait souple et fort». Je suis persuadé qu'il va l'emporter haut la main ou plutôt haut le pied!

— Tu prends des chances de parier sur un inconnu, Eustache, lance ironiquement Léon! Ce n'est pas ton genre! Aurais-tu eu des informations que nous autres on n'aurait pas eues?

— Tu peux dire et croire ce que tu veux! Mais moi je sais reconnaître la valeur d'un homme d'un seul coup d'œil, riposte hardiment Eustache.

Se tournant vers les hommes, Léon ajoute moqueur :

— Hé! les gars, c'est qui qui a gagné l'autre jour, les Rouges ou les Bleus?

— Fais pas ton fin finaud Léon Simard!



Le ton monte et Athanase met fin au rassemblement avant que ça ne dégénère, histoire de ne pas mettre la puce à l'oreille des commères et des écornifleux.

— Allez ouste! Que chacun retourne chez soi et, attention, y faudrait pas que monsieur le curé tombe sur cette liste de paris. Parce qu'on aurait de la misère à se faire pardonner nos péchés!

Augustin Lebeau, journaliste





Cornelius Krieghoff à Prologue	143
Club des raquetteurs au manoir	144
Départ de la course de raquettes	146
Tricheurs en raquettes	148
François Cloutier, vainqueur.....	151
Partie de sucre et attrape de Borduas.....	153
Missionnaire à Prologue.....	155



Cornelius Krieghoff à Prologue

Prologue, mercredi 3 mars 1852

Pétronille Papineau, qui a des connaissances dans le monde des artistes à Québec, nous a ramené un peintre. Elle l'a rencontré à Québec chez des amis et lui a suggéré de venir au village Prologue pour faire des croquis de scènes hivernales. Elle lui a tellement vanté la beauté du paysage, la qualité de la lumière et la gentillesse des gens, que le peintre n'a pu refuser l'invitation.

C'est à l'auberge de Thérèse Chiasson et de Maurice Leblanc que Cornelius Krieghoff s'est installé. Depuis plusieurs jours, on le voit parcourir inlassablement le territoire à toutes heures du jour et en tout sens, dans l'espoir de saisir le moment et de découvrir le paysage qui lui inspirera un tableau.

Il m'a révélé qu'il voulait réaliser de nombreux croquis lors de la course de raquettes. Monsieur Krieghoff m'a avoué qu'il aimait bien peindre les fêtes d'hiver et que les auberges de campagne le charmaient.

Monsieur Cornelius, comme l'appellent les enfants du village, n'a pas du tout l'air d'un épouvantail! D'ailleurs, les petits de Marie-Louise Beaulieu avaient bien hâte de le rencontrer pour voir si ce «Cornelius» ressemblait à leur «Cornélius».

Monsieur Cornelius est un peintre hollandais formé à l'académie des beaux-arts de Dusseldorf en Prusse. Il a rapporté avec lui le goût et la tradition de l'école hollandaise pour la peinture de genre et le paysage d'hiver. Il est arrivé à Montréal au cours des années 1840, à l'âge de vingt-cinq ans. Depuis peu, il est établi à Québec. Madame Papineau nous a confirmé (elle qui connaît toutes «les personnes qu'il faut connaître» à Québec) que Monsieur Krieghoff vient tout juste de s'y fixer à demeure.

Il faut d'ailleurs entendre madame Papineau nous parler de l'art de ce monsieur «Cornelius». Elle en parle avec toute la passion qu'on lui connaît.

— Les tableaux de monsieur Krieghoff sont remplis de couleurs vives. Ses thèmes exploitent les paysages ruraux et urbains et les scènes de la vie quotidienne des habitants ou des officiers anglais. J'ai vu de magnifiques ébauches montrant les coutumes et les traditions des Indiens. Mon tableau préféré est «Une scène d'hiver» que l'artiste a réalisé en 1847. Ce tableau montre une famille quittant en traîneau sa résidence pour se rendre au marché à Montréal. Quel magnifique tableau, quelles couleurs et quelle ambiance ! Vraiment je vous le dis, monsieur Krieghoff fera sûrement sa marque au pays!

— Madame Papineau exagère sûrement! Son admiration pour son ami l'aveugle quelque peu. Certes, je trouve également fort intéressants les croquis que monsieur Krieghoff a bien voulu me montrer. Mais de là à dire qu'il sera célèbre! Pourtant, qui sait? La prédiction de madame Papineau est peut-être juste! Les correspondants du futur pourraient peut-être nous en glisser un mot! Connaissez-vous le peintre Cornelius Krieghoff?

Augustin Lebeau, journaliste



Club des raquetteurs au manoir

Prologue, dimanche 7 mars 1852

Les membres du club de raquetteurs de Montréal sont arrivés hier. Ils ont tous dormi chez le seigneur Prologue. C'est, pour ces amis de longue date, une belle occasion de se revoir et de potiner! Et oui!, de potiner. Bel exercice de commérage qui n'est pas seulement l'affaire des femmes. Et quoiqu'en disent ces bourgeois, potiner n'est pas un «signe de race de petites gens et de petits esprits!». Bien sûr, ces messieurs de Montréal diront qu'ils parlent négoce et que leur conversation ne tient pas du simple bavardage. Mais, aux dires des domestiques et des laquais (le jeune Bernard Hamelin nous a tout raconté), il y a dans leurs paroles autant de cancons, potins et médisances que dans toutes autres conversations.

En ce sens, le jeune laquais du seigneur m'a raconté avoir entendu deux de ces messieurs clamer que les deux «vieilles filles» du seigneur ne trouveraient sûrement pas à se marier, car elles étaient bien trop «malcommodes». Outré de ces propos désobligeants envers ses deux maîtresses, Bernard Hamelin en a avisé leur père! Le vieux seigneur, après avoir fait des remontrances au jeune laquais pour son indiscretion, s'est dit en son for intérieur que ces deux hommes n'étaient plus de ses amis et qu'il ne le leur offrirait jamais plus l'hospitalité.

Toujours est-il que lorsque l'un des invités du manoir engagea la conversation sur le sujet de la course de raquettes, Gonzague Prologue résolut de remettre à plus tard le blâme qu'il voulait adressé aux deux fripouilles.

Depuis trois ans, c'est monsieur McKenzie qui gagne haut la main cette course et cette année encore il croit fermement qu'il en sera le vainqueur!

— Je suis dans une forme magnifique, dit-il avec fatuité.

— Ce n'est pas la modestie qui vous fera mourir mon cher, lance Hortense que la vanité de ces hommes et le ridicule de leurs prétentions rendent irritable.

Justine partage le même sentiment à l'égard de ces gens présomptueux et nourrit l'espoir qu'un homme du village gagnera enfin la course.



— Les dames n'entendent rien à ce divertissement, dit avec agacement Alexander Paterson!

— Cette fois-ci, mes chères demoiselles, je serai le vainqueur!, ajoute monsieur Stevenson.

Le ton agressif de ce dernier en surprend plusieurs et fait sourciller le vieux seigneur.

— Nous verrons bien, jeune homme, si vos jambes auront la même force que vos prétentions, lance Gonzague sans même le regarder.

Sans plus attendre, il fait signe à ses invités et leur demande de venir jeter un coup d'œil sur la carte du parcours et sur les règlements qu'ils devront suivre tout au long du trajet.

— Gentlemen, voici le parcours. Le tracé est balisé par de nombreux piquets sur lesquels est attaché un brassard de couleur indigo. De cette manière, il vous sera très facile de suivre la piste. De plus, à distance égale, tout au long du parcours, il y aura une vigile qui remettra à chacun des concurrents une bûchette. Vous devrez la mettre dans votre "sacoche". Il est très important de prendre cette bûchette, car leur nombre déterminera, sans nul doute, que vous avez bien réalisé tout le parcours et qu'aucun participant n'a pris de raccourci.

— Les gens du village et les enfants de l'école ont travaillé toute la journée d'hier à baliser le trajet. Alors, considérez messieurs, que cet événement est très important autant pour vous que pour les habitants du village.

— J'espère que la compétition se déroulera dans le bon ordre et la camaraderie auxquels nous sommes habitués depuis plusieurs années!

Suite à ces remarques, Hortense et Justine se tournent vers Stevenson. Leurs yeux lancent des flammes vers cet homme aux propos outrageants et agressifs. Gêné, celui-ci tourne la tête comme pour échapper à la désapprobation des filles de son hôte.

Augustin Lebeau, journaliste



Départ de la course de raquettes

Prologue, mercredi 10 mars 1852

La course de raquette a eu lieu le dimanche 7 mars. Je vous raconte les grands moments mémorables en trois chroniques. Aujourd'hui, dans cette première chronique, une surprise vous attend...

Après la messe les paroissiens ne se sont guère attardés sur le perron de l'église. L'heure du départ de la course est prévue pour une heure, donc pas de temps à perdre en vains bavardages.

À une heure moins le quart, la cloche de l'église appelle joyeusement les concurrents au départ. Mais, les concurrents sont déjà tous là, excités et anxieux!

D'abord les 12 membres du Club de raquettes de Montréal, des Anglais pour la plupart. Puis, les représentants du village Prologue: Séraphin Marquis, le jeune Bernard Hamelin, Sébastien Hamelin, Pierre Borduas, Samuel Harris, Christophe Tremblay, Henry-Firmin McLean, Timothé Bergeron, Luc Papineau, Célestin Simard et François Cloutier. Enfin! toute la belle jeunesse de la paroisse aux dires du vieux Firmin Borduas.

Une surprise de taille attend cependant cette bande de joyeux lurons. En effet, une inscription de dernière minute sème la confusion. Lucille Lavoie, fille de Philippe, fera également cette course.

Depuis la première neige, Lucille, aidée de son jeune frère Napoléon et de sa sœur cadette Pauline, a décidé de participer à la course. Lucille est toute petite. Mais il faut se méfier, car elle est vite comme l'éclair et souple comme un chat sauvage. Lucille a 19 ans. C'est une fille intelligente et serviable, mais la varicelle a laissé des traces sur son visage! Elle n'a pas encore de prétendants, mais elle espère bien par ce coup d'éclat en épater quelques-uns.

Sur la ligne de départ, ça rouspète! Dans la foule, on murmure : «Ce n'est pas une course de filles, c'est une affaire d'hommes».



Mais il y en a qui sont contents et qui se disent : «enfin du nouveau!». Et puis, il n'y a aucun règlement qui interdise la participation des dames à la course. Après tout, toutes les femmes de la seigneurie utilisent des raquettes en hiver dans leur déplacement!

Philippe Lavoie, le père de Lucille est très fier et il esquisse un petit sourire, car il croit aux chances de sa fille et il se dit en son for intérieur : «Vous allez voir ce que vous allez voir!». Léon Simard et Eustache Lavoie aiment l'idée et s'ils le pouvaient, ils parieraient sur la «p'tite».

Dans le peloton de départ, il y a le beau Christophe Tremblay qui n'a d'yeux que pour cette jeune femme frêle et déterminée. Il sait que la partie n'est pas gagnée. Quelque chose lui dit que la course de cette année sera très particulière. Le geste de la jeune femme le rend béat d'admiration et il sent des sentiments nouveaux l'envahir! Il faudra que je lui parle après la course, se dit-il, cette bonne femme me plaît!

— À son aise! Si elle veut se rendre ridicule! dit monsieur Stevenson.

Le regard de Lucille est enflammé. Elle sait qu'elle en dérange quelques-uns, mais la situation lui fait plaisir, au moins ils la regardent tous!

— Je vois pas de problème, dit promptement François Cloutier. Lorsque nous partons en hivernement dans nos terres de chasse, les femmes nous accompagnent et elles sont bien aussi résistantes et rapides que nous!

Cette dernière sortie semble faire taire les «chicanneux». Le silence est facilement obtenu et Peter Stanley donne le signal du départ.

Des cris de joie accompagnent les raquetteurs. Les habitants de la seigneurie ne manquent jamais ce rendez-vous. Les uns sont au départ et les autres sont répartis tout le long du parcours. Dès les premiers élans, Lucille Lavoie, Christophe Tremblay, monsieur McKenzie et François Cloutier sortent des rangs. Ils courent côte à côte avec facilité.

On dirait qu'ils n'ont pas de raquettes tellement ils semblent à l'aise. Mais les autres les suivent de près. Ils arrivent rapidement au premier pont puis au ponceau qui enjambe le ruisseau du moulin. Là, Marie Lavoie, la meilleure fileuse de la paroisse, donne les premières bûchettes. Sans même s'arrêter, les coureurs glissent la bûchette dans la sacoche accrochée à leur taille. Puis ils piquent plein nord sur la terre d'Athanase Bergeron.

Augustin Lebeau, journaliste



Tricheurs en raquettes

Prologue, dimanche 14 mars 1852

Voici la deuxième partie de cette course. Bernard Hamelin en surprend plusieurs.

À vol d'oiseau, la troupe de participants ressemble à un rassemblement de caribous en migration à la recherche de nourriture. La cadence est très rapide, la neige durcie facilite la course, reste à voir si tous les participants pourront maintenir cette vitesse tout au long du parcours. On a déjà des participants partis en lion, mais s'effondrer avant la ligne d'arrivée. Comme le dit le proverbe : qui veut aller loin ménage sa monture!

Après plus d'une demi-heure, aucun participant ne s'est véritablement détaché du groupe de tête. Stevenson et Paterson rejoignent le groupe de tête et, voulant prendre les devants, provoquent une première bousculade. Christophe Tremblay et Lucille Lavoie sont poussés sur le côté. François Cloutier évite de justesse les brusqueries des deux énergumènes. Courtois et bon joueur, il aide Christophe et Lucille à se remettre sur pieds.

— Écoutez-moi bien vous deux. Nous allons accélérer le pas et prendre les devants. Ces deux-là sont prêts à tout pour gagner et nous n'allons pas les laisser faire. Êtes-vous capable de me suivre?

Le trio engage alors une course que personne n'oubliera de sitôt! Rapidement, ils dépassent Stevenson et Paterson et arrivent au bout du lot d'Athanase Bergeron. L'habitant est là avec toute sa famille. Les enfants crient à s'époumoner. Ayant obtenu une autre bûchette, les trois coureurs bifurquent vers l'ouest en longeant le boisé. Ils ont soixante-quinze arpents à parcourir et encore cinq bûchettes à ramasser. Le rythme du petit groupe est effréné. Les habitants installés le long de cette section du parcours n'en reviennent pas. Jamais une course n'a été aussi hardiment menée. François Cloutier, Christophe Tremblay et Lucille Lavoie font corps. Parvenus au lot de Joseph Simard, ils ont nettement pris la tête. Seule la silhouette de Séraphin Marquis est apparente à l'horizon. D'un commun accord, ils conviennent de poursuivre ensemble et au même rythme jusqu'à la terre de Théodore Borduas.

À son tour, Séraphin Marquis range la bûchette dans son sac. Au loin, il voit son ami François, flanqué de Christophe et de Lucille. Il pense qu'il les rattrapera à mi-parcours, car se dit-il, aucun être humain ne peut maintenir cette cadence sur plus d'une lieue. Derrière lui, Stevenson et Paterson le suivent de près. Mais, ils semblent déjà exténués par la rapidité de la course.

Puis, les autres concurrents se pointent à leur tour. Le jeune Bernard Hamelin est toujours là et il en surprend plusieurs par sa ténacité.

Le temps passe et le temps est bon seigneur, car il fait très beau. Joseph Simard l'avait prédit. Encore une fois, il avait vu juste. Simard ne prédit pas que des tempêtes!



Il y a déjà plus d'une heure que le départ a été donné. François Cloutier, Christophe Tremblay et Lucille Lavoie mènent toujours. Ils sont passés sur les lots de John Harris, d'Elisabeth Forbes et de Simon Lebeau. Ils se dirigent maintenant à vive allure vers le lot de Théodore Borduas où les attend le vieux Firmin.

— Bravo les enfants, dit Firmin Borduas. C'est la plus belle course à laquelle j'ai jamais assisté. Il y a Séraphin Marquis qui vous lâche pas d'une semelle, pardon, d'une raquette! Je le vois au loin qui arrive... Allez, courage!

Les trois coureurs se regardent intensément. Ils savent que l'heure est venue de courir chacun pour soi! Ils se serrent la main. Ils savent que cette course a fait d'eux des amis. François part le premier et Christophe et Lucille le suivent de près. Ces deux-là restent côte à côte... allez donc savoir! Tout se passe comme s'ils avaient décidé de terminer la course ensemble. Est-ce le présage du couple qu'ils formeront peut-être?

Stevenson et Paterson ne sont pas passés au point de vigile de Firmin Borduas. Ils ont piqué droit vers le sud entre le lot de Simon Lebeau et celui de Théodore Borduas. Personne ne les a vus. Ils raccourcissent ainsi leur parcours d'une quinzaine d'arpents. Ils ont dans leur sac une bûchette qui leur a été donnée par un vilain complice caché le long du parcours! Ils croient que leur tricherie ne sera pas démasquée, car le vieux Firmin est reconnu pour avoir les esprits un peu confus.



Les autres concurrents passent tour à tour devant Firmin Borduas. Bernard Hamelin n'en peut plus. Pris de crampes au ventre et la «langue à terre», il s'effondre au sol et décide d'abandonner la course. Il est complètement essoufflé. Firmin l'enveloppe dans une couverture de laine et l'installe dans le berlot qui est à quelque distance du point de vigile. Là, les enfants l'entourent et le congratulent. C'est qu'il a accompli tout un exploit. Il s'est mesuré aux plus grands et il a fait belle figure. L'admiration se lit dans les yeux des enfants qui le cajolent. Bernard est heureux, jamais il n'a eu autant d'attention et de chaleur... même s'il claque maintenant des dents! Il y a quelques minutes encore, il crevait de chaleur. Après les sueurs, voici les frissons! Quelle dure épreuve pour le corps! On lui apporte de l'eau et du pain. À l'abri, il pourra ainsi reprendre sa chaleur, grignoter et se reposer.

Les muscles sont réchauffés depuis longtemps et les raquettes crissent sur la neige. La douleur de l'effort commence à paraître sur plusieurs visages, mais pas sur celui de



François Cloutier. Parvenu au point de vigile de Rachel Gadouas, il apprend que Stevenson et Paterson sont déjà passés. Le métis n'en croit pas ses oreilles. Comment ont-ils pu le rattraper? Il sent qu'il y a «anguille sous roche»... Mais pour le moment, il ne peut résoudre ce mystère, car il doit redoubler d'ardeur pour les rejoindre. Christophe et Lucille arrivent quelques minutes plus tard et apprennent à leur tour que les deux énergumènes sont en avance!

À toutes jambes, ils s'élancent vers le prochain point de vigile situé entre la maison de Raymond Papineau et le bord de la rivière.

Augustin Lebeau, journaliste



François Cloutier, vainqueur

Prologue, mardi 16 mars 1852

Enfin, la dernière partie de cette incroyable course. Les tricheurs seront confondus... et un nouveau couple se découvre...

Plus de deux heures après le signal de départ, les premiers concurrents parviennent au bord de la rivière. Et la course n'est pas encore terminée! Louise Gadouas est fort étonnée de voir apparaître Stevenson et Paterson, mais ne laisse pas paraître sa déception. Les deux hommes sont toujours ensemble, ils suent à grosses gouttes. Avant même qu'ils ne repartent, elle aperçoit au loin trois autres concurrents. François Cloutier, Christophe Tremblay et Lucille Lavoie arrivent quasiment en même temps. Séraphin Marquis se pointe à son tour. Il est également fort étonné d'apprendre que les deux Anglais sont en tête du peloton!

Encore quatre bûchettes à prendre avant le retour devant l'église. Les villageois sont éparpillés sur ces quelque soixante-dix arpents qu'il reste à parcourir. Stevenson et Paterson commencent à flancher. Ils ralentissent le pas, convaincus que l'écart entre eux et les autres concurrents ne peut être comblé. Stevenson a d'ailleurs devancé son compagnon et se dirige maintenant seul vers la victoire. Il jette rapidement un coup d'œil par-dessus son épaule et aperçoit au loin plusieurs concurrents: «My God! Ceux-là ont sûrement triché aussi! Belle course de tricheurs! Aucun fair-play ces Canadiens!» se dit-il comme pour se rassurer.

François Cloutier avance à pas de géant. On dirait qu'il chausse des «bottes de sept lieues». Il est déterminé à donner une leçon à ces deux hommes sans honneur. Progressivement, après être passé au point de vigile de Martin Lavoie, il remonte Paterson. Christophe et Lucille ne sont pas loin derrière et à leur tour ils réussissent à dépasser Paterson qui fait des yeux de chien battu...

Au point de contrôle de Jean-Noël Lavoie, il ne reste plus qu'une quinzaine d'arpents à franchir. Les habitants des côtes sont venus rejoindre ceux du bord de l'eau, après avoir assisté au passage de tous les concurrents sur leur lot. Ainsi, les villageois sont plus nombreux en fin de parcours et ils forment un cordon serré de spectateurs ébahis par la performance des coureurs.

Le métis parvient à dépasser Stevenson à la hauteur de la maison du marchand général. Ce dernier est d'ailleurs fort surpris de ne pas voir McKenzie, le gagnant de l'année dernière, dans le peloton de tête. Mais il est heureux de constater qu'il ne s'est pas trompé sur la valeur de François Cloutier. L'homme va sûrement gagner la course. Il est le seul à avoir parié sur lui ce qui va lui rapporter un joli magot et faire ravalier les moqueries de Léon Simard.

Les villageois applaudissent avec enthousiasme à la vue de Christophe Tremblay et de Lucille Lavoie. Le père de Lucille n'a plus de voix tellement il a crié pour encourager sa fille. Mademoiselle Tremblay et les enfants de l'école sont tous là. Ils attendent au fil



d'arrivée. François Cloutier traverse le premier la ligne tracée au sol. Les gens l'entourent rapidement et on l'acclame sans réserve. Venance et Clothilde sont dans les bras de leur père qui ne semble pas essoufflé outre mesure. «C'est pas un homme ça!» se dit Athanase Bergeron, à croire que le grand manitou l'a porté sur son dos!

Firmin Borduas est également là avec le jeune Hamelin et monsieur McKenzie. Ce dernier, comme un vrai gentleman et un grand compétiteur, n'accorde pas plus d'importance que cela à la victoire. Le courage du jeune Hamelin l'a profondément touché et lorsque l'enfant a abandonné, il a décidé de demeurer près de lui. Il lui a promis, outre son amitié et sa protection, un beau prix en argent. Ainsi, le jeune Bernard Hamelin gagne beaucoup plus qu'il n'avait jamais osé espérer.

Quelques 10 minutes plus tard, Lucille Lavoie et Christophe Tremblay franchissent en même temps la ligne d'arrivée! Ils sont épuisés et se laissent choir par terre. Rapidement, les villageois les entourent et les couvrent de couvertures. Les deux jeunes gens sont follement contents et ils sont dans les bras l'un de l'autre.

Joseph Simard en les voyant se dit: «Ces deux-là n'ont pas seulement réalisé une course étonnante; ils ont trouvé quelque chose de bien plus important, ils se sont trouvés!»

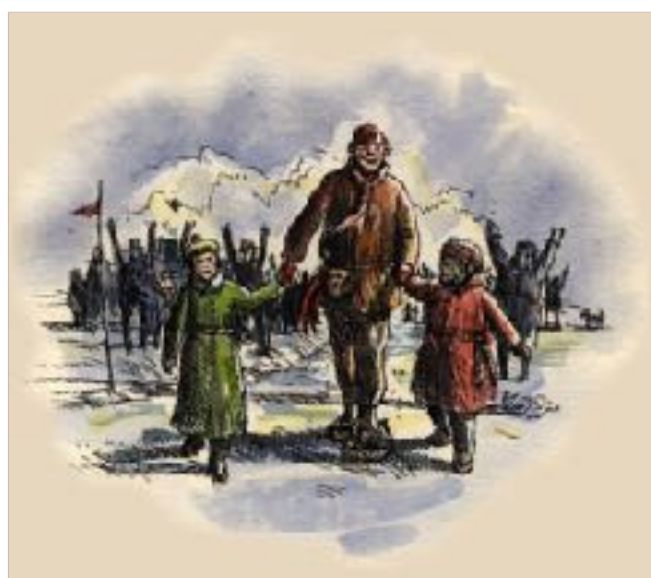
Puis, c'est au tour de messieurs Stevenson et Paterson de terminer la course. Deux «vieilles filles» les attendent. Contrairement à ce que croyaient les deux hommes, les deux filles du seigneur Prologue ont tout vu, ou du moins, elles semblent tout savoir de leur tricherie!

Peu à peu, tous les participants franchissent le fil d'arrivée. Le soleil aussi termine sa course: il fera nuit bientôt. Le seigneur Prologue a remis le prix au gagnant et mademoiselle Tremblay a remis le prix de l'école au grand Maxime qui a vu juste dans le piège qu'elle avait préparé en leur donnant volontairement de fausses informations pour la résolution des problèmes rattachés à la préparation du parcours de la course de raquettes.

Le seigneur Prologue et ses deux filles ont signifié leur «déplaisir» aux deux tricheurs et ces derniers sont repartis en pleine nuit sans attendre les autres membres du club.

Monsieur McKenzie les a d'ailleurs, suite à leur confession forcée, exclus à vie du Club des raquetteurs de Montréal.

Quelle course mémorable! On en reparlera, c'est sûr..



Augustin Lebeau, journaliste



Partie de sucre et attrape de Borduas

Prologue, samedi 20 mars 1852

La récolte de la sève d'érable est l'une des plus vieilles traditions de notre pays. Les «sauvages» pratiquaient déjà cette activité bien avant l'arrivée des Français et des Anglais. D'ailleurs, ce sont eux qui leur ont appris les rudiments des sucres.

Le «temps des sucres» varie. En général, il a lieu durant les mois de mars et d'avril, au gré d'abord et avant tout de la température. La récolte est plus ou moins bonne selon l'alternance de gel et de dégel. La saison peut ainsi durer 8 jours ou parfois presque un mois.

Lorsque les « premiers soleils » réveillent la sève des érables, tous les membres de la famille se mettent à l'œuvre. Le travail est urgent, car la sève n'attend pas. On prépare les auges, seaux, goudilles, chaudrons, tonneaux et, grands et petits, on monte à l'érablière au bout de la terre.

Il faut d'abord entailler les troncs au moyen d'une vrille, à environ trois pieds du sol. Puis on y introduit soit une lame de couteau, soit un morceau de bois taillé sous lequel on installe un seau. Il faut ensuite, au fil des heures, passer régulièrement pour recueillir la sève et la ramener à la cabane à sucre. La cueillette se fait à l'aide d'un traîneau surmonté d'un grand tonneau de bois qu'on conduit sur une trace nivelée d'avance. La tournée terminée, on revient à la cabane à sucre et on transvide la sève dans de grandes chaudières sous lesquelles frétilent de gros feux de bois qu'on doit entretenir constamment. L'eau, en bouillant, se transforme d'abord en sirop puis en tire et finalement en sucre. Celui-ci est par la suite déposé dans des jattes de bois où il durcit en forme de pain rond. C'est ce qu'on appelle le « sucre du pays ». On fait aussi des réserves de sirop.

La cabane à sucre ressemble à un abri très modeste, souvent ouvert sur les côtés. Quand on monte à l'érablière pour «bouillir», on y passe toute la journée. Outre les membres de la famille, se joignent bien volontiers à eux les amis, les villageois, les résidents des autres rangs. Comme on peut le soupçonner, ces corvées tournent assez rapidement en partie de plaisir où, entre quelques chansons, on se remplit l'estomac.

Marc Borduas, le joueur de tours a manigancé quelque chose lors d'une de ces fameuses parties de sucre. Laissons-le raconter, avant qu'il ne s'écroule de rire:

— Bon, écoutez-moi, c'est bien simple! Le sucrier, en plus de surveiller le sirop, c'est l'homme sur qui on compte pour faire rire son monde. On avait donc convenu, avec les deux familles, de faire «courir» la corde à virer le vent à deux jeunes garçons.

— C'est une attrape ben simple; un peu comme de demander de brasser l'eau de vaisselle pour pas qu'elle colle au fond. «La corde à virer le vent» c'est tout simplement qu'on

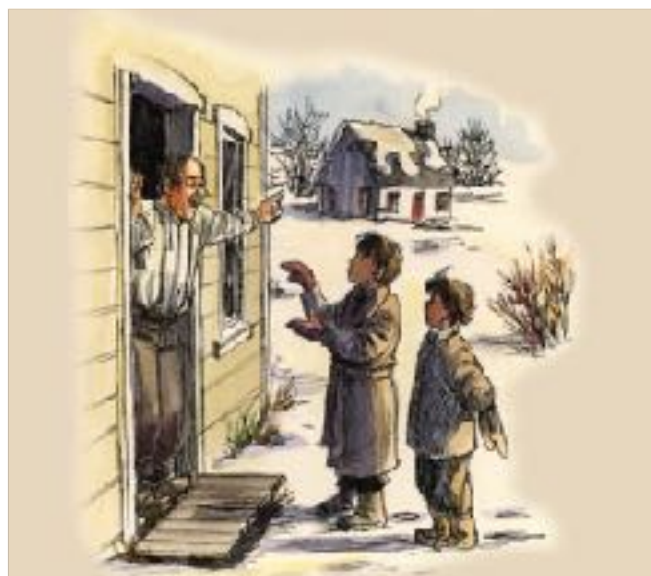


demande à quelqu'un dont on veut profiter un peu, d'aller chez le voisin chercher la fameuse corde, sous prétexte que l'eau d'érable bout mal, vu que le vent souffle pas du bon bord.

— On peut dire, par exemple: «Va donc chez Ti-Bras, chercher la corde à virer le vent, c'est à lui qu'on l'a prêtée la dernière fois». De mèche avec nous autres, Ti-Bras leur a dit: «C'est plus moi qui l'ai, je l'ai passé à Tremblay, mon voisin» ... et ainsi de suite jusqu'à la fin de la journée où ils sont revenus à la cabane bredouille; là, on leur a mis les oreilles d'âne sur la tête et tout le monde a bien ri d'eux. Ça faisait au moins 5 ans que j'avais pas vu des gars marcher comme ça, avec autant de sincérité, dans une attrape. Parole de sucrier, j'ai jamais autant «cassé de sucre sur le dos» de mes prochains! Ils ont goûté à une sucree de belle journée! Ha! Ha!

Marc Borduas se tient encore les côtes. Et tout le village a bien ri. Quant aux deux jeunes, ils se sont bien juré de ne plus se laisser prendre aux pièges de Borduas. Mais, ils préparent une petite vengeance. Borduas l'aura cherché. On verra bien si le farceur sera pris à son propre jeu un de ces jours. À malin, malin et demi...

Aux dernières nouvelles, Borduas en riait encore.



Augustin Lebeau, journaliste



Missionnaire à Prologue

Prologue, mercredi 31 mars 1852

Monsieur le curé Chandonnay a de la grande visite. Car son grand ami, le père Fafard, missionnaire à Albany, est dans la paroisse pour plusieurs jours. Il est accompagné d'une petite fille bien silencieuse. Elle suit le missionnaire partout et elle le regarde avec tellement d'admiration que monsieur le curé ne peut s'empêcher d'en être attendri.

— Dites-moi mon ami, pourquoi cette enfant vous accompagne-t-elle? lui demande le curé.

— C'est une longue histoire qui commence avec l'établissement de notre mission à Albany. La vie de missionnaire n'est pas toujours ce que l'on pense. Nous voulons bien «Sauver des âmes», comme on dit, mais il y a tant d'autres besoins urgents.

Les marguilliers, assis autour de la table pour leur assemblée mensuelle, tendent soudainement l'oreille. La présence du père Fafard attire les curieux. Aussi, lorsque le prêtre prend la parole pour raconter ses péripéties de missionnaire, il n'est pas question de quitter le presbytère. Heureux d'avoir un auditoire, le père Fafard poursuit donc son récit.

— Comme seuls bâtiments, nous avons une chapelle et une annexe de 8 pieds sur 6. À l'extérieur de la chapelle s'étendait un terrain marécageux couvert d'aulnes, de saules et d'eau stagnante. Le coassement de milliers de grenouilles nous empêchait de dormir. Le père Lacroix couchait dans l'annexe, et moi-même dans une tente qui servait aussi de coin à tout mettre. Les maringouins nous importunaient, surtout le soir. Nous ne réussissions jamais à nous en défendre convenablement. Notre vie de missionnaire déjà dure et austère devenait pratiquement insupportable.

— Finalement, on décida de creuser un fossé à l'arrière de la chapelle pour assécher le terrain. Ensuite nous défrichâmes un espace de l'autre côté de la rivière pour y semer des pommes de terre. Nous les semions à la butte. Nous en avons semé un sac pour en récolter seize. Alors que nous défrichions, notre supérieur gardait la maison. Sans le savoir, notre terrain se trouvait exactement où d'Iberville avait hiverné après avoir chassé les Anglais de la baie d'Hudson. Depuis ce temps, les Anglais sont revenus et de gros peupliers trônent paisiblement sur la place du fameux guerrier.

Le père reprend son souffle et, d'un air sévère et triste, la voix tremblante, il poursuit non sans peine son récit.

— Venant du nord, les Indiens arrivaient en guenilles à notre mission. Ils arrivaient d'un voyage qui les avait éloignés dans certains cas de plus de cinq cents milles du poste de fourrure où ils troquaient généralement leurs prises. Quelques-uns étaient vêtus de peaux



de lièvre noircies par l'usage. Les canots étaient trop petits pour pouvoir embarquer tous les gens, certains avaient marché la totalité du trajet en suivant le bord de la mer.

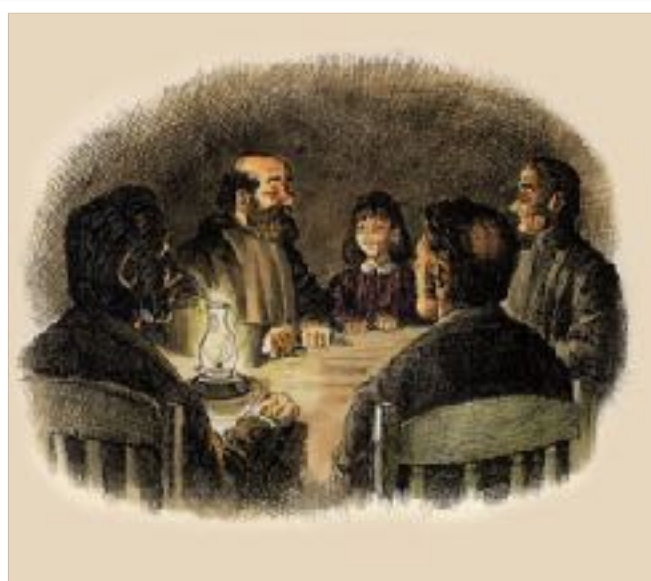
— Ah! mes bons amis, comme les gens simples sont parfois merveilleux. J'ai vu là-bas bien du courage. Les Indiens se comportaient de façon édifiante. Ils passaient de nombreuses heures à l'intérieur de la chapelle. Des jeunes gens récitaient le catéchisme à haute voix. D'autres préparaient leur confession et leur communion en lisant les sermons de monseigneur Baraga, vicaire apostolique de Sault-Sainte-Marie pour le territoire de Michigan. Les enfants s'amusaient, riaient, criaient et se frottaient les pieds sur le plancher. Leurs chiens couraient partout et faisaient quelques dégâts, mais, rien de tout cela ne troublait les adultes recueillis.

— Grands enfants des bois entourés de leurs propres enfants dans la maison du Père, notre Père à tous. Quelle belle image n'est-ce pas? Quelle tâche extraordinaire que celle d'évangéliser ces âmes perdues et de les ramener au bercail.

— Un soir, je résolus de me coucher dans l'annexe pour passer une bonne nuit et dormir à mon goût. Or, voilà qu'au beau milieu de la nuit, je m'éveillai en sursaut. Je ressentais comme des brûlures sur tout le corps. Je croyais bien être atteint d'une étrange maladie. À l'aube, je pus constater que j'étais la victime d'une attaque de poux. Ayant étendu mon lit sur le plancher, j'avais été la cible d'au moins une centaine de poux. Sans pitié aucune, je les ai détruits en versant sur eux une grande chaudière d'eau bouillante. Mais, le mal était fait et je ris encore à la pensée que mon corps ait été l'objet de ce labourage. Cela est si peu en comparaison des horribles souffrances qu'ont dû endurer nos vaillants missionnaires martyrs au début de la colonie.

Encore une fois, le prêtre fait une pause savamment calculée. Les sourires provoqués par l'anecdote des poux se sont effacés sur les visages. Ce sont maintenant ces tortures que l'on imagine dans les esprits. Après quelques instants consacrés à la vénération de ces saints hommes, le père Fafard reprend son histoire.

— Mais, il fallait construire une habitation permanente et pendant que le père Lacroix équarrissait lambourdes, pièces et poutres, moi je creusais la cave. Nous travaillâmes ainsi jusqu'aux premières gelées qui arrivent tôt dans ce pays lointain. J'étais cuisinier, commissionnaire et bedeau. À la mi-août, le père Lacroix partit avec des sacs de plomb et un baril de poudre qu'il distribua aux Indiens du nord afin qu'ils tuent des oies blanches



pour eux et pour nous. Il revint quinze jours plus tard, allégé de ses munitions et bredouille. Le temps avait été défavorable.

— Je partis alors à mon tour avec deux Indiens. Malgré nos appels insistants et nos prières, les oies nous fuyaient systématiquement. Finalement, quelques outardes consentirent à passer au-dessus de nos têtes. Bien malgré moi, je tirai et les Indiens m'imitèrent. J'étais convaincu que nous avions tous raté nos cibles. Pourtant les Indiens m'assuraient que j'avais tué une outarde. Je suis demeuré perplexe jusqu'à ce qu'un des Indiens me ramène l'outarde abattue.

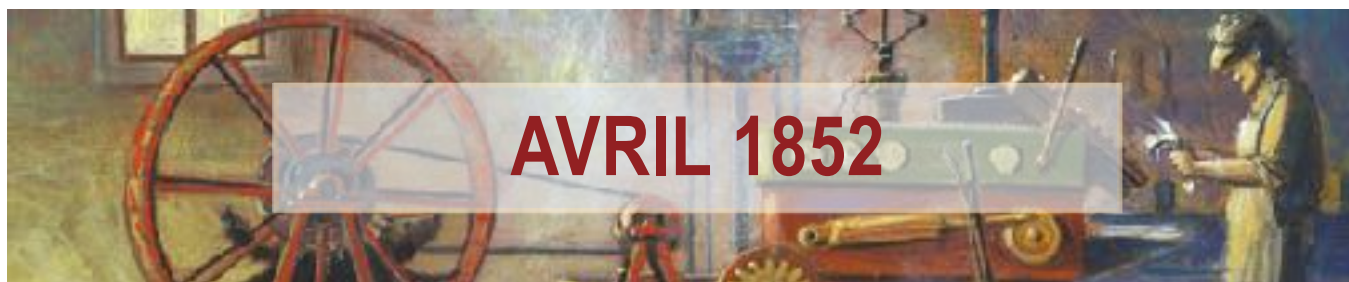
— Vers la fin de septembre, renonçant à effrayer les oies blanches, nous laissâmes nos bâtiments fermés à clef et, profitant de la marée montante, nous sommes partis dans le but de scier de la planche à quelques lieues de la mission. Dans une «épinetière», nous fîmes une fosse de scieur de long. Tout fonctionnait mal. Aucun de nous ne savait affûter la scie. À cause de la gomme d'épinette, le bois collait à la scie. Plutôt que de scier les billots par l'extrémité la plus petite, nous commençons par l'autre extrémité.

— Cela allait si mal qu'un jour, un billot tomba sur la tête du père Lacroix. Il en fut drôlement étourdi. Pourtant ce ne fut pas lui qui, le premier, toucha aux limites de l'épuisement et du découragement. Ce fut plutôt moi. Je faisais la cuisine sans grand talent, mais le travail et de gros appétits nous faisaient tout avaler.

C'est tout un détour que le père Fafard prend pour répondre à une simple question. Cela se comprend, il faut faire connaître aux paroissiens la force et la puissance de la foi qui soulève des montagnes. Il obtient d'ailleurs les effets désirés sur son public. Même si plusieurs d'entre eux ont vécu des misères bien pires que celles-là, ils se montrent étonnés et contrits que tant de malheurs frappent un homme choisi par Dieu.

Augustin Lebeau, journaliste





AVRIL 1852

Aventures de missionnaires	159
Famille d'adoption demandée	161
Partie d'échecs et leçon de vie.....	163
On attend la débâcle avec appréhension.....	166
Quand la témérité affronte la débâcle	168



Aventures de missionnaires

Prologue, lundi 12 avril 1852

Le père Fafard cherche les yeux des hommes qui l'entourent. À chacun, il accorde quelques instants et son regard compatissant ausculte leur âme.

— Il est tard, voulez-vous que je m'arrête là? Nous pourrions poursuivre plus tard, demande-t-il.

— Mais nous voulons savoir la suite, répond le curé. Nous y passerons la nuit s'il le faut.

Sans se faire prier davantage, le missionnaire cède à la volonté du curé.

— Un après-midi, je descendis la rivière pour y chercher de l'eau. J'aperçus un canot en amont. D'instinct, je me mis à siffler et à chanter. Ce fut chose excellente puisque j'appris plus tard que ces gens me prenaient pour un ours dévalant la pente. Méprise normale si l'on tient compte de la distance, de ma soutane noire et de ma souplesse. Mes chansons me sauvèrent probablement la vie!

— Puis, le froid étant venu, nous chargeons planches, scies, tentes et couvertures sur le bateau. En descendant un petit rapide, nous échouons sur une roche. Le père Lacroix, fort comme dix hommes, se glissa dans l'eau glacée et rangea le bateau d'un coup d'épaule. Deux jours plus tard, la rivière Albany était gelée, mais nous étions en sécurité.

— Le lendemain de la Toussaint, nous entreprîmes de mener une vie plus régulière et plus religieuse. Nous avons des périodes de silence, nous lisons le bréviaire en commun et faisons même la lecture aux repas. Celui qui finissait de manger avant les autres devenait le lecteur jusqu'à la fin du repas des autres.

— Cet automne-là, notre supérieur me dit: «Dorénavant, je serai le cuisinier. Vous, vous allez vous mettre à l'étude du parler cri. Au printemps, vous ferez les missions chez les Indiens du bord de la mer». Je me mis donc à l'étude du cri. Je ne disposais que du dictionnaire du père Lacombe, excellent pour les Cris de l'Ouest, mais pas forcément utile pour les Cris de la Baie-James. J'étudiais sans professeur. Le père Latreille parlait bien l'algonquin, mais non le cri. De plus, dans la maison, le père Lacroix sciait, bûchait, varlopait. Les clous qu'il frappait entraient mieux



dans le bois que le cri dans ma tête. J'étudiais tout de même de toutes mes forces et il m'arrivait souvent d'en rêver la nuit. Je crois même que Dieu me chuchotait des mots cris pendant mon sommeil!

— À minuit au Jour de l'An, de la musique et des airs de danse se firent entendre à notre porte. Puis, retentit la détonation d'une dizaine de fusils. Le bruit fit tomber le bousillage du mur. Les tireurs au fusil et les violoneux entrèrent un instant et nous annoncèrent qu'ils allaient revenir dans la journée. Ils revinrent en effet en grand nombre et ils mangèrent tous nos beignes.

— Le supérieur leur offrit une bouteille d'essence de liqueur. Il en versa quelques gouttes dans des verres remplis d'eau. Les gens disaient: «That's a good stuff». Moi, j'étais au thé sucré; le père Latreille passait les beignes. Lorsqu'il présenta le plat de beignes au plus notable de nos visiteurs, celui-ci crut que tout le plat était pour lui. Malgré la joie du Jour de l'An et malgré toutes les choses amusantes qui se passèrent, nous avions le cœur triste. Il n'y avait pas un seul catholique parmi nos visiteurs.

— Un jour d'hiver, le père Lacroix partit à la recherche de bois sans nœud. En revenant à la maison, il s'égara dans la forêt. Au lieu de descendre la rivière du sud, il prit celle du nord et déboucha sur la baie. Il passa la nuit dehors et dut manger les appâts pris aux hameçons des pêcheurs qui avaient laissé là leurs lignes. Tous les serviteurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson collaborèrent aux recherches et il fut retrouvé le lendemain.

Sur ces mots, le père Fafard s'arrête. Certains visages ont tourné au vert. Ce n'est pas tous les jours qu'on se nourrit d'appâts laissés au bout d'hameçons.

— Prenons quelques instants avant de poursuivre cher confrère, le temps d'allumer une bonne pipe, ajoute finalement le curé Chandonnay.

Augustin Lebeau, journaliste



Famille d'adoption demandée

Prologue, mardi 13 avril 1852

Quelques minutes plus tard, le père Fafard reprend son histoire. Un sombre nuage voile ses yeux. Il regarde intensément la petite fille qui l'accompagne et qui fut l'objet de ce récit.

— Cet hiver-là, des Indiens moururent de faim. Cela arriva tous les hivers où je fus à Albany. Je rencontrais des individus affamés et décharnés n'ayant pratiquement plus de chair aux bras et aux jambes. Les mains allongées par la maigreur, les épaules trop larges pour le corps aminci, livides, presque muets, leurs lèvres collées au visage faisaient ressortir leurs dents. Il me semble les voir encore, assis sur le plancher, près de la porte, le dos appuyé au mur, fouillant dans une chaudière pour y prendre les épluchures de pommes de terre qu'ils rapportaient dans leur abri afin de manger un peu. Il fallait avoir un cœur de mauvais riche pour ne pas en avoir pitié.

— Une veuve et ses enfants hivernaient en haut de la rivière Albany. Deux hommes de Marten's Falls, descendant chercher des munitions, aperçurent des branches sur la rivière à l'endroit où la veuve hivernait. C'était un signe de détresse. Les hommes ne s'en préoccupèrent pas, préférant garder leurs provisions pour eux. Une semaine plus tard, en remontant, ils décidèrent d'aller voir ce qui se passait dans la tente de la veuve. Il n'y avait pas de piste autour de la tente envahie par la neige. Ils y trouvèrent un enfant mort. Poursuivant leurs recherches sous la neige, ils trouvèrent une fillette d'environ huit ans encore vivante. Sa tête reposait sur le cadavre d'un autre de ses petits frères.

— Les hommes trouvèrent la mère à l'extérieur de la tente, complètement enfouie sous la glace et la neige. La fillette était là, toute seule, aux grands froids de l'hiver, depuis plusieurs jours. Elle survécut à ce drame et c'est cette petite fille aux yeux noirs et vifs que vous voyez me suivre partout.

— Elle a tellement peur qu'on l'abandonne encore! Je ne sais vraiment plus quoi faire! Je suis venu dans votre paroisse dans l'espoir de lui trouver un foyer nourricier. J'espère ardemment qu'une famille de bons habitants généreux de cœur voudra bien la prendre chez eux et lui donner tout le bonheur qu'elle n'a jamais eu! Elle en



aura bien besoin pour surmonter cet horrible souvenir.

— J'avais pensé la laisser dans une bonne famille catholique d'Albany, mais pendant l'hiver très peu de catholiques vinrent à la mission. L'un d'eux, Samuel Scott, marcha soixante milles en raquettes en une journée. Il ne semblait guère fatigué et il ne s'était arrêté qu'une seule fois pour boire à un ruisseau. Mais il avait déjà une nombreuse famille et il était bien pauvre! En larmes, il refusa de s'occuper de la petite, mais je savais que cela lui coûtait!

— Voilà, maintenant, vous savez tout ce qui concerne cet enfant. Messieurs, puis-je compter sur vous et votre charité chrétienne?

Autour de la table, les yeux brillants et humides des marguilliers indiquent qu'une famille de Prologue accueillera cette pauvre enfant. Personne ne peut encore prédire qui prendra l'enfant parmi les siens, mais ce sera fait.

Augustin Lebeau, journaliste



Partie d'échecs et leçon de vie

Prologue, mercredi 14 avril 1852

Paulin Larose s'est bien rétabli de ses malheurs!

Les autres enfants de l'école lui ont déjà donné un surnom : Paulin «l'éclopé»; rien de bien méchant là-dedans, mais avec un tel surnom, Paulin ne pourra jamais oublier cette tempête de neige de l'hiver 1852.

D'une génération à l'autre, les enfants demanderont : pourquoi ce surnom? Et Paulin racontera la triste aventure de l'effondrement des tunnels.

Aujourd'hui, c'est la première leçon d'échecs que James MacPherson donne à Paulin. Les deux hommes (c'est comme cela que Paulin est maintenant perçu par les villageois) ont rendez-vous à l'auberge de Thérèse Chiasson.

Une fois l'école terminée, Paulin court à son rendez-vous!

À l'auberge, il est attendu avec impatience. Thérèse lui a préparé des petites gâteries. L'ingénieur est là, installé dans un coin, fixant le jeu d'échecs depuis 10 minutes. Il a été convenu que Paulin doit, en échange, lui apprendre à jouer aux dames françaises!

— Jeune homme, saviez-vous que le jeu d'échecs était réservé à l'élite sociale. Ça ne fait pas très longtemps qu'on le retrouve dans les foyers des gens ordinaires.

Paulin écoute l'homme lui expliquer les rudiments du jeu avec respect et admiration. Cet homme, affable et doux, est devenu comme un grand frère. Lors de sa convalescence, il est venu chaque jour lui raconter des histoires de l'Écosse, son pays natal.

Il lui a parlé du temps où il faisait ses études dans la ville d'Édimbourg et comment il avait décidé, avec l'un de ses cousins, de parcourir à cheval l'Écosse des Hautes Terres et des Basses Terres.

Il lui avait également décrit la beauté des îles où il avait mouillé (les Orcades et les Shetland). Il lui avait raconté comment il avait écouté, dans chaque endroit, les vieillards parler de leur vie et de celle de leurs ancêtres. Il avait ainsi appris de nombreuses histoires plus fabuleuses et épuisantes les unes que les autres. Il avait ainsi entendu, les histoires et les légendes sur l'invasion des Celtes d'Irlande; le passage des Romains; les batailles des Highlanders au XIV^e siècle; le règne des Stuart; les guerres de religion; la création des puissants clans familiaux et le rattachement de l'Écosse à l'Angleterre au début du XVIII^e siècle.

Paulin avait également été ébahi par la description que son ami faisait de toutes ces hautes terres formées de lacs intérieurs remplis d'eau douce. Les lochs Ness et Lomond,



échancrés de fjords éparpillés le long des côtes, lui apparaissaient comme autant de lieux magiques et majestueux.

Paulin repensait à tout cela et il se demandait comment il se faisait que son ami eût entendu toutes ces histoires, vu la surdité totale de son oreille droite et partielle de la gauche.

Mais quelque chose d'autre le troublait encore plus. Avec une profonde nostalgie, monsieur MacPherson lui avait expliqué que cette épopée avait fait de lui un homme véritable.

Les yeux rivés sur l'échiquier, Paulin s'entend encore lui demander :

— Mais qu'est-ce que c'est qu'un homme véritable monsieur MacPherson?

Et l'homme véritable lui avait répondu, sans hésitation.

— Un homme véritable! Et bien, jeune homme, un homme véritable c'est quelqu'un qui sait d'où il vient et où il va!

Paulin n'y avait d'abord rien compris. La phrase lui trottait dans la tête depuis une semaine. Il avait beau la retourner en tout sens, il ne comprenait toujours pas où voulait en venir son ami. Ainsi, il avait décidé de lui poser la question dès qu'il le pourrait.

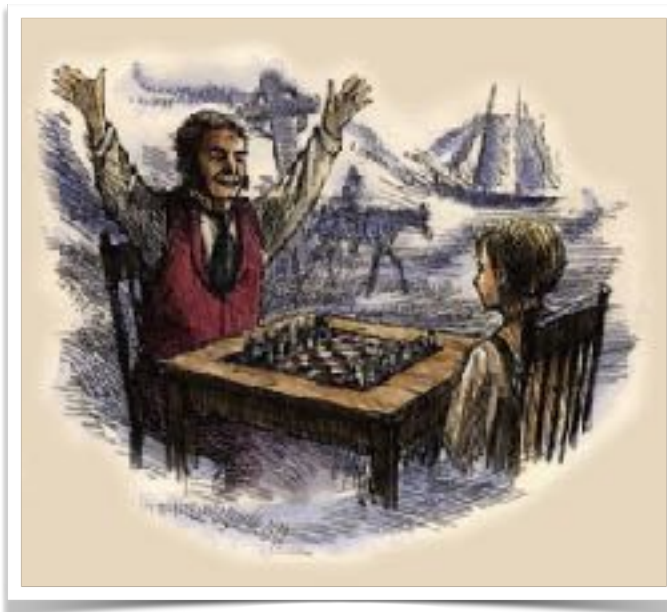
— Pardonnez-moi, monsieur MacPherson, je pense que je suis trop ignorant, mais, je n'ai pas compris votre explication sur l'homme véritable! Seriez-vous assez gentil pour m'expliquer encore!

L'ingénieur regarda affectueusement le jeune garçon et tout en déplaçant un fou, il lui répondit en ces termes :

— C'est quelqu'un qui connaît son histoire et qui connaît celle des autres. Je crois fermement que la connaissance rend les personnes plus humaines et meilleures! Quelqu'un qui regarde derrière lui, voit beaucoup mieux ce qui se passe devant lui!

Mais cette explication semble encore plus confuse pour Paulin. Il décide donc de ne pas en rajouter. Peut-être un jour comprendrait-il ce que voulait dire son ami écossais?

À l'air distrait de Paulin, James MacPherson comprend que son explication n'a pas satisfait son jeune ami. Il ajoute :



— J'ai 38 ans, et j'ai parfois l'impression d'en avoir deux cents, comme j'ai parfois l'impression d'avoir tout juste votre âge, mon ami!

Là, Paulin, n'y comprend plus rien. Il ne voit vraiment pas comment on peut avoir plusieurs âges à la fois! Mais, Paulin n'en parlera à personne, car il ne veut pas qu'on se moque de son ami et qu'on le prenne pour un «curieux»!

Augustin Lebeau, journaliste



On attend la débâcle avec appréhension

Prologue, jeudi 15 avril 1852

Dimanche dernier, monsieur le curé a annoncé à ses paroissiens que le 25 avril, jour de la fête de la Saint-Marc, une messe serait chantée pour demander le concours de la Providence en vue des semailles. À cette occasion, le curé Chandonnay bénira les graines de semences.

Dans la paroisse et ailleurs au Bas-Canada, la Saint-Marc inaugure un cycle de processions qui se poursuit jusqu'à la Fête-Dieu. Mais aujourd'hui, ce qui préoccupe les villageois, c'est la débâcle.

L'hiver, la rivière est comme un chemin qui glisse. La neige et la glace sont alors des amies, soudées l'une à l'autre, vieux couple qui semble indestructible. C'est grâce à elles qu'on peut facilement gagner l'autre rive et voir la parenté! La glace est si épaisse qu'elle peut porter à la fois tous les animaux et tous les résidents de la seigneurie Prologue!

C'est un beau chemin où l'on peut aller à raquettes et où toute la gamme des voitures circule d'une rive à l'autre. C'est aussi un terrain de jeu extraordinaire, les enfants y patinent et comme nous l'avons vu, ils y ont même pratiqué un sport nouveau : le hockey.

Mais chaque printemps, ces amies d'une saison deviennent des ennemies jurées. Et quel cauchemar! Ici dans le village, les habitants ne semblent pas s'y faire. On dirait que d'une année à l'autre la débâcle les surprend toujours.

Les premières semaines du mois d'avril nous ont donné un temps superbe. Mais sous l'action des rayons du soleil, la glace se ramollit et ne peut plus porter de lourds fardeaux. À tel point que l'autre jour, Sean McLean a enlisé son berlot pas très loin de la maison de la vieille Rachel Blackburn. Une chance qu'elle ne souffre pas encore de surdité, car, il aurait bien pu attraper son coup de mort.

Firmin, son polisson de fils, en a profité pour dire à qui voulait l'entendre que cet incident était une bénédiction du ciel.

— Tant mieux, car il ne pourra pas se rendre chez Eustache Lavoie pour acheter son whisky irlandais. Et pis la famille ne l'entendra pas radoter ses vieilles histoires et brailler ses chansons nostalgiques.



Pour traverser d'une rive à l'autre, on doit atteler désormais le chien plutôt que le cheval. Bien sûr, il y a quelques jeunes coqs qui se croient à l'abri de tout et qui s'y hasardent quand même! Cela fait que chaque année, aux alentours de cette date, nous autres, gens paisibles du village, sommes obligés d'aller tirer d'embarras, ces quatre ou cinq freluquets qui s'enlisent dans la glace «pourrie».

Il m'est d'avis qu'une bonne fois ça finira mal et qu'on aura une noyade sur les bras!

— Tous les gens de mon âge pourraient vous dire que durant «notre jeunesse» on ne donnait pas notre place pour faire des p'tites sottises, mais nous n'étions jamais assez bêtes pour mettre nos vies ou celles des autres en danger.

— Hein! mon Athanase. Qu'en penses-tu?

— Aujourd'hui, me répond Athanase entre deux pipées, les jeunes ne nous écoutent pas! Ils ont pour leur dire que nos mises en garde sont alarmistes. Pas plus tard qu'hier j'ai saisi quelques bribes d'une conversation entre Marc Borduas, Luc Papineau et Luc Tremblay. Et bien! Figure-toi, mon Augustin qu'ils disaient que nos recommandations sont que des balivernes et des sornettes de vieux peureux. Pourtant, si on se fie à l'année dernière, la débâcle n'est pas bien loin. On dirait qu'ils ont tout oublié des misères qu'elle nous a faites le « bout de viande». C'est vrai qu'ils ne demeurent pas au bord de l'eau et que ce qu'ils ont vu n'était pas très énervant, mais tout de même, s'ils n'écoutent pas, il va sûrement leur arriver malheur.

J'ajoute que moi aussi, j'ai surpris quelques mots entre les deux jeunes qui se sont fait jouer un tour par Marc Borduas à la partie de sucre. Athanase opine de la tête et je poursuis de plus belle :

— Je pense qu'ils n'ont pas aimé la farce de la «corde à virer le vent» et je crois qu'ils préparent quelque chose dont Marc Borduas va se rappeler. Ils disaient, entre autres choses, que le farceur ne pouvait résister à un pari et que c'est de cette manière qu'ils l'auraient! Je ne sais pas ce qu'ils lui ont dit, mais depuis trois jours, j'ai remarqué que le «Borduas» est toujours le dernier à emprunter le pont de glace. J'ai un mauvais pressentiment! Ça va mal finir mon Athanase, ça va mal finir.

Augustin Lebeau, journaliste



Quand la témérité affronte la débâcle

Prologue, jeudi 29 avril 1852

Juste ciel! Je ne m'étais pas trompé. Le malheur que j'avais flairé s'est bel et bien produit. Heureusement, tout est rentré dans l'ordre. Après plusieurs jours de vives émotions, le calme est revenu au village.

L'action de la nature combinée à la folie des hommes produit souvent des catastrophes. C'est ce qui s'est passé à Prologue.

Un peu partout sur le territoire de la seigneurie, les rivières et les ruisseaux gorgés d'eau, se butant à des sections non encore dégelées, ont débordé et inondé une partie des terres riveraines de leurs cours.

Partout dans le pays, nos rivières sortent de leur lit: le Richelieu, la Yamaska et la Bécancour. Évidemment, fidèle à ses mauvaises habitudes, la Chaudière a aussi fait des siennes. En fait, à cette époque de l'année, le plus paisible des ruisseaux se donne des allures de rivière.

Mais, il n'y a pas juste les ruisseaux qui se gonflent à en déborder, il y a les «jeunesses». Comme je vous disais dans ma chronique précédente, de jeunes téméraires s'amusent au prix de leur vie à défier les glaces. Chacun voudrait se faire une gloire d'être la dernière personne à franchir le pont de glace à pied sec. C'est là que la folie des hommes s'exprime avec éclat!

Le 15 avril, exactement à midi et quart, un bruit sourd ressemblant à celui du tonnerre, s'est fait entendre dans le village. Dans un fracas puissant, l'immense tapis de glace s'est morcelé et s'est mis en marche. Plus rien ne pouvait désormais le retenir. Tout ce qui se trouvait sur son passage a cédé.

Par bonheur, les installations du passeur pour l'île aux fermiers ont été démontées et mises à l'abri dès la saison de navigation terminée. Depuis l'an passé, il n'y a plus de bâtiments en bordure de la rivière. Avec le temps, les habitants ont reconstruit plus haut leur maison, grange et dépendance. Heureusement, car la débâcle ne se serait pas gênée pour les emporter comme de vulgaires brindilles.

La vieille Rachel Blackburn était dehors et prenait de l'air, comme elle dit. Elle vit d'abord une tache sombre qui gesticulait sur un bloc de glace qui dérivait de l'autre côté de l'île aux fermiers. Y regardant de plus près, elle aperçut un homme! Elle ne le reconnut pas, mais d'instinct elle comprit qu'il était en difficulté. Inquiète, elle prit la direction du presbytère.

Oh! Elle a bien rajeuni de 30 ans, la vieille depuis cet incident. Du moins, c'est l'impression qu'elle donna à monsieur le curé lorsqu'il la vit arriver à toutes jambes.



Essoufflée, elle expliqua rapidement de quoi il était question. Monsieur le curé Chandonnay sortit pour vérifier ses dires! Il vit disparaître cet homme en détresse, prisonnier du bloc de glace qui, dans sa dérive, bifurqua vers la fourche du nord, dépassé l'extrémité est de l'île aux fermiers.

Le curé voulut confier madame Blackburn aux bons soins de la ménagère, mais celle-ci ne voulut rien entendre et suivit le prêtre. Les secours s'organisèrent promptement. Plusieurs villageois, alertés par le vacarme, s'étaient massés sur des hauteurs pour assister au grandiose spectacle de la débâcle. Certains, parmi les moins myopes, avaient repéré les signes de détresse du dernier et infortuné passeur du pont de glace. Impuissants et résignés, ils redoutaient la tragédie : la première noyade de l'année.



Deux jeunes freluquets furent particulièrement serviables. Comme vous l'avez sans doute deviné, il s'agissait de ceux dont s'était moqué Marc Borduas avec la «corde à virer le vent». Leur énervement nous mit la puce à l'oreille et nous fit comprendre que l'homme aperçu sur le bloc de glace était Marc Borduas. Depuis plusieurs jours, dès que quelqu'un traversait le pont de glace, il le suivait quelques pas derrière. On se demandait bien à quoi rimait ce manège. Maintenant on le sait.

Ici, dans la seigneurie Prologue, la débâcle se produit à des moments différents sur le cours de la rivière. La glace mobile du haut vient se fracasser contre la glace solide du bas comme en hiver. Des barrages de 30 à 40 pieds se forment et disparaissent pour se reformer à nouveau. L'eau et les glaces se fauillent où elles peuvent. Ce phénomène s'accompagne d'une épaisse brume qui masque tout et donne au plus petit des objets des airs monstrueux.

La crainte des villageois sur la formation d'un embâcle s'avéra réelle. Là où la rivière se rétrécit à cause de l'île aux fermiers, la glace s'amoncela, provoquant une montée rapide des eaux et entraîna une inondation. Nous dûmes abandonner les recherches.

Cela dura près de trois jours. La rive sud du village fut complètement inondée. Les eaux montèrent jusqu'au pied des maisons! On circulait en canot dans les chemins. Le niveau de l'eau variait rapidement selon les obstacles et les barrages qui se faisaient et s'effondraient. La rivière semblait respirer. Lorsque le combat entre l'eau et la glace fut terminé, il ne resta que boue, détritiques et carcasses d'animaux.



Pour se rendre à la rivière, il fallait se tailler un chemin à travers les glaces empilées. Sur la rivière même, à l'extrémité ouest de l'île aux fermiers, on avait l'impression de se trouver entre deux murs de glace.

Çà et là flottaient des objets de toutes sortes et quelqu'un remarqua même une carcasse de vache abandonnée par un cultivateur sur l'île l'été dernier. Dans ces conditions, nous ne pouvions faire mieux que fouiller le secteur le plus accessible de la rive. Chacun avait à l'esprit la carcasse de vache et se demandait si la prochaine ne serait pas celle de Marc Borduas!

Tous ceux qui d'ordinaire profitent de la débâcle pour récupérer des objets furent mis à contribution! Dès que le temps l'a permis, nous sommes allés, avec quelques braves, de l'autre côté de l'île. Mais rien, aucune âme qui vive. Marc Borduas avait disparu.

Cela faisait bien une semaine et les gens commençaient à regarder nos deux jeunes de travers!

Dimanche dernier, le 25 avril, monsieur le curé fit porter le sujet de son sermon sur la calamité de la vengeance et sur la nécessité de pardonner! Tous les paroissiens furent invités à dire un chapelet en commun pour demander à la Providence de veiller sur Marc Borduas. Tous s'exécutèrent avec la plus grande ferveur, espérant que leur prière serait entendue du Seigneur.

En sortant de l'église, les deux jeunes furent pris à parti par quelques amis de Marc Borduas. On apprit alors le fin fond de l'histoire. Ils avouèrent avoir invectivé l'homme en le traitant de couard et de pleutre! Ne souffrant pas d'être traité de poltron, Marc Borduas les engagea à le mettre au défi! C'est ainsi que l'idée du pari leur est venue. Celui qui serait le dernier à emprunter le chemin de glace sur la rivière avant la débâcle aurait prouvé son courage! Par bravade, Marc Borduas accepta la proposition sans sourciller! Évidemment, les deux jeunes n'avaient nullement l'intention de relever le défi qu'ils avaient pourtant lancé! Ils voulaient juste bien rire et voir comment le Borduas se tirerait d'affaire.

— On était loin de se douter que ça tournerait à la catastrophe! On ne lui voulait pas vraiment de mal! On voulait juste lui remettre la monnaie de sa pièce, dirent les deux jeunes.

— Comment ça! la monnaie de sa pièce, lança Roger Tremblay, il y a une différence entre chercher une «corde à virer le vent» et risquer sa vie dans un acte téméraire.

À ces propos tellement intelligents, les deux jeunes hommes fondirent en larmes! C'était pas drôle de les voir pleurer et demander sans cesse pardon.

— Pardon! Pardon! On voulait pas!



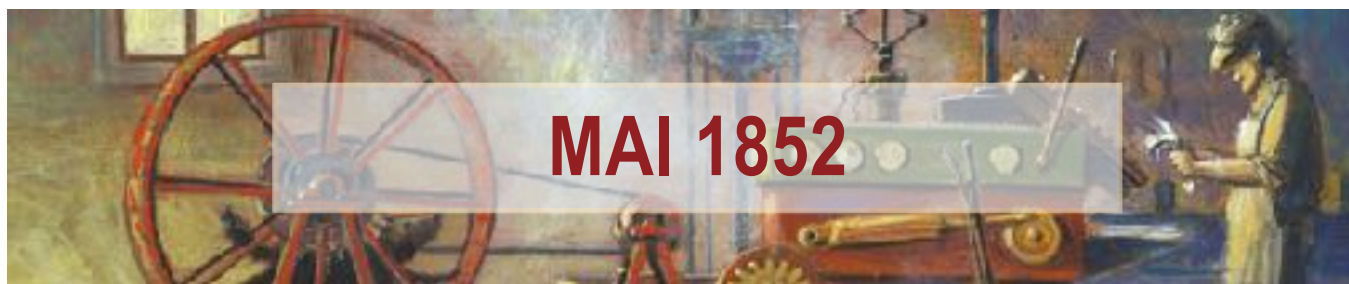
Puis, le 26 avril, au petit matin, alors que la plupart des gens étaient encore au lit, un traîneau à chien fit son entrée dans le village!

Dedans, bien emmitouflé, Marc Borduas, l'air un peu hagard, esquissait un magnifique sourire. Il était bien vivant et il était revenu chez lui! Il avait déjà, dans son cœur, tout pardonné aux deux jeunes et il avait même pris une résolution.

Je ne raconterai pas ce qui a bien pu lui arriver! Je vais attendre qu'il le fasse lui-même!

Augustin Lebeau, journaliste





MAI 1852

Ouverture de la commune.....	173
Plantons le mai, vieille coutume	175
Plantation du mai et réjouissance	178
Les sacres de Grégoire	180
La punition de Grégoire.....	182
L'amitié de Clothilde et Firmin	184
La fabrication du savon	186
Savonnade pour Mathieu Martin	188
Les femmes de Prologue	190
La grande lessive	192



Ouverture de la commune

Prologue, dimanche 2 mai 1852

La débâcle et la terrible aventure de Marc Borduas commencent à laisser place dans les conversations à la venue du printemps. Un ciel pur et un soleil éclatant invitent à respirer l'air et réjouissent l'âme.

Les routes sont dans un état pitoyable et font pester ceux qui les empruntent. Il ne reste plus de l'hiver que des bancs de neige dans les coulées, le long des clôtures, à l'orée du bois ou près des bâtiments.

Madame Beaulieu s'empresse de terminer la courtepointe qu'elle a sur le métier, car elle sait bien qu'une période intense d'activité s'amène. Un peu partout dans les fermes, les animaux sont nerveux, car les femelles, grosses des petits à naître, sont sur le point de mettre bas. Il y a déjà plusieurs jours qu'on a vu la première corneille et l'alouette cornue.

Pour l'île aux fermiers, la débâcle est un don du ciel, car l'eau, en se retirant, laisse sur les terres un dépôt produisant les mêmes effets qu'un engrais. Il est connu dans le village qu'au temps des grandes inondations, le foin pousse tout seul. Ainsi, grâce à la crue printanière, la vocation de terre à foin de l'île est toute trouvée.

La rivière s'est retirée depuis quelques jours et l'île aux fermiers est couverte d'une jeune herbe tendre et nourrissante pour le bétail. Sur le parvis de l'église, le crieur public a annoncé l'ouverture de la commune. À l'entendre louer publiquement ce pacage naturel, il serait difficile aux habitants de ne pas y voir les avantages qu'ils peuvent en retirer.

Plusieurs grands arbres y trônent. L'orme domine et comme il porte son feuillage très haut, il donne de l'ombrage et procure un abri suffisant contre l'ardeur du soleil. Des bras de la rivière pénètrent profondément dans l'île, rendant quelques sources d'eau fraîche accessibles au bétail. De jeunes garçons, engagés comme vachers s'occupent de ramener matin et soir les bêtes à la demande de l'habitant afin qu'il puisse les traire. Les jeunes Anthony Prologue et Charles Harris sont de ceux-là. Ils ont la garde du bétail du seigneur Prologue.



Le bac de monsieur Bellerive, le passeur, est très grand et fort solide et les animaux ne courent aucun danger.

L'ouverture de la commune est l'occasion d'une fête que les habitants appellent «fête d'ouverture». Ce matin-là, on voit défiler bêtes à cornes, chevaux et moutons en provenance de tous les coins de la seigneurie. Les habitants ont paré de rubans le cou de leurs bêtes pour les reconnaître. Un peu avant la messe, on fait passer toutes les bêtes sur l'île où une fête aura lieu.

Toute la population a été conviée sur l'île pour la bénédiction du bétail par monsieur le curé. Après la messe, les habitants prennent le bac pour l'île où des jeux sont organisés pour les jeunes vachers. Plusieurs concours d'habileté ont mis en valeur les meilleurs d'entre eux et à la fin de la journée, les habitants traient leurs vaches et offrent ce bon lait chaud à qui désire le boire.

L'île empêche bien des chicanes, car personne n'est obligé de réparer des clôtures, la rivière servant de barrière naturelle. Et, d'une certaine manière, monsieur Bellerive contrôle les allées et venues sur l'île. Ainsi, les va-nu-pieds n'ont qu'à se le dire. On ne les laissera pas semer le désordre dans la commune. Les redevances sont faciles à recueillir, car le passeur est un engagé du seigneur. Il a comme devoir de comptabiliser le temps que passe chaque tête de bétail sur l'île. Cela évite bien des tentatives de fraude comme on en voit dans d'autres seigneuries des alentours

Augustin Lebeau, journaliste



Plantons le mai, vieille coutume

Prologue, lundi 3 mai 1852

Tous, au village, connaissent l'opinion d'Eustache Lavoie sur le régime seigneurial. Il n'est pas le seul d'ailleurs à penser ainsi. Il répète à quiconque lui parle du sujet:

— Un jour, on va présenter un projet de loi au parlement du Canada-Uni et on va l'abolir ce «vinguienne» de régime seigneurial. Et le plus tôt sera le mieux. C'est fini l'époque du bon roi Dagobert qui mettait ses culottes à l'envers. Les seigneuries sont un frein au développement économique, ici comme ailleurs.

Et parfois, notre marchand général s'emporte:

— Des profiteurs ces seigneurs, des privilégiés, purement et simplement! J'ai bien hâte de voir disparaître leur pouvoir. Du même coup, nous ne paierons plus les redevances qu'ils exigent en vertu des contrats de concession. Et nous pourrons chasser, pêcher et couper du bois sans qu'ils viennent mettre leur nez dans nos affaires!

Pour une fois, Léon Simard est du même avis.

Mais il y a ceux qui disent qu'il faut être respectueux des autorités et des traditions. Il y a ceux qui disent que le prochain système défavorisera le pauvre habitant qui sera aux prises avec des spéculateurs sans vergogne. Il y a également ceux pour qui la fête justifie tout! Alors, peu importe que ce soit une fête rattachée au régime seigneurial, d'abord qu'il y a fête et qu'on y retrouve à boire et à manger!

Quoi qu'il en soit, dans la seigneurie, la plantation du mai devant la maison du Seigneur Prologue est devenue un geste symbolique et plusieurs croient, si on se fie aux dires du marchand général, qu'on élèvera le «mai» pour une des dernières fois!

Les journaux nous ont appris que dans la grande seigneurie de Montréal, on ne l'exige plus. Ailleurs, ceux qui ne respectent pas cette tradition peuvent être l'objet d'une simple dénonciation publique. Dénonciation qui se fait sans grande conviction et sans grande autorité. Pierre Laprise m'a confirmé qu'à Saint-Hyacinthe, il y a «belle lurette» que les habitants ne rendent plus cet hommage au seigneur.



Évidemment, la maîtresse d'école doit répondre à plusieurs questions des enfants concernant cette coutume. Bon!, voilà justement la petite Édith. Je vais la questionner, juste pour voir ce que leur dit la maîtresse d'école sur le sujet.

— Bonjour petite. Est-ce que mademoiselle Tremblay vous apprend des choses sur le régime seigneurial à l'école?

Pour me montrer qu'elle a bien appris sa leçon, elle se met à réciter comme si elle était au catéchisme.

— Du plus profond des âges, fêter l'arrivée du mois de mai est un impérieux besoin...

Elle s'arrête et après quelques secondes de réflexion elle demande, les sourcils en forme d'accent circonflexe :

— Mais, monsieur Lebeau, qu'est-ce que ça veut dire «impérieux»? Est-ce que c'est quelque chose de mal?

— Plus tard petite, je t'expliquerai plus tard! Pour l'instant j'aimerais que tu poursuives ta récitation.

— Bon, je continue. La plus vieille et la plus répandue des coutumes rattachées à la venue du mois de mai est celle de planter le mai. Cette coutume vient de France et s'est perpétuée ici au Bas-Canada sous le régime seigneurial.

La petite s'interrompt encore une fois. Elle réfléchit déjà depuis quelques minutes. Je lui demande ce qui ne va pas et elle me répond, confuse.

— Je ne sais pas ce que veut dire «perpétuer», monsieur! J'veux pas dire de gros mots!

— T'inquiète pas petite, je vais tout t'expliquer lorsque tu auras terminé de me rapporter ce que tu as appris en classe.

Dès qu'elle entend le mot RAPPORTER, elle rougit fortement et elle s'écrie en larmes :

— Je ne suis pas une rapporteuse! Et elle ajoute, hystérique : et vous, vous êtes un méchant fureteur. C'est ma mère qui me l'a dit!

Et elle s'en va le menton haut, sans même retourner la tête. Il est évident qu'elle m'a mal compris. Chacun sait que je ne suis pas un méchant fureteur. Je suis juste un peu curieux! Et si je fouille partout en quête de découvertes, ce n'est pas pour mon compte personnel, c'est pour la postérité et les enfants du futur!

— Ouais! Postérité! Encore un mot que la p'tite ne comprendrait sûrement pas!

Toujours est-il que la plupart des habitants de la seigneurie décident de rendre l'hommage de la plantation du mai au seigneur Gonzague Prologue. Cela leur est d'autant plus facile que le seigneur ne l'exige plus depuis plusieurs années!



Bien sûr! Il y en a qui ne veulent rien savoir de cette fête! J'imagine que vous savez de qui je parle! Mais, un peu partout sur le territoire de la seigneurie, les gens se sont donné le mot. Cette année encore, on plantera le mai.

Augustin Lebeau, journaliste



Plantation du mai et réjouissance

Prologue, jeudi 13 mai 1852

C'est ainsi que le premier jour du mois de mai 1852, au lever du soleil, Joseph Tremblay, Théodore Borduas, Athanase Bergeron et Joseph Simard coupèrent un sapin majestueux. Ils l'ébranchèrent et l'écorcèrent sur place en prenant soin de conserver à la cime, le bouquet. À l'aide d'un valeureux cheval canadien, ils le traînèrent jusqu'à la demeure de Joseph Simard où les femmes et les enfants les attendaient avec impatience.



Là, ils parèrent les branches de la cime de fleurs de papiers fabriqués à la main, avec patience et doigté. Madame Simard y ajouta quelques rubans multicolores et quelques babioles. Les décorations installées, la p'tite troupe se dirigea vers le manoir seigneurial. Le long de la route, les voisins et tous ceux qui voulaient faire de ce premier mai une belle fête se joignirent à eux.

Armés de longs fusils, la corne à poudre à la bandoulière et la hache à la ceinture, les habitants de la seigneurie formaient une longue et joyeuse parade.

Gonzague Prologue était debout depuis les p'tites heures. Il avait peine à cacher son émotion à ses deux filles. Malgré la controverse qu'il suscitait dans le village, cet événement était important pour lui. À cette occasion, de lointains souvenirs l'envahissaient. Il pensait à son père! Il se rappelait qu'alors les droits seigneuriaux et l'autorité des seigneurs sur les censitaires n'étaient pas débattus sur la place publique. Aujourd'hui, il y avait tous ces marchands, tous ces nouveaux négociants et tous ces conquérants anglais qui se pressaient pour prendre leurs terres et leurs biens! Ils voulaient mettre fin aux privilèges des seigneurs. Pourtant quelques amis anglophones et marchands de surcroît avaient uni leur destinée à des filles de seigneur! Ils ne semblaient pas souffrir outre mesure de leurs nouveaux titres, de leurs droits et de leurs devoirs!

Le vieux seigneur argumentait ainsi à voix basse lorsque la foule arriva devant le manoir. Sur les lieux, les habitants creusèrent un trou profond dans lequel ils enfoncèrent le sapin. Puis, le fermier du seigneur tira un coup de fusil devant la porte d'entrée pour annoncer que tout était prêt.

À ce signal, le seigneur Prologue se dirigea au salon, en compagnie de ses deux filles, afin de recevoir les représentants du groupe. Il prit place sur un fauteuil, entouré de ses belles.



Firmin Borduas et Rachel Blackburn entrèrent les rejoindre. Ils le saluèrent avec politesse et lui demandèrent, au nom de tous les censitaires de la seigneurie, la permission de planter le mai devant sa porte. Bien sûr, le seigneur Prologue acquiesça. C'était là, pour lui, une occasion de fierté.

Puis, les deux émissaires sortirent rapporter à la foule le succès de leur mission. Quelques minutes suffirent pour consolider le mai. Et alors, un second coup de feu résonna dans l'air matinal. On présenta ensuite au seigneur un fusil et un verre d'eau-de-vie et on l'invita à venir recevoir le mai. Bernard Hamelin, qui adorait son maître et ses deux filles, cria alors :

— Vive le seigneur!

Spontanément, plusieurs habitants, hommes, femmes et enfants se joignirent à lui et reprirent en chœur:

— Vive le seigneur Prologue!

L'émotion du vieux seigneur se lisait facilement sur son visage. La crainte d'être embêté par des trouble-fête s'était maintenant dissipée. D'un seul trait il avala l'eau-de-vie et lança son verre dans le trou. Puis, il fit feu sur le mai. À sa suite, pendant une demi-heure, les femmes tout autant que les hommes déchargèrent leur fusil sur le pauvre arbre ébranché. Ce fut même une occasion pour plusieurs de mesurer leur habileté, sinon leur vanité.

Au moment où la gaieté s'estompait et où la fusillade ralentissait, le seigneur invita tout le monde à déjeuner. Dans le manoir, tout le personnel était prêt. D'immenses tables regorgeaient de mets variés que le cuisinier du seigneur, Hilaire Borduas, avait préparés avec amour. La boisson et l'excitation aidant, à chaque toast levé, des jeunes tels Henry-Firmin McLean et Christophe Tremblay couraient à l'extérieur décharger à nouveau leur fusil sur le mai.

Le meilleur violoneux de la paroisse était là. La fête se poursuivait dans une succession de quadrilles, de chansons et de contes. Finalement, peut-être fêtera-t-on encore le mai l'an prochain. Tant pis pour ceux qui ne sont pas d'accord. Ils manquent une belle occasion de réjouissances.

Augustin Lebeau, journaliste



Les sacres de Grégoire

Prologue, samedi 15 mai 1852

Il y a plusieurs jours de cela, Grégoire Tremblay, homme à tout faire, était occupé à de petites réparations aux murs et à la toiture du presbytère. Avec sa hache il équarrissait quelques billots de cèdre pour en faire des bardeaux. Il était concentré sur son travail lorsque des jappements attirèrent son attention. Brasdor, le chien d'Eustache Lavoie, faisait la vie dure à la vieille maîtresse d'école, Madeleine Saintonge. Elle reculait, battant l'air de coups de pied, dans l'espoir de se défaire du vilain cabot. Soudain, elle perdit l'équilibre et s'affala de tout son long dans une mare de boue. Furieuse, elle hurla qu'elle allait l'étriper ce bête de chien.

Déconcentré par les pitreries de la pauvre dame, Grégoire oublia le danger et se donna un coup de hache sur un pied. Lui aussi, il se mit à gesticuler et crier à tue-tête. Madame Saintonge, remise de ses émotions, vit l'homme clopiner en direction du magasin général. Elle l'entendit crier «torqueux de baptême!».

Elle n'en crut pas ses oreilles et décida, malgré sa frustration et sa tenue boueuse, d'aller voir de plus près.

Grégoire entra en hurlant. Là, Eustache et son épouse Anabelle, la femme du juge de paix, Perrette Lacoste et ses p'tits derniers, Auguste et Archange vaquaient à leurs affaires.

Grégoire s'élança vers sa tante Anabelle et lui demanda de faire venir le docteur Harris. Son pied droit était en sang et il enflait à vue d'œil. Sans attendre, Eustache partit chercher le docteur. En sortant, il laissa la porte ouverte et Brasdor, se précipita à l'intérieur. Cet idiot de chien s'élança vers Grégoire et lui passa sur le pied. Madame Saintonge entra sur le fait.

Grégoire recommença à hurler et à sacrer de plus belle: «torqueux de baptême de torqueux de baptême». Anabelle, éberluée d'entendre ces blasphèmes dans la bouche de Grégoire, tenta de le calmer. Rien n'y fit, il ne cessait de proférer des sacres. Madame Duchesne essaya également d'apaiser la fureur de l'homme. En vain, le Grégoire ne se maîtrisait plus: «torqueux de baptême de viarge de crisse».



De retour au magasin avec le docteur, Eustache, devant un tel délire, le somma de se taire ou de quitter les lieux. Pendant que le docteur Harris lui donnait les premiers soins, Grégoire ne cessait de crier «torgueux de baptême...» et d'en rajouter. Puis, comme s'il avait un essaim d'abeilles dans le pantalon, il quitta la place à toute vitesse. Le docteur Harris partit à ses trousses.

Au magasin général, on était sous le choc. La femme d'Archibald Papineau s'adressa à madame Mathilde Duchesne.

— C'est intolérable, personne n'a le droit de prononcer en vain le nom du seigneur! Dire que mes jeunes enfants ont entendu tous ces sacres; j'espère que ça ne les marquera pas pour toujours. On devrait punir ces malotrus et leur enlever l'envie de recommencer.

Anabelle Bergeron et Eustache Lavoie désapprouvaient également les paroles de Grégoire, mais il était le neveu préféré d'Anabelle et elle n'aimerait pas que l'on pousse trop loin cette fâcheuse affaire.

— Mesdames, dit-elle, Grégoire n'est pas un méchant homme! C'est la première fois que je l'entends parler de même!

— Y faudrait faire un exemple, reprit Perrette Lacoste.

Elle se tourna alors vers Mathilde et lui demanda s'il n'y avait pas dans la loi quelque chose qui punisse les «sacreurs».

— Je vais m'informer auprès de mon époux, répondit-elle embarrassée. Au revoir!

Augustin Lebeau, journaliste



La punition de Grégoire

Prologue, dimanche 16 mai 1852

Sitôt rentrée, Mathilde raconta toute l'histoire à son époux. Celui-ci demeura songeur.

— Grégoire n'est pas un mauvais homme et il devait avoir terriblement mal pour s'être ainsi donné en spectacle!

— Je sais, mais si tu avais entendu tout ce qu'il a pu dire, tu aurais été fort choqué. Une chose est certaine, la femme de Papineau veut agir. Si on ne le fait pas nous-mêmes, elle ira voir monsieur le curé et notre Grégoire aura des problèmes.

— Vous avez raison, ma douce. Comme toujours vous êtes de bon conseil. Je vais aller chez monsieur le curé pour lui demander son avis.

Parvenu au presbytère, Donald Laprise vit que madame Archibald Papineau était déjà là. Elle avait l'air furieuse et monsieur le curé Chandonnay avait peine à la contenir.

— Bonjour, monsieur le juge, nous avons là une bien triste affaire, lança le curé en le voyant apparaître.

— Oui! Il faudrait bien que Grégoire Tremblay s'excuse auprès des gens qui étaient dans le magasin général lors de son passage remarqué, répondit le juge.

— Je ne suis pas d'accord, rétorqua le curé. Ce n'est pas suffisant. Il y a certainement quelque chose dans la loi qui prévoit cette situation. Vous devez être au courant.

— Oui! En effet! Les textes sont clairs, répondit le juge. La personne qui profane le nom du seigneur est passible d'être jugée et condamnée à une peine d'emprisonnement et à une amende. Mais aujourd'hui il arrive très rarement que l'on arrête les gens pour cela, dit-il, en espérant mettre fin à l'affaire.

Voyant le peu d'effet de sa dernière remarque, il ajoute :

— Il faut cependant des témoins prêts à dénoncer l'homme.

— Dans cette paroisse, il y a beaucoup trop de «sacreurs», ajouta le curé. Il faut leur donner une leçon. Une vraie! Une qui compte. Grégoire Tremblay est célibataire à ce que je sache! Même s'il écope d'une peine de prison, ça ne fera pas de tort à sa famille.

— Monsieur le juge à paix, interrompt madame Papineau, je suis prête à dénoncer ce rustre et à aller témoigner.

Le lendemain matin, le juge de paix, accompagné de son fils, se rendit chez Grégoire Tremblay. Celui-ci se berçait sur la galerie. Autour de lui, les enfants de son frère Jacques s'amusaient.

— Bonjour, messieurs, qu'est-ce que je peux faire pour vous?, lança sur un ton enjoué celui qui avait profané le nom du Seigneur.



Rapidement, Donald Laprise lui expliqua les raisons de leur venue.

— Préparez quelques vêtements, je dois vous mettre en garde à vue en attendant votre procès pour blasphème.

— Torqueux de baptême, ne put s'empêcher de dire Grégoire!

Le procès eut lieu à Saint-Hyacinthe. Le témoignage de madame Papineau convainquit le magistrat qui trouva que c'était un beau cas. Pour frapper l'opinion publique, qu'il jugeait trop indulgente envers ce genre de pécheurs, il usa de sévérité.

— Une telle offense ne peut être tolérée, lança le magistrat du haut de sa tribune. Quiconque prononce en vain le nom du Seigneur et des sacrements doit être puni. Il est bien pénible de voir que des êtres sont assez pervers et dégradés pour changer en blasphème les adorations vouées à l'Être Suprême. La loi réprime hautement cette offense et prononce des peines sévères pour rappeler aux irréfléchis, qui se laissent emporter en jurements, que la société n'est pas indifférente à de tels excès et ne saurait les tolérer.

Grégoire Tremblay fut reconnu coupable et condamné à trois mois de prison et à cinq piastres d'amende avec continuation d'emprisonnement jusqu'à complet paiement. Cette sentence fut diffusée dans la presse régionale qui rapporta les moindres détails des paroles échangées à la cour. On espérait, par cet exemple, inciter les irréfléchis à se tourner la langue sept fois avant de parler.

Suite à ce procès, il se forma deux clans dans la seigneurie. D'un côté, certains approuvaient la punition et la sentence. De l'autre, il y avait ceux qui trouvaient la condamnation trop sévère et disproportionnée en rapport à l'offense. Après tout, malgré son langage de charretier, Grégoire était un homme serviable et aimé dans le village.

En guise de protestation, quelques-uns réunirent la somme de cinq piastres et acquittèrent la créance de Grégoire vis-à-vis la loi. Les excès de langage n'étaient pas chose rare dans ce coin de pays et aucun de ceux-là n'aurait aimé faire l'objet d'une telle poursuite en justice.

Depuis ce jour, ça discute ferme dans le village. Et les excès de langage ne sont pas disparus pour autant!



Augustin Lebeau, journaliste



L'amitié de Clothilde et Firmin

Prologue, mardi 18 mai 1852

Clothilde Marchand et Firmin McLean sont faits pour s'entendre. Lorsque ces deux-là préparent un mauvais coup, tenez bien vos tuques, les cheveux risquent de vous dresser sur la tête.

Bien que Firmin ait bientôt 18 ans (le 23 août) et Clothilde à peine 16 (le 27 avril), ils forment une équipe redoutable. Je vais vous raconter comment ils ont fait connaissance et pourquoi ils ont si facilement lié d'amitié.

Le jeune Firmin a rencontré Clothilde pour la première fois l'année dernière, chez mademoiselle Jeanne Fréchette où il était alors en train de bêcher le potager. Clothilde, femme de service en ce lieu, en avait profité pour l'espionner. Henry-Firmin s'en rendit compte et, pour se venger de cette intrusion, se moqua de ses taches de rousseur. La jeune fille répliqua immédiatement et le poussa de toutes ses forces dans le fumier qu'il venait d'étendre sur le potager.

Firmin McLean n'aurait jamais pardonné ce geste à qui que ce soit. Il pardonna pourtant à la jeune fille. Depuis ce jour, ils se voient très souvent pour se raconter leurs secrets, leurs rêves et faire des mauvais coups.

Clothilde connaît tout des rêves de voyage de son ami Firmin. Secrètement, elle rêve de l'accompagner en Afrique ou en Orient. À tout le moins, elle aimerait l'accompagner sur l'Anabelle. Firmin veut demander au marchand général de l'engager comme homme à tout faire pour la prochaine saison sur sa goélette. Ce n'est peut-être pas les îles du sud, mais, au moins, elle pourrait quitter Prologue et voir un peu ce qui se passe ailleurs.

Car Clothilde rêve aussi depuis qu'elle est toute petite d'aventures et de voyages. Elle aimerait devenir une comédienne qui ferait carrière sur le vieux continent tout comme madame Pétronille Papineau.

Certains disent que Clothilde a un caractère rebelle et qu'elle est antipathique. Pour Henry-Firmin McLean, Clothilde Marchand est une jeune fille décidée et dégourdie qui ne



s'en laisse imposer par personne. Il admire son tempérament et tout comme elle, il n'aime pas tellement certaines personnes — dont nous tairons le nom — qui colportent toutes sortes de méchancetés à son sujet.

En y regardant de plus près, on peut dire que l'histoire de leur vie se ressemble.

Augustin Lebeau, journaliste



La fabrication du savon

Prologue, samedi 22 mai 1852

Comme vous savez, c'est au cours des premières semaines du mois de mai que les habitants fabriquent leur savon domestique. Pendant tout l'hiver, ils ont conservé les restes de table, la graisse de porc et de bœuf et les os qu'ils ont pris soin de broyer. Ces restes forment le «consommage» ou «consommé», premier ingrédient à entrer dans la composition du savon domestique. Avec le retour des premiers jours du printemps, la forte odeur de ce consommé force la ménagère à fabriquer son savon.

Chez les McLean, c'est le jeune Firmin qui est en charge de cette opération. L'autre jour, Clothilde Marchand, dans un geste de grande générosité, lui a offert de l'aider.

— C'est pas de refus ma belle rousse, lui a-t-il dit!

Ensemble, ils ont préparé l'installation pour accrocher l'immense chaudron dans lequel ils ont fait bouillir le consommé accumulé au cours de l'hiver. Cette opération avait pour but d'extraire toute la graisse qu'ils ont ensuite laissé reposer toute la nuit.

Le lendemain, Clothilde arriva en courant chez son ami. Tout heureux de voir qu'elle avait tenu parole et qu'elle n'avait pas de retard, celui-ci la mit en garde.

— Il ne faut pas faire d'erreurs dans la durée d'ébullition du liquide ou dans la force du feu sinon on peut perdre toute la brassée.

Clothilde eut un haut-le-cœur en se penchant sur la chaudronnée.

— Mais qu'est-ce qu'il y a là-dedans, demande-t-elle complètement dégoutée.

— Ben, pour avoir une bonne brassée et un produit de qualité il faut avoir 20 livres de gras, 30 pintes d'eau, 10 livres de résine, 5 livres de gros sel et deux pintes de «lessi».

— De la «lessi», mais qu'est-ce que c'est? demande-t-elle, ignorant son expérience passée à la buanderie de l'orphelinat.

— Ben voyons Clothilde tu connais donc rien de tout ça? La «lessi» s'obtient en versant de l'eau bouillante sur de la cendre



de bois franc dans une grande cuve. L'eau, filtrée par la cendre, s'écoule doucement par un p'tit trou percé sous la cuve.

— Bon, pis après, une fois qu'on a tous ces ingrédients, qu'est-ce qu'on fait, demande-t-elle en feignant regretter d'avoir offert son aide.

— C'est notre travail de la journée. D'abord, on fait bouillir l'eau puis on y verse la «lessi» et la résine. Ensuite, on ajoute le gras et on laisse bouillir pendant 45 minutes. Pendant tout ce temps, y faut être très vigilant et brasser sans arrêt avec la palette de bois que tu vois là-bas. C'est pour empêcher le débordement. Puis, écoute-moi ben! Lorsque le feu diminue d'intensité, on ajoute graduellement le sel au mélange pour faire prendre le savon. Finalement, on vérifie si le liquide colle à la palette et glisse lentement en nappes. C'est le signe que le savon est prêt. Là, on retire le chaudron du feu et on le laisse refroidir pendant 24 heures. Demain, on aura plus qu'à découper le mélange durci. Comme ça, on aura de quoi se frotter les oreilles pendant encore toute une année.

Augustin Lebeau, journaliste



Savonnade pour Mathieu Martin

Prologue, dimanche 23 mai 1852

Le lendemain, Clothile était à son poste. Elle aida Firmin à découper le mélange en barres.

— Ouais, c'est ben du travail pour les autres! On pourrait pas trouver quelque chose d'amusant à faire avec ce savon, demanda-t-elle les yeux brillants de malice.

— Ouais, laisse-moi réfléchir, dit-il.

Mais Clothilde ne lui laissa pas le temps de trouver.

— Moi je sais, dit-elle!

— Tu sais quoi, demanda Firmin de plus en plus curieux.

— Il paraît que lorsqu'on frotte du savon sur un plancher de bois, c'est comme si on était sur de la glace tellement ça glisse (elle avait fait déjà le coup à la surveillante de la buanderie de l'orphelinat). Tu connais le petit ponceau de bois qui enjambe le ruisseau derrière l'auberge. Je connais quelqu'un qui l'emprunte souvent pour aller faire son jars auprès de sa belle, pas belle du tout, d'ailleurs!

— C'est une merveilleuse idée et je crois savoir de qui tu parles, répondit Firmin en affichant un large sourire.

— J'parle de Mathieu Martin dit Tudor. Celui-là j'peux pas le sentir! C'est un vrai p'tit prétentieux et il ne me déplairait pas de lui jouer un tour. Justement, aujourd'hui, j'sais qu'il a donné rendez-vous à sa belle. Ils vont sûrement faire des cochonneries si on ne les empêche pas! Ce sera une bonne action, dit-elle, en riant à gorge déployée.

Ils prirent deux grosses barres de savon et partirent en direction du ponceau.

Clothilde, la malicieuse, connaissait exactement le moment où Mathieu Martin dit Tudor devait passer sur le petit pont. Ils savonnèrent toutes les planches du ponceau et se cachèrent derrière un petit bâtiment qui n'était pas très loin.

Lorsque Mathieu arriva en sifflotant, habillé de son bel habit du dimanche, il ne se doutait pas de ce qui l'attendait. Les mains dans les poches, il entreprit la traversée du petit pont.



À peine eut-il fait quelques pas qu'il glissa, perdit l'équilibre et tomba juste à côté dans le ruisseau.

Clothilde et Firmin, qui n'avaient rien manqué du spectacle, se tordaient de rire. Mathieu Martin ne les vit pas et se releva sans trop comprendre ce qui rendait le pont si glissant. Il était trempé et l'eau lui dégoulinait de partout. Il regarda autour de lui espérant ne voir aucun témoin. Le jeune homme était fier de sa personne et ne voulait pas faire les frais des potinages des commères du village.

Mais, la p'tite Geneviève Papineau avait tout vu. C'est elle qui m'a tout raconté. Elle jouait pas très loin de là et elle a remarqué Firmin et Clothilde qui riaient à se rouler par terre. Puis elle a vu Mathieu Martin dit Tudor.

— On aurait dit un épouvantail, me dit-elle narquoisement!

Je ne vous répète pas ce que Mathieu Martin, de coutume si poli et si réservé, a dit lorsqu'il a su l'histoire. Je vous laisse deviner!

Augustin Lebeau, journaliste



Les femmes de Prologue

Prologue, vendredi 28 mai 1852

Il s'est passé bien des choses dans la seigneurie depuis quelques jours. D'abord la commune: vous souvenez-vous de la nouvelle dans laquelle je vous parlais de l'ouverture de la commune, de la bénédiction des bêtes et de la fête qui a eu lieu ce jour-là?

Et bien, figurez-vous que les habitants, aidés des jeunes vachers, ont dû ramener leurs bêtes dans les bâtiments. On croyait que le beau temps tiendrait mieux, mais, les journées ont beau être ensoleillées, les nuits sont encore trop fraîches pour laisser le bétail et les chevaux dormir à la belle étoile. De plus, le foin et l'herbe, malgré les dires du fermier du seigneur, ne sont pas encore assez abondants et un peu partout il y a des mares de boue où les bêtes pourraient s'embourber et briser une de leurs pattes. Mais, c'est une question de jours pour que la commune reprenne vie. Je vous en reparlerai.

Il y a également le marchand général qui est très occupé. Il a fait le grand ménage de sa goélette. Elle est à quai depuis plusieurs jours et tout le monde peut venir l'admirer. Il en est bien fier, le bonhomme, et je vous dis que notre marchand a le menton bien haut depuis ce jour. Il est vrai qu'il est sans cesse entouré et sollicité par notre jeunesse avide d'aventures! Ça flatte son homme!

Comme vous savez, il y en a plusieurs qui aimeraient travailler sur sa goélette et pour cause, le Eustache se donne de l'importance et fait languir tous ces jeunes coqs. Il dit un «peut-être» par ci, un «peut-être» par là, un «je vais y penser», ou bien «je verrai»!

Eustache a déjà fait un voyage à Montréal, histoire de vérifier si tout allait bien. Bien sûr, il en a profité pour ramener des provisions et deux hommes assez étranges. On dit que ce sont des savants! Je ne sais pas trop ce qu'ils peuvent bien savoir de plus que nous. Je vais faire ma petite enquête là-dessus.

C'est vraiment un beau bateau. J'aurais aimé vous raconter l'épopée de la mise à l'eau, mais Eustache Lavoie m'a défendu de le faire. Il dit que je raconte tout de travers et qu'il vaut mieux qu'il le fasse lui-même. Il doit actuellement ranger les provisions qu'il a ramenées de Montréal et il m'a promis,



dès ce travail terminé, qu'il prendra la plume pour tout vous raconter. J'aurai sûrement des choses à ajouter à son histoire!

Ce qu'il y a de plus beau en ce temps-ci, ce n'est pas le beau temps, ce n'est pas la commune, ce n'est pas la goélette d'Eustache! Non! Ce n'est pas tout cela. Ce sont les femmes du village! Ah! ce qu'elles sont belles, les dames et demoiselles de la seigneurie! Ah! qu'elles sont rieuses et joyeuses! Je me suis transformé en petit oiseau pour entendre tout ce qu'elles se disent pendant la corvée du grand lavage.

Je sais, je suis trop rondelet pour passer pour un petit oiseau, mais je suis rapide, habile et souple et c'est tout ce qu'il faut pour se cacher et monter aux arbres sans être vu! Vous pensez bien que ces dames ne m'auraient jamais laissé fureter autour d'elles pendant qu'elles travaillaient! Alors, je n'avais d'autre choix que de me cacher derrière les bâtiments ou encore sous les galeries ou encore dans un arbre.

Comme je ne peux pas vous parler de toutes ces dames, j'ai choisi celles qui habitent les six dernières maisons du rang de la rivière, à l'ouest de l'île aux fermiers. Là vivent les Gadouas, les Papineau et la jeune famille de Marc Simard; en tout une trentaine de personnes.

Augustin Lebeau, journaliste



La grande lessive

Prologue, lundi 31 mai 1852

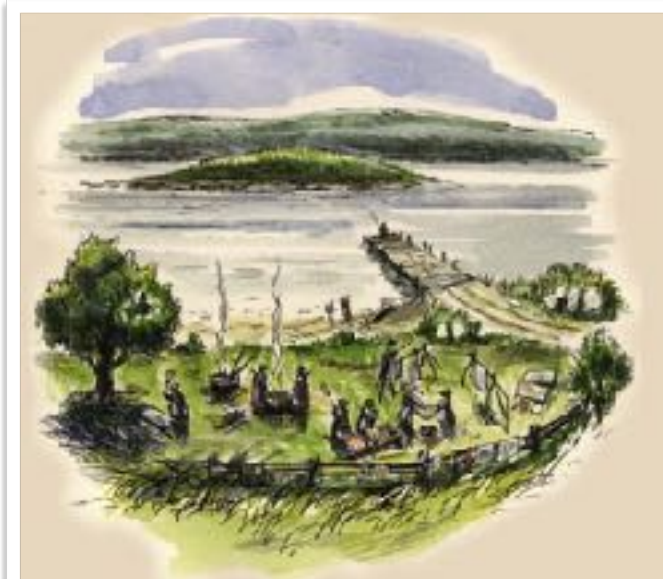
Ah! chers enfants du futur, comme je prends de gros risques pour vous! Croyez-le ou non, je suis présentement niché dans un arbre, qui pousse tout près de la rivière, devant la maison du vieux Robert Gadouas. De ce perchoir, je peux voir ce qui se passe à des milles à la ronde et entendre ce qui se dira en bas, près du quai. C'est là que plusieurs femmes doivent se réunir pour faire la grande lessive du printemps.

Louise Gadouas, Eugénie Simard, Perrette Lacoste, Anne Papineau, Marie-Louise Larose et Brigitte Tremblay se sont donné rendez-vous près de ce quai, construit par le vieux Gadouas il y a une trentaine d'années. Son âge avancé l'empêche de trop s'éloigner et le petit quai est devenu son unique coin de pêche (avec la permission du seigneur). Triste destin, lorsqu'on songe qu'il était, du temps de sa belle jeunesse, l'un des meilleurs pêcheurs d'aloses de toute la seigneurie.

C'est également l'endroit où plusieurs enfants viennent se baigner lors des chaudes journées de l'été. Et, c'est là où, à cette date, les femmes Gadouas et Papineau se regroupent pour faire le grand lavage.

La grande lessive, c'est une histoire de femmes et à part le patriarche et les tout-petits, aucun homme n'est toléré sur les lieux. Gare à moi si je suis découvert!

La journée est magnifique et le soleil promet d'aider à la tâche. De ma cache, je vois les femmes installer de larges chaudrons pour le «bouillage» du linge. Puis, elles dressent de longs «bancs à laver» faits de madriers, sur lesquels elles jettent les draps, les toiles, les nappes, les rideaux et les tapis.



En rang, comme aux exercices de la milice, elles se préparent à l'assaut. C'est la vieille fille Gadouas qui semble être le général de cette armée en jupons. À son signal, les femmes attaquent. Le frou-frou des robes et les éclats de rire ont la joyeuseté des héros comiques de Rabelais!

Armées d'une large palette de bois, elles frappent les pièces les plus résistantes pour en déloger la poussière qui s'est incrustée dans le tissu au fil des jours. Elles sont impitoyables. Je ne voudrais pas être à la place d'un tapis; c'est un véritable massacre.



Ces dames frappent fort et la poussière vole dans tous les sens. Quel entrain mes amis, quel entrain! Ah! si je pouvais, avec un peu de poudre de perlimpinpin, les transporter sur les plaines d'Abraham au temps de la guerre de la Conquête! C'est Montcalm qui aurait été content de commander cette petite troupe de frondeuses; c'est certain que les Anglais auraient pris la poudre d'escampette. Mais, je m'emporte. C'est sûrement l'action magique du printemps amplifiée par ce spectacle admirable!

Elles battent le linge en cadence et en chantant. Le rythme fait oublier la fatigue. Leurs merveilleux chants se mêlent à ceux des oiseaux qui, amoureux et parés de leurs plus beaux atours, se perchent à la cime des arbres pour être bien en vue.

Après un premier battage, Eugénie Simard et Marie-Louise Larose mettent les différentes pièces dans les chaudrons remplis d'eau bouillante et de «lessi». Puis, avec une grande palette, les autres femmes brassent énergiquement. Elles recommencent plusieurs fois le manège du «battage» jusqu'à ce que tout soit d'une grande propreté.

Une fois battues, récurées et rincées, les pièces sont mises à sécher sur l'herbe, les arbustes et les clôtures. Il est dommage que monsieur Kriegoff ne soit pas ici. Cette scène champêtre l'aurait sûrement inspiré.

Pendant la grosse lessive, les femmes n'ont pas vraiment le temps de parler, mais ce n'est que partie remise! Elles se préparent maintenant à faire la lessive du linge d'hiver.

Elles voient les grosses poches de toile du pays qu'elles ont descendues près du quai et se placent côte à côte au bord de la rivière. Elles plongent tout le linge dans l'eau afin de noyer les p'tites bêtes qui auraient pris logis. Eugénie Simard, aidée de Louise et de la belle Léonne ont la plus grosse pile de linge, car elles doivent laver tous les vêtements des 4 garçons de la famille. Ces bûcherons ramènent à chaque retour de chantier quelques p'tits indésirables!

Oh! Je commence à être inconfortable sur ma branche. Je ne dois pas bouger, car je pourrais révéler ma présence et provoquer une catastrophe! Je vous laisse imaginer le sort que me réserveraient ces dames. Je dois quand même m'avancer un peu pour mieux entendre ce qu'elles peuvent bien se dire. La conversation commence à être animée et je crois que je vais apprendre et vous apprendre bien des choses.

Augustin Lebeau, journaliste





JUIN 1852

Bavardage et lavage	195
Bavardage et dégringolade	200
La première communion.....	202
Garçon marchant au catéchisme	204
Réparation de l'Anabelle	207
Charivari chez les Desrosiers.....	209
Invitation chez les Laprise	212
Eustache et son aventure au Labrador	215
Pirates américains Sept-Îles.....	218
Fêtes de la Saint-Jean-Baptiste	221
En attendant le vapeur	223
Siffler le vent.....	226
Le temps des foins	229
La faucheuse mécanique	231



Bavardage et lavage

Prologue, mercredi 2 juin 1852

Perrette Lacoste, modèle de charité chrétienne, comme on dit malicieusement, est la plus crierde du groupe. C'est elle qui commence les commérages et rapidement les autres femmes emboîtent le pas. Leurs bavardages bruyants font penser aux jacassements de la pie en quête de baies à dévorer.

Tendons bien l'oreille!

— Mesdames, avez-vous vu l'annonce de notre grande romancière dans le magasin général, demande Perrette Lacoste!

Louise Gadouas, les deux poings sur les hanches, toise sa voisine d'un regard de jugement dernier et lui dit:

— Tu sais ben que j'sais pas lire ni écrire et je ne suis pas la seule: j'pourrais même dire que c'est la plus grande partie du monde de par ici qui savent pas lire ni écrire. Il n'y a que toi qui est instruite alors, fais pas ton importante et cesse de nous faire languir.

— Ben d'abord, faut que j'vous dise que c'est ma p'tite Pauline qui est arrivée un jour tout excitée et qui voulait absolument avoir un p'tit chat de madame Mathilde Duchesne. Imaginez-vous que Madame Laprise, en plus du magasin général, a aussi demandé à la maîtresse d'école de lire son annonce en classe. Depuis ce jour les enfants n'arrêtent pas de nous tanner pour avoir un de ces p'tits chatons. La p'tite en a perdu le sommeil. Devant tant de persévérance inhabituelle de la part de ma Pauline, j'me suis demandé ce qui avait ben pu l'intéresser autant. Alors je suis allée au magasin général et j'ai copié l'annonce sur un bout de papier.

— Viens-en au fait, tonne la doyenne du groupe.

Il est évident que Perrette Lacoste avait dans l'idée de parler de cette histoire-là, car la copie du texte était dans sa manche en compagnie de son tout nouveau mouchoir.

— Qu'est-ce que ça dit l'annonce, rajoute la jeune Brigitte fort curieuse.

— J'vous la lis. Comme ça, il n'y aura pas un mot de rajouté. «quatre adorables chatons angora cherchent un foyer d'accueil chaleureux. Ces véritables bijoux de la nature sauront vous couvrir de caresses, de ronronnements amicaux et feront l'orgueil de votre maison.»

La Perrette n'a en effet rajouté aucun mot au texte, mais on ne peut pas en dire autant de ses mimiques. Madame la juge à paix aurait été bien chagrinée de se voir caricaturée aussi méchamment par cette paysanne cancanière.



— Ouais! elle fait de belles phrases madame la juge à paix, dit joyeusement la vieille Eugénie Simard, occupée à frotter sur la pierre les caleçons de son cher époux Joseph-Marie Gadouas.

— C'est pas tout, reprend la bavarde, elle a donné une description de chacun de ses p'tits chats. J'comprends que ma p'tite Pauline désire autant un chaton. La bourgeoise décrit ses chatons comme s'ils étaient des personnes comme vous et moi. Non, non, je devrais pas dire ça; elle les décrit plutôt comme de nobles seigneurs.

— Ben, voyons, madame Papineau, vous exagéreriez pas un pt'it peu, lance Léonne, qui connaît bien les excès de sa voisine.

— Vous verrez ben par vous-mêmes! Voici ce qu'elle dit de ses chatons: « Nés d'un père aristocrate "Châtelain" et d'une mère musicienne "Chacone", ces superbes chatons blancs aux yeux couleur d'émeraude cerclés de noir, répondent aux noms de Chahut, Chatouille, Charade et Charabia.

— Eh ben, lance Anne Papineau, y a de quoi rendre jaloux le seigneur Prologue.

La raillerie de madame Anne fait son effet. Les femmes se tapent sur les cuisses et les épaules en portemanteau de ces femmes endurcies à la tâche sont secouées par des rires nerveux.

Seule la jeune Brigitte hausse les épaules comme pour signifier qu'elle n'apprécie pas les moqueries dont madame Mathilde Duchesne est l'objet. C'est qu'elle admire secrètement cette femme passionnée et romanesque.

Et, Perrette Lacoste de poursuivre, un poing sur la hanche (elle lit lentement en appuyant sur chacun des mots):

— CHAHUT : véritable gardien de vos rêves, chasseur d'élite en matière de cauchemars, de fantômes et de sorcières, courageux, épris de justice, passe le plus clair de son temps à dormir ou à chahuter s'il se sent brimé dans ses droits. Il pourrait à l'occasion et pour son plus grand plaisir, occuper le poste d'acheteur de rats dans votre grange-étable en échange de chaleur humaine, de repas substantiels et de caresses quotidiennes.

— Brimé dans ses droits, brimé dans ses droits, lance Fortunée Borduas qui n'aime pas beaucoup les chats. Ça veut dire quoi au juste! Et pis nous autres on serait pas brimé dans nos droits avec ces pachas de chats qui mènent une vie de roi sans rien faire pour le mériter! Pis nous qui travaillons comme des esclaves, qui c'est qui nous donne de la chaleur humaine? Hein! qui? Dites-le-moi!

La lectrice interrompt sa lecture. Elle semble heureuse de l'effet produit par les paroles vindicatives de Fortunée. Puis, elle reprend là où elle avait laissé.

— CHARABIA : Apollon confus, baragouinant un langage de chat incompréhensible, vous obéira fidèlement si vous lui donnez des consignes contraires à celles que vous souhaitez.



Il vous suivra pas à pas, à l'écoute de vos moindres gestes et lira dans vos pensées. Compagnon attentif et affectueux, ce chaton a décidément du chien!

— Ouais! ce chat-là, c'est encore mieux qu'un mari, s'exclame Louise Gadouas. Oh! Excusez-moi, vous pouvez poursuivre votre lecture, madame Lacoste.

— CHARADE : grâce sublime, élégante, énigmatique et mystérieuse, vous comblera de sa douce présence et vous étonnera par ses prouesses épistolaires. Elle peut lire dans l'obscurité, mimera des mots que vous aurez à deviner et donnera des coups de patte sur votre plume si une faute d'orthographe se glisse sur le papier.

— J'comprends que ma p'tite veut avoir Charade. Elles pourront faire leur devoir ensemble, lance joyeusement Perrette, fière de sa trouvaille. Écoutez bien la description du dernier chaton!

— CHATOUILLE : exquise beauté féline, insatiable de curiosité, humoristique à souhait, vous ravira par son entrain et ses espiègleries. Fort distinguée, ravissante, cette grande dame de compagnie sèmera la paix et la douceur de vivre dans votre foyer.

— J'comprends pas la plupart des mots qu'à dit, lance anxieusement Marie-Louise Larose. Je me sens un peu ignorant, mais que c'est que ça veut dire «pistolaire», demande-t-elle en se tournant vers la lectrice?

Il est évident que notre «cancaneuse» ne connaît pas non plus la signification de ce mot, mais comme elle sait que personne ne pourra aller le vérifier, elle pense rapidement et dit sans sourciller:

— Prouesses épistolaires, ça vient de pistole. Hum! ça veut dire que c'est un chat espagnol qui est très riche.

Les femmes sont toutes pantoises tellement elles sont étonnées par la réponse de Perrette.

— T'en connais des choses, lance la vieille Eugénie.

Satisfaite de son effet, Perrette ajoute :

— Vous pensez bien que les enfants veulent tous avoir un de ces chatons si magnifiquement décrits. Devant l'insistance de la p'tite, mon époux Archibald a fini par lui promettre qu'il irait chercher Charade si elle «marchait au catéchisme» et si elle réussissait bien l'examen d'instruction religieuse qui lui permettrait de faire sa première communion avec les autres enfants au mois de juin. Ça fait déjà trois semaines qu'elle marche au catéchisme et j'vous dis qu'elle s'applique. Chaque jour, elle se rend à l'église avec une douzaine d'autres enfants du même âge pour les exercices préparatoires. La première journée, monsieur le curé Chandonnay leur a expliqué que la première communion ne se faisait pas sans le sacrement du pardon ni sans une instruction religieuse et des connaissances suffisantes.



— Notre bon curé est un saint, lance Perrette en haussant le ton! Il pense pas seulement aux enfants, il pense à nous autres aussi; en plaçant l'instruction en début mai, il a voulu que les enfants puissent nous aider aux travaux des champs. Il paraît qu'il va y avoir beaucoup de premiers communiant cette année. Notre curé a accepté que de jeunes adultes des paroisses avoisinantes se joignent au groupe de nos enfants.

— Comment se fait-il que des garçons de 18 et 20 ans fassent leur première communion seulement cette année, demande la jeune Brigitte.

— Ah, répond Perrette, il y a des gens qui n'ont pas de conscience ma foi et qui ne se sont pas souciés d'envoyer leurs enfants au catéchisme. Ils les ont ainsi gardés dans l'ignorance des choses de Dieu! Et comme ce sont des ignorants eux-mêmes et des paresseux, leurs enfants grandissent sans connaître ce que sont le péché, la mort de l'âme, la pénitence, la miséricorde divine, le jugement dernier, l'enfer, le ciel, l'avarice, l'usure, l'impureté, la foi et la sanctification du dimanche (Perrette commençait à léviter).

La doyenne du groupe, qui en a vu bien d'autres, intervient alors pour ramener Perrette à l'ordre.

— C'est pas toujours la faute des parents, dit-elle. Quand il n'y a pas de curé dans la paroisse ou ben encore qu'il est trop vieux pour s'en occuper, les enfants peuvent pas marcher au catéchisme! Et pis, il y en a qui sont ben pauvres et qui ont besoin des enfants sur la terre.

Après quelques minutes de réflexion, profitant du silence qui s'est fait autour de son intervention, elle ajoute :

— Je connais de pauvres femmes qui ne peuvent laisser aller leurs enfants au catéchisme, mais qui leur ont appris tout ce qu'elles savent de notre religion! Ça fait que ce sont des familles ben pieuses quand même! Faut pas juger de même ma Perrette, le bon Dieu pourrait se fâcher de voir ainsi ses brebis les plus malheureuses calomnier par quelqu'un qui manque de rien!

Ouf, murmure Brigitte Tremblay à sa voisine, il y a quelqu'un qui l'a enfin remis à sa place la Perrette.



Renfrognant son humeur, madame Lacoste cesse de parler pendant quelques minutes. Mais avec elle, le silence n'est jamais trop long! C'est à croire qu'elle a peur de la paix! Il est évident que nous allons apprendre encore bien des choses de la bouche de cette «démone».

Augustin Lebeau, journaliste



Bavardage et dégringolade

Prologue, vendredi 4 juin 1852

Il s'en est passé des choses depuis mercredi. Je suis actuellement alité. Une méchante cassure à la jambe droite me retient à la maison.

Je devine votre interrogation! Qu'est-ce qui a bien pu arriver pour que Augustin Lebeau soit rivé au lit. Et bien, retournons en arrière.

Du haut de mon arbre, j'observais les femmes faire leur grande lessive et j'écoutais tous leurs cancans.

La diablesse du groupe avait repris la parole. Il était évident qu'elle voulait clouer le bec à la doyenne. Elle prit alors une pose affectée comme pour retenir l'attention de toutes.

— Monsieur le curé Chandonnay m'a confié que lorsqu'il était encore un tout jeune prêtre, il avait accompagné l'évêque de Québec lors de sa grande tournée des paroisses du Bas-Canada. Au cours de cette visite pastorale, il était chargé de consigner les mœurs religieuses des paroissiens et les récriminations des curés. Le portrait qu'il m'en a dessiné est peu reluisant. À tel endroit le péché de la chair prédomine, mais on demande quand même pardon au Seigneur et tous communient. À tel autre, on ne respecte pas les jours de jeûne et d'abstinence, les dimanches et fêtes; les magasins sont ouverts, les cantines aussi et les travaux manuels se poursuivent. Ailleurs la paroisse ne vaut pas grand monnaie; il n'y a pas de foi et on ne pense qu'à se divertir et à danser; les cabarets et les ivrognes abondent.

Puis du même souffle, elle poursuivit sa description de ce qui lui apparaissait être l'enfer sur terre.

— Dans les coins reculés, les gens vont très rarement à la messe, certains jamais, soit par négligence, soit par pauvreté, soit par mauvaise volonté. Et vous savez ce qu'il y a de pire? Des Canadiens qui se joignent aux immigrants dans les Cantons de l'Est adhèrent aux sectes protestantes. Ils en perdent leur langue, leurs mœurs et leur piété.

— C'est un tableau bien noir que tu dessines là, répliqua la vieille Eugénie en frottant pour la centième fois les caleçons de son cher époux. Tout le monde sait que, pour la plupart des curés, les paroissiens n'en font jamais assez. Ils sont jamais contents. Pourtant, nous autres aussi on a le Seigneur dans le cœur! On est peut-être pas aussi pieux que tous ces prêtres, mais, eux, ils ont que ça à faire, prier, prier! Le curé de mon ancienne paroisse disait; «il faut avant tout voir la fermeté des principes religieux et la vivacité de la foi malgré les lacunes de la vie religieuse de nos habitants!» Et pis, moi j'trouve que c'est pas facile la religion. C'est plein de mystères! Je me souviens de cette fameuse visite pastorale. Je devais ben avoir une trentaine d'années; monseigneur l'évêque, à cette occasion, avait donné une conférence spirituelle à toute la population de notre vieille



paroisse. Il avait parlé de la chasteté, de la charité et de l'obéissance aux puissances légitimes. Mais, il n'avait pas parlé des écarts de conduite de certains de nos curés. Nous, les plus vieilles, on pourrait en raconter des histoires de mœurs sur nos bons prêtres!

Le ton d'Eugénie montait, il semblait qu'elle en avait long à dire sur la question! Les femmes étaient estomaquées de tant d'irrévérence, mais elles écoutaient et je crois que plusieurs ont vu leurs oreilles s'agrandir cette journée-là. Puis, Eugénie s'est tue.

Après quelques instants de silence, Perrette Lacoste se tourna vers Marie-Louise Larose. Elle lui chuchota quelque chose sur le compte de Clothilde Marchand et d'Ovide Polansky. Comme je ne voulais rien manquer, je me suis penché en avant pour mieux entendre! Et là : CRRRRACCCCCC. Mon perchoir a cassé et je suis tombé en plein sur le tas de linge sale de Perrette Lacoste. Pouah! Rien que d'y penser j'en renifle encore les odeurs nauséabondes. Je ne pourrais pas vous dire ce qui m'a fait le plus mal : ma blessure ou le regard effrayant de ces femmes qui faisaient cercle autour de moi.



Augustin Lebeau, journaliste



La première communion

Prologue, samedi 5 juin 1852

Demain aura lieu la première communion des enfants de la paroisse. Je suis toujours au lit à soigner ma blessure. Le docteur Harris est venu me rendre visite et vérifier l'attelle qu'il m'a faite. Ma jambe me fait terriblement souffrir.

Eustache Lavoie m'a envoyé sa fille Odile pour prendre la liste des provisions dont j'ai besoin. Je l'attends déjà depuis quelques minutes. Elle est en retard.

Bon! La voilà.

— Bonjour ma p'tite! As-tu hâte à demain?

— Pour sûr monsieur Lebeau! Mon père m'a promis de m'amener avec lui à son prochain voyage au «Labarador»!

— Au LABRADOR, ma petite, pas au «labarador»! T'es certaine que ton père ne t'a pas raconté d'histoires?

— Non, non. Mon père n'est pas un menteur. Vous devriez pas dire des choses de même monsieur Lebeau. Si mon père dit qu'il est allé au LABRADOR c'est qu'il y est allé!

— Te fâche pas ma p'tite! J'avais juste causer! Je m'ennuie ici et personne ne vient me visiter! Comment c'était l'instruction religieuse? Parle-moi de ce qui t'a le plus intéressée!

— Ouais! et pis après vous allez tout rapporter dans vos nouvelles, dit malicieusement la petite Odile Lavoie. Mais, je vais quand même vous en parler. Je peux vous dire que j'ai été très impressionnée par les étoffes et les ornements d'église comme la chape, la chasuble, les dentelles, les gallons et franges, le purificateur et tous les articles nécessaires au culte comme les crucifix, le calice, le ciboire, l'ostensoir, les bénitiers et goupillons, les burettes, l'encensoir, les chandeliers, le vase pour les saintes huiles et les cierges.



La p'tite Odile avait débité tous ces mots sans reprendre son souffle et sans s'accrocher dans les difficultés de prononciation! Quelle mémoire des choses elle a cette fillette! Puis, après une courte pose, elle ajoute :

— Toutes ces choses, je les avais déjà vues, mais je n'avais jamais vraiment remarqué comme elles étaient belles. Lorsque j'en ai parlé à mon père, il m'a dit que plusieurs de ces objets provenaient soit d'Angleterre soit de France.

— Est-ce que tu as retenu quelque chose de l'instruction religieuse que monsieur le curé Chandonnay vous a donnée?

— Ah! oui, dit-elle à voix basse. Il nous a raconté l'histoire sainte! J'en rêve presque toutes les nuits! Ce sont des histoires presque aussi belles que celles que me raconte mon père.

Puis, elle prend ma liste de mes mains et file en courant en me promettant de revenir bientôt. Cette petite me plaît beaucoup. Elle a l'esprit vif et moqueur. Je l'imagine déjà à l'église. Je vois l'image de toutes les premières communions auxquelles j'ai assisté; pour sûr, ce ne sera pas tellement différent.

Les garçons prendront place à droite et les filles à gauche. Plus à l'arrière, la parenté les accompagnera. Tenant un cierge à la main, symbole de pureté, les enfants feront profession de foi, renonçant à Satan, à ses œuvres et ses pompes et renouvelleront les promesses de leur baptême. Au moment de la communion, ils s'approcheront deux par deux de la sainte table pour recevoir l'hostie. Je me souviens encore de l'émotion qui m'avait envahi lorsqu'à mes 11 ans j'acceptai pour la première fois «le corps du Christ». De retour à la maison, le premier communiant sera l'objet d'une fête, doublée d'un grand repas réunissant tous les membres de la famille.

Je me souviens encore des questions de mes frères et sœurs qui avaient bien hâte de faire leur première communion. Ouais! je me souviens de cette grande émotion et j'imagine qu'elle est semblable à celle qu'éprouveront nos premiers communiants demain.

Augustin Lebeau, journaliste



Garçon marchant au catéchisme

Prologue, lundi 7 juin 1852

Depuis peu, à l'aide de béquilles fabriquées par Roger Lamarre, habile menuisier et homme à tout faire, je peux aisément vaquer à mes occupations journalières.

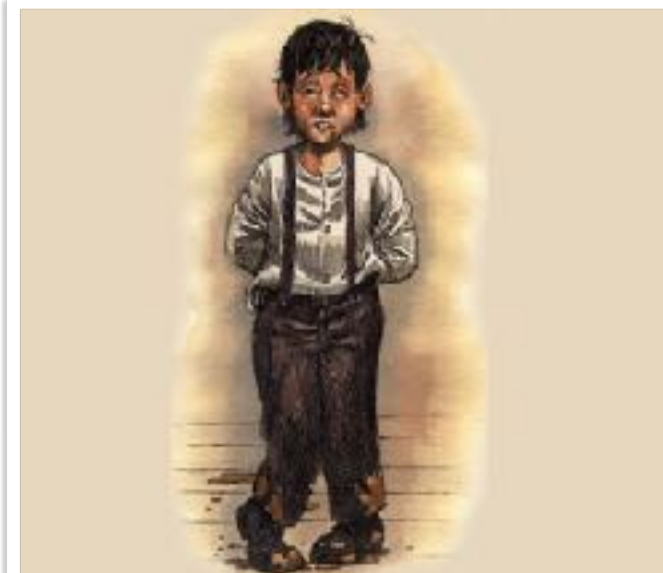
Je pars faire ma petite promenade quotidienne à la recherche de nouvelles à raconter. En route, je croise le jeune François-de-Sales Simard, fils de Joseph. Il est l'un de ceux qui ont marché au catéchisme et fait sa première communion. Alors, tout bonnement, je lui demande s'il a aimé son expérience.

— Oui, monsieur Lebeau, je suis très content que ce soit fini, dit-il un peu exaspéré et, sans autre invitation, il entreprend de m'en parler.

— Vous savez, j'avais une bonne lieue à marcher de chez moi à l'église. Je devais partir avant le soleil, car ça commençait à 8 heures du matin. Sur le chemin, je rencontrais des camarades tous aussi endormis que moi. On se rendait à l'église comme les chevaux qui rentrent les yeux fermés à l'étable.

— Par les temps humides, la boue pénétrait dans nos chaussures, pour ceux qui en avaient, et ça crottait mes chausses de laine. Une fois dans l'église, mal à l'aise, je cachais mes pieds sous le banc le plus rapidement possible. Mais j'sais pas comment!, monsieur le curé Chandonnay les voyait à chaque fois. Ça le fâchait de me voir ainsi. «T'as encore patouillé», me disait-il. À vrai dire, il ne ménageait pas davantage mes camarades guère plus favorisés que moi sous le rapport des chemins. Vous connaissez monsieur le curé! Comme il est d'un caractère très emporté, il s'emballait à fond quand nous n'étions pas sages ou quand nous répondions de travers à ses questions. «Sac à papier», jurait-il. Et il nous donnait sur la tête de grands coups du plat de son livre.

Le garçon s'arrête un instant et j'en profite pour lui dire que monsieur le curé est un brave homme, familier avec tout le monde, jovial et sans malice, ayant son franc-parler, même avec les riches.



— Vous savez jeune homme, notre curé n'est pas un lèche-pieds comme j'en ai vu lorsque je faisais mes études. Pour lui, les riches et les pauvres sont les brebis du seigneur et leur fortune ne compte pas dans l'attention qu'il leur porte.

Je vois le garçon esquisser un p'tit sourire.

— Qu'est-ce qui vous fait donc rire?, dis-je.

— Oh!, je pensais à Marianne Martin dit Tudor!

— Ah!, qu'est-ce qu'elle a bien pu faire ou dire de si drôle, celle-là?

— Et ben, en réponse à la question de monsieur le curé qui lui demandait si elle savait ce que Jésus avait dit à ses apôtres à la dernière scène, elle a répondu: «J'sais pas, monsieur le curé, j'étais pas là! ». On s'est tous mis à rire très fort! Mais monsieur le curé n'a pas ri. Il nous a dit: «regardez-moi rire tous ces badauds». Comme on savait pas ce que ça voulait dire, on a cru qu'il était fâché.

— Je ne pouvais guère rentrer du catéchisme avant 10 heures, reprend le gamin. Sur le chemin du retour, on passait pas loin du village sur la chaussée du grand étang, juste à côté du moulin. On arrêtait chaque fois pour voir tourner la roue, entendre le grincement des meules, le tic-tac du mécanisme. Pis je partais avec Bernard Hamelin. Il m'entraînait le long du ruisseau où poussent des arbustes dont les petits fruits servent à faire des colliers. C'est là que j'ai appris à faire des pétards de sureau! Ce fut la plus belle partie de notre marche au catéchisme. Comme j'arrivais à la maison un peu tard, ma mère me disait : «tu as encore lambiné! À la soupe! tes moutons s'impatientent à l'étable; il y a deux heures qu'ils devraient être aux champs!». Après la soupe, je repartais alors vers la jachère pour garder les moutons.

— Mais qu'est-ce que tu fais au village ce matin, à cette heure! Tu ne devrais pas justement être aux champs!, lui dis-je.

— Ben, je voulais voir la goélette de monsieur Lavoie. Mon père m'a demandé de passer au magasin général pour acheter deux verges d'indiennes rouges picotées jaunes à ma mère!

Le visage du jeune garçon est illuminé. Il est facile de comprendre que la goélette le fait rêver, elle fait rêver tous les enfants.

— Je dois rencontrer monsieur Lavoie pour parler de la mise à l'eau de la goélette et de son premier voyage, lui dis-je. Aimerais-tu m'accompagner? Je crois que je n'ai jamais vu des yeux aussi brillants et aussi reconnaissants!

Nous montons sur l'Anabelle accostée au quai du marchand. Monsieur Lavoie m'attend, mais il paraît surpris de me voir accompagné du jeune François-de-Sales. Il nous salue poliment et nous invite à le suivre dans la cabine du capitaine.



— Ah! ce qu'elle a fière allure l'Anabelle, dis-je, admiratif. Combien de pieds est-ce qu'elle peut bien faire?

Eustache, émoustillé par notre béate admiration, nous donne, sans attendre d'autres questions, toutes sortes de renseignements.

— Mon Anabelle fait 30 pieds de long par plus de 15 pieds de large. C'est un navire de 45 tonneaux. Comme vous avez dû le remarquer, elle a deux mâts. Il y a d'abord le mât principal et sa grande voile puis le mât de misaine et sa trinquette.

Voyant l'effet que tous ces mots hors du commun ont sur l'humeur du jeune garçon, il nous fait l'inventaire des pièces de l'équipement. Vous pouvez voir le foc, la drisse et le calebas de la grande voile avec des palans et des palanquins, la drisse du foc, un croc ou grappin de fer recourbé, une ancre avec sa chaîne. J'ai aussi, pour la sécurité de mon équipage, un canot de sauvetage. Et, toisant le jeune François-de-Sales, il lui montre les cordages de toutes sortes, le bastingage et le pourtour de la cabine du capitaine habillés d'un rouge «pétant», comme il dit si bien.

Augustin Lebeau, journaliste



Réparation de l'Anabelle

Prologue, samedi 12 juin 1852

Quand Eustache Lavoie parle de son Anabelle, il jubile. Il devient volubile. Écoutons-le discourir sur son expérience de marin.

— Vous savez, dit-il en susurrant ses mots, avant de venir m'établir à Prologue, j'ai navigué longtemps avec mon père sur le Vert-de-gris, une barge qu'il faisait naviguer sur la rivière Richelieu.

— Mais, mon expérience remonte à plus loin encore! Je ne vous apprendrai rien en vous disant que notre belle famille est originaire de la seigneurie de La Malbaie. C'est à cette époque que j'ai commencé à bourlinguer sur des bateaux de toutes sortes. J'ai appris tous les rudiments de la navigation : du simple nœud au plus compliqué, du grand lavage de pont au rapiècement de la voile.

— J'ai transporté provisions et personnes. Ah! j'en ai de beaux souvenirs. J'ai rencontré toutes sortes de gens et de grandes fortunes, comme on disait par chez nous. Je me souviens d'une jolie vacancière américaine que j'ai ramenée sur ma goélette à Québec. Elle était en vacances chez monsieur John Fraser, le seigneur de Mount Murray. Les rumeurs disaient que son riche père était un manufacturier du tabac à Boston dans les États-Unis d'Amérique. Et pis, j'ai fait partie d'une expédition au Labrador. Mais là, je garde cette aventure pour une prochaine fois. J'ai promis à mon Odile d'inviter pour un thé tous les enfants du village qui ont marché au catéchisme avec elle. À cette occasion, je vais raconter cette aventure qui fait toujours la joie de ma p'tite fille adorée même si ça fait au moins 10 fois que je lui raconte.

Le jeune François-de-Sales est dans tous ses états. On peut lire l'excitation sur son visage.

— Monsieur Lavoie, dis-je un peu irrité de voir le jeune en pâmoison devant le marchand, parlez-nous plutôt de la mise à l'eau de l'Anabelle.

— Ben, avant de la mettre à l'eau il a fallu faire les réparations nécessaires. Avec l'aide de mes garçons, de Luc Papineau et de Firmin McLean on a calfeutré les fentes avec de l'étaupe de manière à ce que le navire soit ben étanche. Puis nous avons radoubé la coque de la goélette et nous avons fait un grand carénage du bâtiment.

Devant l'air interrogatif de notre jeune ami, Eustache Lavoie explique que ce terme désigne la révision générale du navire. Un bon capitaine s'assure toujours, avant de mettre son bateau à l'eau, qu'aucune mauvaise surprise ne viendra entraver la saison de navigation.



— Pis, il a ben fallu faire une toilette à notre belle Anabelle. Avec mes engagés, nous avons rafraîchi la peinture du bastingage, du mât et du pourtour de la cabine. Ma femme aurait voulu qu'on peinture en bleu. Mais elle a cédé devant l'insistance de Catherine et de Vitaline qui adorent le rouge au point de s'approprier sans vergogne tous les jupons rouges du magasin. Une fois l'Anabelle endimanchée de même, il restait plus qu'à lui permettre de refaire du service. Avec les jumeaux et les jeunes Papineau et McLean, nous avons installé plusieurs gros billots juste en avant de la coque. Une fois enlevés les gros blocs de pierre qui la retenaient depuis la fin de la navigation de l'année

dernière, elle a glissé jusqu'à l'eau. Il y avait plus de spectateurs que d'aide, mais tout s'est déroulé dans l'ordre! Puis j'ai fait signer un contrat d'engagement à Firmin McLean et à Luc Papineau. Ce sont de gros travailleurs qui n'ont pas peur à l'ouvrage. J'espère qu'ils vont bien s'entendre. Nous avons fait un premier voyage, histoire de roder l'Anabelle et les nouveaux matelots. Nous avons livré du bois, en planches et en madriers. Pour le voyage de retour, nous avons ramené des provisions et deux hommes assez bizarres. Ils sont ben mystérieux et ils parlent à personne! Nous autres, gens de la campagne, on est peut-être pas assez bon pour eux autres! En tout cas, ces étrangers ne passeront pas inaperçus au village, accoutrés comme ils sont!



Augustin Lebeau, journaliste



Charivari chez les Desrosiers

Prologue, dimanche 13 juin 1852

Il y a deux semaines déjà, Michel Desrosiers, veuf depuis à peine un an s'est remarié. L'élue de son cœur n'est autre que sa belle-sœur Thérèse Tremblay qui est plus âgée que lui.

Ce mariage n'a pas laissé indifférents la plupart des gens de la paroisse. Certains disaient être choqués que ce père de huit enfants n'ait pas laissé refroidir très longtemps le cadavre de sa défunte.

Mais la plupart des habitants disent que c'est heureux que ça finisse de même. Depuis la mort de sa sœur, Thérèse Tremblay s'est occupée sans rechigner de ces petits orphelins criards et agités. Elle a surtout pris soin de la p'tite dernière. C'est d'ailleurs suite à la naissance difficile de cet enfant que sa sœur est décédée.

Thérèse m'a raconté qu'elle était au chevet de sa sœur Esther le matin de son décès. Elle lui aurait confié sa famille et son époux.

J'entends encore ses mots, m'a-t-elle dit:

— Prends soin de ma p'tite, elle a besoin d'une mère. Pis prends soin aussi des plus grands! Ils ne voudront personne d'autre que toi pour les border dans leur lit le soir! Pis mon mari, c'est un brave homme. Tu verras qu'il prendra bien soin de toi. Avec lui tu ne manqueras de rien! Il va te traiter comme une reine! Promets-moi qu'au moins tu resteras un peu chez nous en attendant que la situation soit plus facile pour toute la famille.

Ah! Elle a bien du mérite la Thérèse! Mais il y a toujours des gens qui ont le mauvais œil pour regarder les choses! Ils ne savent pas voir de près; ils ne regardent qu'en surface. Alors, ils voient seulement ce qu'ils veulent bien voir! Depuis le remariage du veuf, des bandes de jeunes se sont rassemblées à plusieurs reprises pour s'amuser à leurs dépens.

Notre habitant est entré dans le jeu d'assez bonne grâce. Il a même promis d'organiser une fête pour y mettre fin; ici c'est la règle. Lorsqu'on veut mettre fin à un charivari, il faut empiffrer les mauvais plaisantins sinon gare! Ils pourraient vous en tenir rigueur et éterniser les rassemblements carnavalesques.

Notre habitant a organisé cette fête hier et il l'a fait avec bonhomie, car personne ne portait véritablement atteinte à son honneur. Lors des quelques rassemblements qui ont eu lieu devant sa demeure, aucun «charivariste» n'a tenu de propos infamants; enfin presque.

La plupart des gens voyaient là une occasion de s'amuser et de montrer qu'ils approuvaient la conduite de leur voisin qui s'était comporté en honnête homme. Il y a



pourtant un individu qui ne semblait pas d'accord. Il a fait une farce plate et a menacé le couple de revenir parader avec un cercueil. Je crois qu'il voulait signifier à Desrosier qu'il trouvait son remariage trop hâtif. Il est d'ailleurs soupçonné d'avoir des vues sur Thérèse Tremblay. C'est certainement la jalousie, la boisson et le déguisement qui ont donné à ce fort en gueule l'occasion de dire ce qu'il n'a jamais eu le courage d'exprimer à visage découvert.

Le tout a commencé par une procession de gens masqués et déguisés partis de l'auberge où ils avaient déjà commencé la fête. Une fois le cortège en marche, les costumes, les cris et la musique ont attiré de nombreux spectateurs.

Grand ami de Desrosier, le chef de la bande, déguisé en évêque, haranguait la foule. Une mitre trop grande, taillée dans de l'écorce de bouleau, valsait sur sa tête. Dans sa main gauche, il brandissait un feuillet sur lequel était écrit son boniment. Dans sa droite il tenait une crosse taillée dans une branche de jeune érable.

En réalité, l'originalité des costumes était un plaisir pour l'œil. Tous les acteurs avaient la figure masquée. Plusieurs avaient un bouquet sur la tête, du poil de bœuf pour favoris, du crin de cheval comme moustache. Pauvres animaux, ils ont aussi, bien malgré eux, fait les frais de cette mascarade.

Au fur et à mesure qu'ils se dirigeaient vers la demeure de Desrosier, les gens accouraient et se joignaient à la bande croyant leur présence nécessaire. Il fallait un public nombreux et bruyant et c'était là leur rôle.

Les gens participent en grand nombre à ce genre d'événement. Il faut dire qu'à la campagne, ce n'est pas très dangereux. C'est pas comme les histoires affreuses de charivaris sanglants qui se sont déroulés à Montréal et dans lesquels il y a eu mort d'homme. Ici dans la seigneurie, il y a même des étrangers au village, employés par nos habitants comme ouvrier agricole, qui en ont fait leur divertissement du samedi soir.

Nous nous sommes tous retrouvés devant la maison du nouveau couple. J'y ai aperçu mon ami Pierre Laprise. Je crois bien que son frère Jean était un des «charivaristes». Je crois même l'avoir reconnu sous son déguisement de cavalier masqué; il pourfendait l'air de son épée en bois, tuant sans merci des ennemis imaginaires.



Une fois la troupe rassemblée, le chef a demandé de frapper sur la maison avec les bâtons afin de réveiller tout le monde. Ça faisait un bon moment qu'ils étaient réveillés avec ce boucan à ressusciter les morts! Je me demande même si la défunte ne s'est pas retournée dans sa tombe!

Michel Desrosier et Thérèse Tremblay sont sortis sur la galerie pour souhaiter la bienvenue aux «charivaristes». Les enfants sont vite venus retrouver leur père. Je vous dis qu'ils avaient les yeux grands ouverts. Les plus petits ont même eu peur et se sont mis à pleurnicher.

Le chef de la bande a pris le porte-voix en écorce de bouleau et entrepris de lire sa harangue, histoire de passer plus rapidement aux réjouissances. Il monta sur une tribune — un petit banc pour traire les vaches — que les «charivaristes» avaient traînée jusque là et s'assit sur son siège apostolique. Il prit un air de prédicateur, comme le fait si bien le curé Chandonnay, et déclama les reproches que l'on adressait à la victime.

— Mon bien cher frère, notre sainte troupe est ici pour vous donner l'absolution de vos péchés et vous permettre de vivre heureux! Pour obtenir votre pardon, vous devrez effacer ce péché de la chair par un autre péché de gourmandise. Notre sainteté espère bien que vous avez préparé le repas eucharistique et que toute la bande pourra communier à votre table et boire à la coupe sacrée.

Après ce discours pompeux, Michel Desrosier invita les gens à venir festoyer à l'intérieur. Thérèse avait préparé un goûter et l'eau-de-vie coulait à flots. On a bien ri des emprunts que le chef avait faits au vocabulaire de l'Église. On a chanté, dansé et chanté et dansé encore. Je crois bien que monsieur Desrosier n'était pas malheureux que tout ça ait une fin.

Au cours de la soirée, mon ami Pierre Laprise me prit à part et m'invita à venir partager le souper du lendemain chez ses parents.

— J'en profite, m'a-t-il dit en rougissant, pour te demander si tu ne me ferais pas la faveur d'amener mademoiselle Élisabeth avec toi, car mes parents aimeraient bien revoir cette charmante jeune femme.

Augustin Lebeau, journaliste



Invitation chez les Laprise

Prologue, mardi 15 juin 1852

De bonne heure et d'humeur guillerette je clopine vers l'étable, j'attelle ma vieille jument Houppette et je pique vers le sud, en passant entre l'ancienne chapelle et la maison du maître de poste.

Comme convenu, Mademoiselle Tremblay est là, au bord du chemin, pas très loin de la maison de la veuve Jeanne Gagnon où elle pensionne. Cette jeune femme est un pur ravissement pour les yeux.

Joyeuse à l'idée de passer une journée en agréable compagnie, elle serre son ombrelle blanche dans ses mains de blanc gantées. Endimanchée et toute rayonnante, elle porte avec grâce un petit ruban bleu dans sa belle chevelure.

Cérémonieusement, je l'aide à monter dans la carriole et Houppette reprend la route à petit trot. Nous passons devant une vieille maison abandonnée. Les enfants disent qu'elle est hantée. Le jeune Bernard Hamelin et Reine Tremblay jouent à un autre de leurs jeux d'aventures. Ils nous voient et nous saluent.

Puis, nous passons devant la maison d'Alexandre Marchand, un voyageur absent depuis plusieurs années qui a abandonné sa jeune femme Marie-Claire Borduas ainsi que leurs trois enfants. C'est une bien bizarre d'histoire. Pétronille Papineau pourrait nous en parler. Elle a bien du courage la p'tite dame.

Près de la maison de Roger Dugas, des enfants jouent à faire rouler une roue qu'ils font avancer avec un bâton. Puis nous passons devant notre belle église qui fait la fierté des villageois. Monsieur le curé Chandonnay fume une pipe sur la galerie du presbytère. Comme chaque dimanche, l'office terminé et le ventre plein, il prend un repos bien mérité; je crois même qu'il dort sur sa pipe; du moins ça pourrait expliquer pourquoi il ne nous salue pas à notre passage, si curieux qu'il est de nature.

Nous arrivons bientôt devant la maison de Jérémie Larose. Dehors, le jeune Paulin fabrique un radeau avec sa bande. Les enfants nous envoient la main et courent en notre direction. Ils viennent saluer mademoiselle Tremblay qui leur parle de sa hâte de les revoir en classe. Houppette, qui trouve les enfants trop bruyants, hennit et trotte à vive allure pour s'éloigner de ces petits pirates.

Nous arrivons bientôt à la hauteur de la maison de Trefflé Bellerive et ensuite devant celle d'un autre grand absent, Jovite Lambert. Sa femme vit avec un de ses cousins arrivés depuis peu des vieux pays. Il est crampeur de poêle de son métier. Sa présence auprès d'une belle femme abandonnée est une situation qui fait jaser les villageois.



Nous arrivons enfin à la maison du juge de paix située à l'extrémité sud-est du village en face de la porte d'entrée du cimetière. Elle trône sur tout le paysage par sa blancheur. Donald Laprise, sa femme Mathilde Duchesne et leurs garçons Pierre et Jean nous attendent depuis déjà un bon moment. Lentement, Houppette qui connaît l'endroit se dirige vers l'écurie afin de rejoindre son bon copain Milice.

La conversation de nos hôtes semble animée. Il est évident qu'ils discutent du charivari qui a eu lieu chez Michel Desrosiers. Pierre nous rejoint à l'écurie, où je termine d'installer Houppette.

— Bonjour mademoiselle Tremblay, dit-il en s'inclinant devant elle et en lui prenant la main pour lui faire un baisemain.

La jeune dame rougit et, confuse, lui prend le bras pour aller saluer les parents de notre ami.

Je n'ai eu droit qu'à un simple sourire. Ils m'ont laissé là, sans m'inviter à les suivre. J'avais l'air d'un piquet de clôture ou pire encore, d'un bibelot destiné à être déposé sur une commode. Encore une chance que mon ami Jean Laprise se soit littéralement jeté sur moi pour me souhaiter la bienvenue.



Je veux bien admettre qu'elle est belle «pas pour rire» la maîtresse d'école, mais c'est pas une raison pour se servir ainsi de ses amis. Je vais m'en rappeler de celle-là. Il viendra la chercher lui-même sa dame la prochaine fois. Après tout je ne suis pas l'homme de service!

Remarquant l'impolitesse de leur fils, monsieur Laprise et sa dame viennent vers moi pour me faire l'accolade et me souhaiter la bienvenue. Ils sont si chaleureux que j'en oublie mes déboires et pardonne à nos deux tourtereaux.

L'après-midi s'écoule lentement. Nous sommes tous assis sur la galerie à parler de choses et d'autres. Tel que promis, Pierre nous raconte le charivari qui a marqué l'histoire de son établissement à Saint-Hyacinthe.

— Lorsque je suis arrivé à Saint-Hyacinthe, dit-il, j'ai été témoin d'un charivari très spécial. Pendant plus de deux mois, un marchand de La Présentation, un des terroirs les plus anciens de la seigneurie de Saint-Hyacinthe, a été l'objet d'un charivari hostile. Il faut dire qu'il l'avait bien cherché et il n'avait aucun ami dans le village. Notre homme avait marié une femme beaucoup trop jeune pour lui. En plus, il pratiquait le prêt usuraire et



plusieurs habitants et négociants étaient très endettés envers lui. Il faut dire aussi que la jeune fille était très belle et qu'elle faisait l'envie de bien des jeunes de la paroisse qui avaient l'impression que ce vieux filou leur avait volé cette beauté.

— Pendant ces deux mois, des gens masqués vinrent la nuit, à la fenêtre du marchand, crier des insultes de toutes sortes: voleur, canaille, filou. On lança des pierres sur sa demeure. Malgré la promesse qu'il fit de faire une grande fête pour faire cesser le charivari, il dut attendre que la colère populaire perde de sa vigueur. Un soir, des cavaliers masqués et des «charivaristes» portant plusieurs armes et des lanternes attachées au bout d'une perche ont mis accidentellement le feu à sa demeure. Sa femme a failli être brûlée sérieusement. L'enquête qui suivit se termina en queue de poisson, car personne ne voulut témoigner. Le marchand a retenu sa leçon. Depuis ce temps il prête son argent à des taux raisonnables.

Cette histoire a semblé impressionner la jeune maîtresse d'école. De toute la soirée, elle n'a plus quitté le journaliste des yeux. Je remarque le contentement de monsieur Laprise et sa dame devant le spectacle des deux jeunes en pâmoison l'un pour l'autre. Même les chats sont venus contempler la scène.

Augustin Lebeau, journaliste



Eustache et son aventure au Labrador

Prologue, mardi 22 juin 1852

La p'tite Odile Lavoie est aux anges. Elle reçoit, comme promis par son père, une douzaine d'enfants qui ont «marché au catéchisme avec elle». Elle a préparé, avec l'aide de ses sœurs, des petits biscuits et un gros gâteau au chocolat.

Un à un, les amis arrivent, excités par la promesse d'une journée mémorable, car monsieur Lavoie racontera son aventure au Labrador.

Le plus sérieusement du monde, la petite souhaite la bienvenue et invite ses amis à venir s'asseoir au salon! C'est un privilège de pénétrer dans ce lieu hors du commun. Les enfants ont des yeux tout le tour de la tête! Des oh! et des ah! traduisent leur étonnement!

L'hôtesse leur sert un thé très odorant! Encore une occasion de s'exclamer!

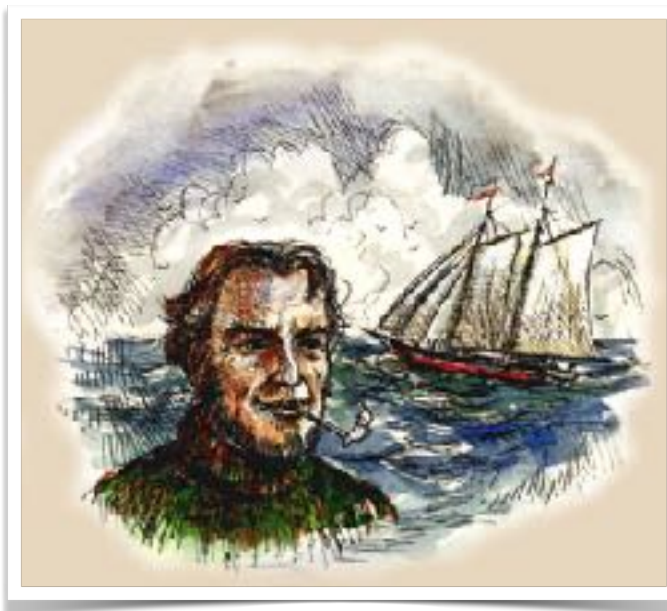
— Hum!, comme c'est bon! Mais qu'est-ce que c'est, demande poliment le jeune Robert Bergeron.

Odile n'a pas le temps de manifester son contentement que son père entre dans la pièce.

— Bonjour les enfants, lance-t-il joyeusement!

Sans attendre la réponse des enfants, il se cale dans son fauteuil préféré et bourre sa pipe. Après quelques minutes, il prend un air de circonstance et commence son histoire.

— J'avais à peine 15 ans quand mon père m'a fait engager comme matelot sur la goélette de Thomas Simard, son cousin au deuxième degré. Je naviguais déjà depuis quelque temps sur la barge de mon père, mais il voulait que je sois mieux instruit dans l'art de la navigation et croyait que je pourrais mieux l'assister dans ses ambitions commerciales si j'apprenais à naviguer sur une goélette. Ce qui sera le cas effectivement! Mais c'est une autre histoire. Je reviens à mon équipée du printemps de 1824 à bord de l'Aubépine, une belle grande goélette de 55 tonneaux mise à flot quelques semaines plus tôt à La Malbaie.



— Moi et mon père avons rencontré le capitaine Simard à Québec alors qu'il était à préparer son départ pour la côte du Labrador. Il avait 8 hommes d'équipage, mais l'un d'eux, ne se sentant pas très bien, avait prié son capitaine de le laisser à La Malbaie en passant. Simard cherchait donc un remplaçant lorsque mon père et moi sommes arrivés pour prendre livraison d'une commande de tissus chez un gros négociant de Québec.

— Quand Thomas Simard rencontre Isidore Lavoie, ce sont les cris, les rires et les embrassades qui précèdent les nouvelles et les rumeurs de La Malbaie et de L'Île-aux-Coudres, puis les farces et les racontars de toutes sortes ! Mon père n'avait pas la langue dans sa poche et Thomas Simard, qui bourlingue encore aux dernières nouvelles, ne donne pas sa place, je vous l'assure. De fil en aiguille, Thomas en vient à se plaindre de la perte de son matelot. Mon père ne fait ni une ni deux et me pousse dans les bras de Simard en lui disant :

— V'là ton homme pour le Labrador, Thomas. Solide, jeune, déjà habitué à naviguer sur les gros canots et les barges du haut du fleuve. Reste à achever sa formation en l'initiant à la navigation du bas du fleuve. Je t'le prête, c'est mon meilleur marin d'eau douce, ajoute-t-il avec un clin d'œil.

À cet endroit précis de l'histoire, le père d'Odile prend une pose, il a le regard illuminé. La p'tite Odile sourit, elle sait ce que c'est. C'est la lumière, la lumière qui vient habiter son père lorsqu'il raconte cette aventure. Elle sait maintenant qu'il refait le voyage à chaque fois et c'est la lumière du large que l'on voit dans ses yeux. Puis, au grand soulagement des enfants, notre grand aventurier reprend là où il avait laissé.

— Le père Thomas jauge ma personne. J'étais encore loin de mes 6 pieds cet été-là et ma face était bien «jeunaude», mais j'avais une belle carrure d'épaules et mes mains calleuses montraient que moi et le travail c'était du déjà vu! Simard m'a tendu la main en me disant :

— Si tu me serres la pince Eustache, je t'apprendrai tout ce que tu veux savoir pis encore plus au cours de l'été qui vient. Tu verras le pays de ton père, La Malbaie, puis le Labrador. Nous irons même jusqu'à Chicoutimi en remontant la belle rivière Saguenay!

J'ai regardé mon père qui m'a fait un sourire et j'ai pensé à ma mère qui se morfondrait tout l'été à l'idée que je pourrais disparaître dans les eaux du golfe Saint-Laurent, loin d'elle et de ses bons biscuits à la mélasse. Pis j'ai aussi pensé à la belle Anathalie Boivin qui m'attendait à Prologue. Mais j'ai pas pu résister à l'envie de voir du pays neuf. Le Labrador! J'avais jamais entendu parler de ça! La mer, l'eau salée, les baleines et les morues! Je verrais enfin d'où viennent l'huile de marsouin, la morue sèche, le nacre qui sert à faire des boutons de culotte et l'ivoire de morse avec lequel était fait le crochet à dentelle de ma mère et les touches du piano du seigneur Prologue!

— Je suis votre homme, capitaine Simard!



— On part demain matin. Présente-toi au lever du soleil à l’auberge du Cul-de-sac, je serai là pour te recevoir!

J’ai pas dormi de la nuit. Nous étions chez une cousine de ma mère qui m’avait installé sur le banc-lit de sa cuisine d’été. Par la fenêtre, je voyais les millions d’étoiles qui couraient au-dessus de notre vaste monde. Moi aussi, je visiterais le Monde! Enfin! Au moins un nouveau coin du monde! Le Labrador!

Le lendemain, le capitaine était au rendez-vous. Mon père me fit ses adieux rapidement et me demanda de lui écrire si possible avant de rentrer à Prologue en septembre.

J’ai fait la connaissance des autres marins: Isidore Tremblay dit Barouette et Flavien Tremblay dit Picoté, Venant LeBreton dit Lalancette et Gaudiose Maltais étaient tous des jeunes hommes, mais chacun avaient déjà deux ou trois saisons de navigation à leur actif. Le grand François Simard et le petit François Fortin étaient des vieux de la vieille. Nicéphore Néron et Justinien Tremblay avaient déjà eu leur propre goélette, mais la malchance avait fait que leur Belle Espérance était maintenant à plusieurs brasses de profondeur au large de l’île Anticosti! Néron en avait encore les larmes aux yeux quand il racontait le naufrage de sa Belle Espérance! Pauvre homme! J’avoue que si mon Anabelle périssait de la sorte, j’aurais du mal à garder les yeux secs, «vinguienne»! Les premières heures du voyage vers La Malbaie furent magnifiques. Le courant nous charriait littéralement comme une plume au vent au-dessus des flots.

Une fois encore, notre conteur cesse de parler. Il prend une bonne pipée et laisse échapper un immense nuage de fumée. Les enfants sont attentifs au moindre de ses gestes. Ils ont hâte d’entendre la suite.

Augustin Lebeau, journaliste



Pirates américains Sept-Îles

Prologue, mercredi 23 juin 1852

En bon conteur qu'il est, le marchand mesure son effet. Il veut que les enfants partagent le splendide de cette aventure. Il veut qu'ils voyagent avec lui et que cela éveille chez eux le désir de la découverte. Il reprend donc son histoire.

— Le capitaine Simard était un rude gaillard et un fin marin. Il connaissait le fond du fleuve comme le fond de ses poches. Il savait où gisait le moindre récif, les bancs de sable dans le chenal du nord comme dans le chenal du sud, le plus fréquenté des deux. Simard peut vous dire les différentes directions des courants et des raz de marée chaque heure du jour. Il sait tous les caprices des vents et peut lire dans le ciel le temps qu'il fera sans jamais se tromper. C'est un peu comme monsieur Josuas Simard qui avait prédit la tempête de neige. Ces gens-là y savent parler avec la nature.

Je le regardais tenir la barre du gouvernail, l'œil vif, la bouche mince retenant sa pipe de plâtre, le visage hâlé par le vent et l'eau de mer, avec des rides profondes creusées moins par les ans que par les rudes travaux de son métier, ses cheveux courts d'un blond roux lumineux striés d'argent et son bonnet rouge lui donnant fière allure. Il était plus grand que la moyenne, mais pas autant que Joseph Dufour à Bona, capitaine de milice de L'Île-aux-Coudres qui faisait plus de 7 pieds de haut, me disait Venant. Toute une perche, ce bonhomme qui avait été élu comme premier député de Northumberland!

Pour l'heure, l'Aubépine roulait entre l'île d'Orléans et la rive sud, mais après le bout-d'en-bas de l'île, elle rejoindrait la rive nord, le Cap Tourmente, la Petite-Rivière-Saint-François, puis le tourbillon de Baie-Saint-Paul qu'elle pourfendrait sans gêne pour passer le long du mouillage à L'Île-aux-Coudres et finalement rejoindre l'embouchure de la rivière Malbaie où nous devons passer la nuit.

— Ramène la grand-voile, Gaudiose, crie le capitaine. Prépare l'ancre, Zidor. Tu seras chez vous pour dormir, Flavien. Oublie pas d'aller voir le docteur Laterrière pour ton mal d'estomac. Je tiens à t'avoir avec moi pour mon prochain voyage. Eustache est bien d'adon, mais y va retourner chez son père aussitôt la saison finie pour mettre son nouveau savoir en pratique sur la nouvelle goélette de son père!

Quoi? Une goélette chez nous? Ah! Les cachoterries de mon père! Il m'a caché sa nouvelle idée! J'avais déjà envie de retourner chez nous pour lui chauffer les oreilles! Thomas Simard riait bien fort et sa voix portait sur les falaises de Pointe-au-Pic. Moi aussi je riais, mais je cherchais déjà un nom pour la goélette de mon père. Anathalie?

Les hommes qui demeuraient à La Malbaie sont allés dormir chez eux. Moi et Justinien, originaire de Baie-Saint-Paul, nous avons été reçus dans la belle-famille du capitaine.



Simard était marié à Christine Néron, une belle grosse blonde qui rougissait de plaisir en voyant arriver son homme.

Le lendemain, dès l'aube, nous hissons les voiles avec le beau temps. J'ai vu mes premiers bélugas ou marsouins blancs au large de l'embouchure de la rivière Saguenay et nous avons pêché de la petite morue et du capelan dans le coin de Godbout. Tout se passait pour le mieux et deux jours plus tard on était au-devant des Sept-Îles. L'Aubépine du capitaine Simard venait livrer des provisions aux postes de traite de fourrures et de pêche au loup-marin qui appartenaient à la Compagnie de la Baie d'Hudson entre Sept-Îles et Blanc-Sablon. Une fois descendus à terre, nous nous retrouvons derrière un groupe de bandits américains venu piller le poste de traite. Les hommes de la Compagnie se défendaient depuis leur retranchement dans la maison principale du poste et les corsaires, pas plus d'une douzaine, se préparaient à y mettre le feu! Oh! La situation était critique. Simard distribua les fusils et nous voilà sur le pied de guerre. Les Américains furent pris entre deux feux et se réfugièrent dans la barque qu'ils avaient utilisée pour venir là depuis leur morutier.

Les pêcheurs de morue, venus de divers pays étrangers, saccageaient fréquemment les postes de traite et de pêche de la côte du Labrador et plus particulièrement celui des Sept-Îles. Ils y volaient les fourrures et les produits de traite qui s'y trouvaient. Nous étions huit, les gens de la Compagnie étant six, nous nous retrouvions donc 14 contre 12. Mais ces messieurs des States n'avaient pas froid aux yeux! Un profit facile les encourageait à poursuivre leur équipée sauvage. Au bout d'une heure d'attente, les voilà qui reviennent.

Nous sommes toujours divisés en deux groupes afin d'obliger l'ennemi à partager ses efforts. La bagarre reprend. Nicéphore est blessé au bras et un des hommes de la Compagnie, un certain McLeod, est touché à l'épaule. Gaudiose touche deux Américains coup sur coup et crie tous les jurons qu'il connaît pour marquer son succès.

Le marchand arrête son récit. Les enfants sont sidérés. Ils n'en croient pas leurs oreilles : des corsaires! À voir leurs yeux exorbités, ils donnent l'impression que la bataille se déroule devant eux. Monsieur Lavoie sourit de contentement : les enfants sont au Labrador avec lui! Puis, en haussant la voix, il poursuit son récit.



— Soudain, le capitaine Simard hurle de joie: il vient de voir une troupe de Montagnais qui entrent dans la baie à grands coups de pagaies; ils sont au moins 30 hommes qui viennent porter le produit de leur chasse de l'hiver dernier. Les Américains n'attendent pas d'avoir la tribu sur le dos! Ils déguerpissent en vitesse. Simard nous interdit de tirer un coup de fusil de plus.

— Gardons les munitions pour une autre occasion, crie-t-il! Ils ont eu la frousse de leur vie.

Nous avons célébré la victoire avec les hommes de la Compagnie et les Montagnais. Chacun de nous y allait de sa prouesse verbale pour décrire ses coups les plus fumants. J'oserais dire que Gaudiose à forcer la dose parfois, mais les Montagnais y allaient de leurs propres histoires qui m'ont laissé de quoi réfléchir longuement. Je vous en raconterai deux ou trois un de ces jours. Pour le retour, rien à redire. J'avais eu ma part d'aventures et j'avoue honnêtement que j'avais eu un peu... disons que j'avais eu peur. Mais le sang-froid du capitaine Simard m'a donné le courage nécessaire pour garder les idées claires et l'œil vif. Je lui ai dit mon admiration et il m'a regardé, l'air taquin en disant:

— J'avais aussi peur que toi, tu sais, mais y'en faut un, rien qu'un, pour soutenir ou démolir tous les autres. Moi, j'ai décidé de vous soutenir, à bout de bras s'il fallait, pour revoir mon chez-nous et vous permettre à tous de revoir le vôtre. Je l'avais promis à ton père, après tout! Il a besoin d'un jeune capitaine pour sa goélette!

Le voyage est devenu alors une belle aventure avec un but réel et stimulant. Il fallait que j'apprenne tout ce que je pouvais apprendre du capitaine Simard au cours de ce trop bref été pour pouvoir naviguer sur ma propre goélette dès l'été suivant. Mais j'ai aussi rempli ma mémoire des beautés naturelles de ce coin du monde. J'ai vu ma première baleine au large de l'île Anticosti et des oiseaux par milliers, rassemblés sur des rochers ou dans des falaises, comme je ne croyais pas possible d'en voir un jour. Les loups-marins étaient aussi de la partie et j'ai ramené quelques peaux pour me faire faire des bottes et un sac de voyage que j'utilise toujours sur l'Anabelle. Une fois de retour à La Malbaie, nous avons appareillé pour Chicoutimi, mais c'est une autre histoire!

Odile se lance sur son père et l'embrasse très fort. À chaque fois, c'est la même réaction. Mais, pour Eustache, ce plaisir est aussi important que toutes les aventures du monde réunies. Son Odile est heureuse et ses amis aussi! Il y a du bonheur dans l'air!

Augustin Lebeau, journaliste



Fêtes de la Saint-Jean-Baptiste

Prologue, jeudi 24 juin 1852

Aujourd'hui, c'est jour de fête! C'est la Saint-Jean-Baptiste. Une messe solennelle a débuté les festivités qui se sont poursuivies par un défilé, le premier du genre à Prologue.

Le défilé ressemblait en tout point à une procession religieuse quelconque. Les notables formaient un cortège qui se terminait par le jeune Saint-Jean-Baptiste. Le p'tit qui faisait le Saint-Jean-Baptiste ne tenait pas en place. Je pense que la peau de bête dont il était vêtu le démangeait. Le pauvre ne cessait de se gratter, de faire des grimaces et des mouvements dignes des meilleurs bouffons et contorsionnistes. Les gens en avaient les larmes aux yeux tellement le spectacle du p'tit les amusait. Faudrait penser pour l'année prochaine à trouver un jeune garçon qui n'a pas de problème à porter les peaux de mouton!

Quoi qu'il en soit, la foule a suivi le défilé jusque dans la rivière où hommes, femmes, enfants et animaux s'y retrouvèrent avec plaisir. Enfin, on pouvait se baigner. L'eau de la Saint-Jean, comme l'eau de Pâques, guérit tous les maux et assure une bonne santé toute l'année. Après ces ébats dans l'eau froide, on a étendu des nappes sur l'herbe pour un grand pique-nique.

Toutes sortes de jeux ont amusé les petits et les grands : colin-maillard, concours de jambettes, course de poches. On a même assisté à une course de picouilles. Faut dire, et cela sans méchanceté, que certains dans le village n'ont que ça des «picouilles».

— Cou donc, m'a dit Léon Simard, vous ne courez pas avec votre picouille cette année, monsieur le journaliste?

— D'abord monsieur le vaniteux, je n'ai pas de picouille!, lui ai-je répondu, insulté. Ma jument Houpette a montré à la face de tous qu'elle était digne des meilleurs courseurs de la seigneurie. C'qui fait, Monsieur le suffisant, que je l'ai inscrite pour une autre course plus appropriée à ses talents.



Je trouve ces courses de picouilles très violentes pour ces pauvres chevaux qui n'ont fait de mal à personne. Le gagnant est le dernier arrivé. Vous pensez peut-être que la course ne finit jamais! Et bien détrompez-vous! Chacun conduit la picouille de l'autre. Ce qui fait qu'il a intérêt à ce que sa monture aille le plus vite possible. On joue donc du fouet et le pauvre animal qui termine le dernier, s'il est couronné vainqueur, a reçu plus que sa dose de coups de fouet. Bien des gens protestent, mais la «drôleté» et l'étrangeté de la situation amusent beaucoup.

Puis il y a eu la bénédiction des radeaux et des chaloupes. Les jeunes de la bande à Paulin Larose et les filles de la bande à Odile Lavoie, une fois assurés de la protection de tous les Saints du Paradis, se sont élancés sur les flots tumultueux de la rivière en quête d'une grande aventure. De loin, les gens ont assisté à une bataille épique entre pirates d'eau douce. Nos corsaires, conscient de leur popularité, sont demeurés bien en vue, chacun cherchant à épater les spectateurs réunis sur les rives de la baie aux Canards.

À la tombée du jour, un grand feu de joie fut béni par l'abbé René Gadouas : «Bénissez Seigneur ce feu, que pleins de joie, nous allons allumer pour la nativité de Saint-Jean-Baptiste.» À l'apparition des premières flammes, la foule cria et les miliciens firent entendre les décharges de leurs fusils. La joie était à son comble et les enfants très excités. On a chanté et on a dansé au son du violon d'Henri Lambert.

Vers la fin de la soirée, le vieux conteur Robert Gadouas a rassemblé les enfants autour de lui et leur a raconté l'histoire affreuse de l'enlèvement de deux enfants qui n'avaient jamais été retrouvés malgré le tribut payé par leurs parents aux malfaiteurs. On avait bien, quelques années plus tard, retrouvé des ossements ensevelis dans le caveau à patate d'une ferme abandonnée, mais rien n'avait permis d'affirmer qu'il s'agissait des enfants enlevés quelques années plus tôt.

Puis, sous un ciel étoilé, dans la fraîcheur de cette nuit d'été, heureux, fier et plus fort de cette solidarité canadienne-française encore une fois exprimée à la face de l'occupant, chacun est retourné chez soi. Les jeunes enfants, apeurés par l'histoire du conteur, aux aguets, alertés par le moindre bruit, imaginant des malfaiteurs à l'affut derrière les ombres de la nuit, prêts à bondir sur eux, serraient plus fermement que d'habitude la main rieuse qui les protégeait. Robert Gadouas avait réussi son effet.

Augustin Lebeau, journaliste



En attendant le vapeur

Prologue, lundi 28 juin 1852

Il est deux heures de l'après-midi. Depuis quelques minutes les gens s'agglutinent sur le quai. Le bateau à vapeur ne devrait pas tarder. C'est la première fois qu'il vient à Prologue!

Firmin McLean, assis sur une grosse pierre, surveille l'horizon et s'exerce à faire les différents nœuds de matelotage que le capitaine Eustache lui a appris: cul de porc, jambe de chien, queue de rat, gueule de raie, gueule de loup, nœud de griffe. Luc Papineau est près de lui et chante doucement :

«Il est parti de l'Orient
Avec belle mer et bon vent.
Il cinglait bâbord amures
Naviguant comme un poisson
Un grain tombe sur sa mâture
V'là le corsaire en ponton
Allons les gars, gai, gai
Allons les gars, gaiement!»

La jeune Édith Caldwell observe en retrait les deux garçons conquis par le métier de marin.

— Monsieur Lebeau, dit-elle à mon approche, saviez-vous que le capitaine Lavoie veut faire de Firmin McLean le gabier de son Anabelle?

— Ah, bon! le jeune Firmin est de nouveau dans les bonnes grâces du capitaine malgré sa sortie et ses éclats pour faire monter son chien Papineau à bord.

— Ouais, dit-elle, c'est vrai que c'était toute une colère. J'peux vous en parler, j'étais cachée avec mon bien-aimé derrière un petit bâtiment. Le Firmin, il tenait mordicus à ce que «Papineau» l'accompagne dans tous ses voyages. J'ai même vu le chien tenter de mordre monsieur Lavoie. Tel chien, tel maître que je me suis dit! Le Firmin faisait ben pitié devant le refus définitif du cap'taine qui lui a expliqué qu'un chat était l'animal parfait sur une goélette, car ces bêtes s'occupaient de la vermine! Pis, il paraît qu'un chat embarqué depuis plusieurs saisons de navigation est considéré comme un excellent talisman pour avoir vent en poupe et bonne mer. Luc m'a dit aussi que les matelots doivent apprendre le comportement des chats, car ceux-ci annoncent le temps qu'il fera. Quant aux chiens, ils n'ont aucune utilité sur un bateau.



— Le temps qu'il fera, dis-je sceptique!

— Faut me croire monsieur Lebeau. Les matelots disent que «Chats qui poils et pattes léchant, sont signe de pluie et de vent».

— Faut pas croire tout ce que les marins racontent ma p'tite. Il me semble que les chats passent leur temps à se laver les pattes et le poil et il pleut pas à chaque fois! Revenons plutôt à ce «gabier», jeune fille! Que signifie ce mot?

— C'est ben simple! Firmin sera chargé de l'entretien et de la manœuvre des voiles et du gréement, lance-t-elle fièrement.

— C'est donc dire que c'est lui qui va passer le goret et nettoyer les carènes de la goélette!

— Non, non, monsieur Lebeau! Ce travail est réservé aux deux mousses que monsieur Lavoie a engagés pour la saison.

— Qui sont ces deux mousses, ma fille?

— Ce sont les deux garçons du maître-coq que le cap'taine engage depuis trois ans pour faire la cuisine sur sa goélette. Il paraît qu'il est aussi bon que le cuisinier du seigneur Prologue. Enfin! c'est ce que prétend monsieur Lavoie, dit-elle en souriant. J'peux dire que mon Luc et que Firmin pensent de même!

— Et ton beau Luc, quelle sera sa tâche?

— Monsieur Lavoie veut lui enseigner tous les rudiments du pilotage. Il veut faire de lui un capitaine de goélette. Oh!, regardez, monsieur Lebeau, v'là le bateau!

En effet, le voilà à la pointe Ouest de l'île qui s'apprête à tourner tribord pour venir s'ancrer au mouillage d'Eustache Lavoie qui a déplacé l'Anabelle du côté sud de l'île, à la pointe est. Quel spectacle! Il faut le voir pour le croire.

Eustache Lavoie ne cache pas son inquiétude. S'il fallait que ce magnifique bateau fasse du service ici sur la rivière, il perdrait une bonne partie de sa clientèle.

À bien y penser, les gens seraient moins captifs de ses horaires et de ses prix. Et puis il ferait sûrement moins le fanfaron! Malheureusement, ce vapeur ne sert pas au cabotage, mais aux liaisons maritimes et commerciales entre Montréal et New York. Et puis, il arrive tout juste à passer entre l'île aux fermiers et la berge. Une chance que la rivière est profonde à cet endroit.

Ce navire marchand est un long-courrier adapté aux conditions de la navigation océanique. Ah! à première vue, il jauge bien cent quatre-vingts à deux cents tonneaux. La plupart des gens de la seigneurie voient ce type de bateau pour la première fois.

Lorsque j'étais aux études à Montréal, j'ai eu à maintes reprises l'occasion de voir des navires. J'avais un ami dont le père possédait le principal chantier naval d'Hochelaga. C'est même lui qui a construit l'Accommodation et le troisième bateau à vapeur de John Molson. Nous allions souvent au quai pour voir arriver les grands voiliers qui traversaient l'Atlantique.



Archibald et moi étions convaincus qu'il était l'unique constructeur de bateaux. Un jour il nous raconta l'histoire de la construction navale au Bas-Canada. Il nous expliqua que, depuis 1811, plusieurs voiliers et navires à vapeur avaient été assemblés dans différents chantiers montréalais. Nous fûmes fort surpris d'apprendre que, dès 1820, Montréal possédait deux fonderies produisant des moteurs pour des navires. Il expliqua que la construction navale n'était pas la chasse gardée de Montréal. Il y avait un très gros chantier à Québec et, à la même époque, Sorel lançait des bâtiments.

La construction navale se pratiquait depuis les Îles-de-la-Madeleine et la côte du Labrador à l'Est, jusqu'à Montréal à l'Ouest. Bien sûr, il fallait satisfaire les besoins de la clientèle locale. C'est pourquoi la taille et le type des bâtiments variaient beaucoup. La majorité des voiliers construits à cette époque jaugeaient moins de cent tonneaux et les plus gros dépassaient rarement trois cents tonneaux.

Nous fûmes très étonnés d'apprendre qu'il existait une dizaine de classes différentes de voiliers. Mais de tous les bâtiments lancés, c'est la goélette qui avait et qui a toujours la place d'honneur. Construites dans la vallée du Saint-Laurent, ces schooners jaugeaient entre trente et cent quatre-vingts tonneaux et certains peuvent, malgré leur taille restreinte, franchir l'Atlantique.

Je ne pense pas que celle d'Eustache Lavoie puisse accomplir cet exploit. Quoi qu'il en dise, la structure de l'Anabelle ne semble pas assez solide pour affronter une mer déchainée. Le plus beau des bâtiments, celui qui nous faisait rêver Archibald et moi c'était le sloop, petit voilier de trente à cent tonneaux d'une élégance et d'une souplesse inégalées



Augustin Lebeau, journaliste



Siffler le vent

Prologue, mardi 29 juin 1852

Firmin McLean et Luc Papineau me font des signes. Je les rejoins sur leur îlot de pierres. La délicatesse du jeune McLean m'étonne. La vie de marin doit le rendre heureux et atténuer son mauvais caractère.

Le bateau à vapeur est tout près. On peut entendre le capitaine donner des commandements aux matelots. «Bâbord la barre! Bâbord un peu! Bâbord toute», crie-t-il au timonier. Firmin, fier de ses connaissances, me demande alors si je sais ce que signifie le mot bâbord. Je lui réponds que c'est le côté gauche du navire quand, placé à la poupe, on regarde la proue!

— Je vois que vous connaissez un peu les bateaux, rétorque Luc Papineau qui n'avait rien manqué de la conversation.

— Eh ben oui, les jeunes! Et, savez-vous vous pourquoi le côté gauche du navire est ainsi dénommé?

Devant leur ignorance, je triomphe. Cérémonieusement, je leur explique que le côté gauche a de tout temps été jugé moins noble que le droit et que le mot bâbord vient probablement de l'expression «bas bord». C'est pourquoi le code de préséance des marins honore toujours le tribord avant le bâbord sauf lorsqu'on est sous voiles où le côté d'honneur devient celui du vent. C'est aussi pour cette raison que les bateaux en perdition croisent par tribord le navire du Diable. Et oui, ce fameux navire qui transporte et trimbale les matelots damnés jusqu'à la fin des temps.

Stupéfait, Luc Papineau échappe sa pipe de plâtre.

— Le navire du Diable, dit-il, incrédule!

— J'vois que le cap'taine Lavoie ne vous en a pas parlé avant votre engagement. Je le comprends, il pensait peut-être que vous auriez peur de naviguer. À votre place, je lui demanderais des explications!

— Luc, t'as cassé ta pipe de plâtre, dit Édith Caldwell qui ne semble pas impressionnée par mes histoires.



Tout en ramassant les morceaux, elle ajoute :

— C'est pas vous monsieur Lebeau qui me disiez, y a pas quelques minutes qu'il fallait pas croire tout ce que disent les marins?

— Vous êtes bien futée pour votre âge, dis-je en riant.

En bas, on installe une passerelle pour permettre à la population de monter sur le pont du bateau à vapeur. Ainsi, les propriétaires du navire veulent intéresser les bourgeois à utiliser ce moyen de transport révolutionnaire.

— Cou donc monsieur Lebeau, comment se fait-il que vous connaissiez tant de choses sur les bateaux?, demande Firmin en rompant le silence.

— Écoute, le jeune! je pourrais vous en apprendre peut-être bien plus que le cap'taine Lavoie. Pourriez-vous me dire comment les marins appellent les passagers qui n'ont pas le pied marin?

— Je n'en sais rien, répond gentiment l'apprenti matelot.

— Éléphant! On les nomme éléphants parce que leur démarche pesante et embarrassée les apparente à ce gros pachyderme.

— Ouais! dit le jeune Papineau, c'est ressemblant. Je commence à peine à connaître le langage imagé des marins et ses imprévisibles charmes. Ma douce amie, savez-vous ce que signifie l'expression «siffler le vent», lance-t-il en se retournant vers sa bien-aimée.

— Non! dit-elle, le cœur gonflé d'admiration!

— Monsieur Lavoie nous a raconté que «siffler le vent» est une ancienne superstition de la marine à voile dont il ne faut pas rire devant quiconque a naguère souffert du manque de brise. Lorsque la mer est abandonnée par les vents, que les voiles «flic-flacotent», pendues comme chemises aux vergues, le capitaine, anxieux, mouille son petit doigt et, si la brise demeure indifférente, il se met à siffler doucement et de temps en temps, il dit: «Arrive vieux père, arrive, vieux garçon, viens mon petit» et toutes sortes de tendresses du même genre. Tout véritable matelot sait bien qu'on ne doit pas siffler sur le pont ou dans la mâture d'un vaisseau. On ne peut le faire que très doucement par calme plat pour appeler la brise.

Puis, les deux jeunes matelots prennent la jeune fille par la main et chantonnent doucement :



«Siffle, gabier, siffle doucement
Pour appeler le vent»
Mais sitôt la brise venue, Gabier, ne siffle plus.
«Siffle cap'taine, siffle doucement
Pour appeler le vent
Mais tiens bon dès le vent dans tes voiles,
Si tu tiens à ta toile.»

Émouvant spectacle que cette douce mélodie qui s'oppose aux grondements de métal et de bois de ce vapeur crachant sa fumée noire.

Augustin Lebeau, journaliste



Le temps des foins

Prologue, mardi 29 juin 1852

Cette semaine, tout le village et les rangs des alentours sont en ébullition. C'est la fin juin et on se prépare à «faire les foins». Dans toutes les fermes, on prépare les faux, les râteaux et les fourches; on surveille l'état du foin.

Tous ne s'accordent pas sur le meilleur moment pour faucher. Certains attendent que le foin soit tout à fait mûr, d'autres prétendent qu'il vaut mieux le récolter dès le début de la floraison pour ne pas risquer qu'il verse sous l'effet de la pluie.

La pluie ! C'est la grande ennemie du temps des foins. S'il faut un mois de juin bien humide pour qu'il soit beau, il faut un temps ensoleillé pendant la fenaison. Donc, dès que les foins sont prêts, les habitants guettent le coucher du soleil pour savoir le temps qu'il fera le lendemain. Justement, hier soir, le soleil s'est couché bien rose et Jean-Noël Lavoie a décidé qu'aujourd'hui serait le grand jour. Après le souper, il est allé prévenir Firmin Borduas dont il s'est assuré l'aide il y a déjà quelque temps. Au temps des foins, ce n'est pas facile de trouver de la main-d'œuvre. Le jeune Abel, aide-cuisinier chez le seigneur Prologue, a aussi été informé qu'aujourd'hui il devra délaissé ses fourneaux.

On s'est levé de bon matin pour pouvoir profiter des heures de «fraîche» avant que le soleil ne tape trop dur. Dès 4h00, la grand-mère Josephite Bernier et la tante Hélène sont à préparer le déjeuner. Chez les Lavoie, où Abel est le seul garçon, les filles sont de tous les durs travaux et le père prétend qu'elles travaillent mieux que bien des gars.

Déjà, d'ailleurs, Isabelle est en train d'atteler Prince et Marquis, les deux chevaux qui ont reçu hier une double ration d'avoine. Lucille, Pulchérie et Chloé rassemblent les outils. Le chien Museau, énervé de tout ce branle-bas, court de l'une à l'autre en jappant. Tout est prêt. La mère et les deux petites, Philomène et Berthe, rejoignent les autres sur la charrette et on part vers le champ où Firmin Borduas est déjà à pied d'œuvre.

Première opération : le partage des «planches». Le père fauchera la première, du côté est; c'est lui qui rythmera l'avance des faucheurs. À sa gauche, il place Firmin et ensuite sa femme Édith. Isabelle et Lucille se relaieront à la quatrième planche. Le travail



commence. Monsieur Lavoie trime dur pour être en avant des autres. Il veut préserver sa réputation ! Sous la direction d'Abel, les petites suivent les faucheurs afin de retourner le foin et de le disperser sur le champ pour qu'il sèche.

La journée se passe ainsi entrecoupée du dîner que tante Hélène est venue porter. À la fin de l'après-midi, le foin coupé le matin est rassemblé en petites meules (qu'on appelle «veillottes») pour le protéger de l'humidité de la nuit. Le lendemain, elles seront défaites et le foin de nouveau mis à sécher. On ne le rentrera qu'après une deuxième journée de séchage.

Partout aux alentours, chez Philippe Lavoie, chez Julien Duperré, les mêmes tâches se répètent. Au bout du champ, on peut apercevoir Marie-Louise Beaulieu qui mène les travaux chez elle. Alcide, son mari, ne peut la suivre ! Une seule ferme ne connaît aucune activité ce jour-là : celle de Léon Simard.

Pourtant, Léon a plusieurs prairies et il est toujours l'un des premiers à faucher. Cette année, non ! On l'a vu se promener, vérifier l'état de son foin. Cet après-midi, les enfants l'ont aperçu de l'autre côté de la clôture. Quand ils lui ont demandé pourquoi il n'avait pas commencé à faucher, il a répondu : «J'attends l'Anabelle» et il s'est éloigné en riant. L'Anabelle pour couper son foin ? Il y a du mystère là-dessous !

Augustin Lebeau, journaliste



La faucheuse mécanique

Prologue, mercredi 30 juin 1852

La fenaison se poursuit aujourd'hui chez les Lavoie et dans plusieurs fermes de Prologue. Heureusement, le beau temps se maintient. Ce matin, on a repris les mêmes travaux que la veille. Les faucheurs ont fauché et les faneurs ont fané. Quand le soleil est venu à bout de la rosée, on a défait les meules confectionnées la veille pour que le foin finisse de sécher. Cet après-midi, on charge le foin coupé hier. Armées de râteaux, les filles rassemblent à nouveau le foin en veillottes.

Abel conduit la charrette d'une meule à l'autre et Firmin Borduas, debout en arrière, reçoit et foule le foin que les filles et Madame Lavoie lui tendent au bout de leur fourche. Lorsque la charrette est pleine, on retourne à la grange pour la décharger. Museau est de tous les voyages, précédant Prince et Marquis, aboyant pour prévenir la grand-mère de leur arrivée.

De l'autre côté de la clôture, chez Léon Simard, c'est toujours le calme plat. Plus curieux encore, Léon n'est même pas chez lui; on l'a vu partir ce matin vers le village et, selon tante Hélène, Léon est sur le quai à faire les cent pas. Ses deux fils, Paul et Jérôme sont aussi là, à attendre on ne sait quoi. Sur le coup de midi, l'Anabelle accoste. Eustache Lavoie, taquine Léo en lui disant:

— Cou donc, Léon ! c'est ben la première fois que t'as hâte de me voir !

— Arrête tes farces plates, Eustache, je t'attends depuis trois jours. Les foins sont prêts et je ne veux pas perdre ma récolte.

Sur le pont de la goélette, il y a un drôle d'assemblage de bois et de fer. Les trois Simard montent à bord et aidés d'Eustache, Luc Papineau et Firmin Mclean, ils accrochent la «chose» au palan de la goélette.

— Attention, lentement, crie Léon, inquiet.

— Ben voyons donc, mon Léon, c'est pas en plâtre c't'affaire-là, répond Eustache Lavoie

«L'affaire» est maintenant sur le quai et Léon Simard demande où sont les roues. Eustache Lavoie prend un air embarrassé:

— Les roues ? Il y a des roues ?

Léon Simard devient rouge, puis bleu, puis jaune. Voyant que la plaisanterie a assez duré, Monsieur Lavoie envoie Firmin chercher les roues qu'il avait rangées dans la cale. Jérôme et Paul, consultant une directive imprimée, les fixent à l'engin puis y attellent le cheval. Et puis, fouette, cocher !



Léon Simard paie Eustache Lavoie pour le fret et suit bientôt ses garçons. Il est content, mais tout de même un peu déçu. Tout le monde étant occupé aux foin, l'arrivée de l'Anabelle n'a pas beaucoup attiré l'attention. Il rit cependant dans sa barbe en pensant à la surprise qu'il réserve à ses voisins.

Pour une surprise, c'est une surprise. Environ une heure plus tard, les Lavoie entendent et voient Léon Simard, perché sur l'engin tiré par deux chevaux et suivi par ses fils et plusieurs engagés. Incroyable! La machine coupe le foin toute seule ! Elle coupe, en un passage, l'équivalent de deux planches et va au moins trois fois plus vite qu'un faucheur; Léon Simard a acheté la première faucheuse mécanique de la paroisse.



Intrigué, Jean-Noël Lavoie se précipite. Ou plutôt, il essaie de marcher lentement, pour ne pas avoir l'air trop curieux.

— Eh ben, mon voisin, qu'est-ce que c'est que cette machine-là ?

— Eh ben, mon voisin, répond Léon Simard, ça, c'est une faucheuse mécanique. Je l'ai fait venir du fabricant Moody à Terrebonne. Avec ça, je vais pouvoir couper vingt-deux arpents par jour!

Sans attendre de réponse, Monsieur Simard continue de faucher. Jean-Noël Lavoie est estomaqué. Comment ? Une machine peut faire le travail de six faucheurs? Incroyable!

Augustin Lebeau, journaliste





JUILLET 1852

L'appel nominal de la Saint-Pierre.....	234
Le partage des terres disponibles	236
Le labeur du colon.....	238
La criée et les réparations d'honneur	241
Le moulin à farine.....	244
Meunier à l'ouvrage.....	247
L'histoire du moulin seigneurial	249
Houpette commence à se faire vieille	253
La foire aux chevaux	255
Accueil chaleureux des enfants à Gascon	259
La maladie de Firmin et le Saguenay.....	260



L'appel nominal de la Saint-Pierre

Prologue, jeudi 1er juillet 1852

Un vent d'ouest, faisant se replier la feuillée des chênes et se tordre à la cime les grands peupliers, s'époumone sur Prologue. Le soleil, devenu pâle, annonce que le beau temps des derniers jours va bientôt faire place à la pluie.

Aux abords de quelques fermes, des lessives sèchent, tachant de blanc les haies vertes. Dans les pacages, les animaux sont tous occupés à se repaître. Sur une clôture, un merle siffle. À ce temps de l'année, les fraises sauvages sont mûres. À l'orée du bois, on voit des groupes de femmes et d'enfants occupés à cueillir ces petits fruits tant convoités.

Aujourd'hui, jour de la Saint-Pierre, tous les hommes de la paroisse âgés de 18 à 60 ans et en état de porter les armes ont été conviés par Jean Laprise sur la place de l'église pour l'appel nominal.

Comme chacun sait, les paroissiens font obligatoirement partie de la milice sédentaire qui compte généralement au moins une ou deux compagnies de 50 à 80 hommes. Comme la paroisse couvre, outre le territoire de Prologue, une partie des côtes de la seigneurie voisine, c'est l'occasion pour bien des gens de reprendre contact avec la parenté ou encore avec des amis.

C'est notre capitaine de milice qui a la charge de publier et de faire exécuter les ordres des gouvernements supérieurs. C'est également lui qui veille à l'application des règlements touchant la bonne tenue des chemins. Il préside aussi aux enquêtes en l'absence du coroner et fait conduire sous escorte les personnes arrêtées par ordre du juge de paix, en l'occurrence son père. Grégoire Tremblay pourrait vous en dire long là-dessus.

Cet appel nominal a pour but de tenir un compte de tous les hommes disponibles en cas de guerre et de repérer ceux qui pourraient participer à des corvées pour l'armée. Ici dans la seigneurie, il y a bien quelques vieux qui pourraient vous raconter leur participation, en tant que miliciens, à la guerre de 1812 contre les États-Unis d'Amérique.

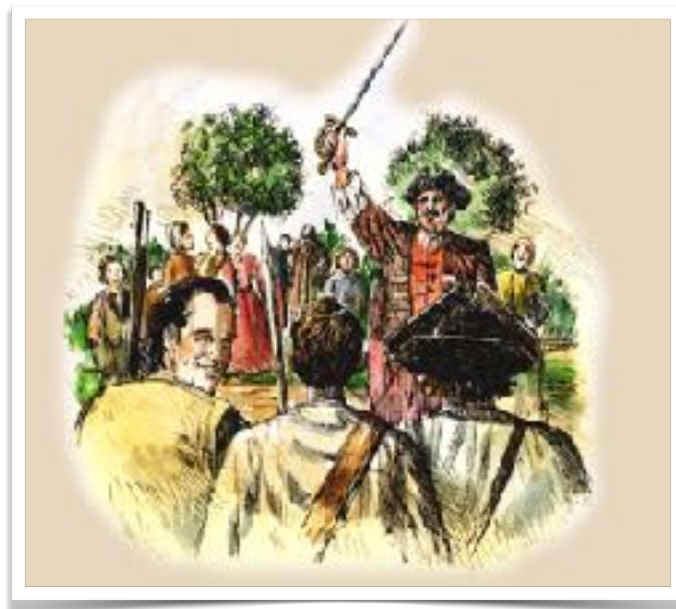
Je peux vous dire que de coutume, dans la paroisse, l'appel nominal des miliciens est un événement haut en couleur. C'est l'occasion pour plusieurs de bien rire, car notre capitaine de milice a l'habitude de faire cet appel dans la bonne humeur. Fièrement vêtu d'un uniforme militaire importé d'Angleterre et trop étroit pour lui, il mène le bal de ce groupe de joyeux lurons.

Les habitants apportent, en guise d'armes, un fusil de chasse, un sabre ou une épée. Certains ont déjà poussé la farce jusqu'à se munir d'épées de bois!



Jean Laprise donne l'ordre de prendre les rangs. Lentement, les paroissiens se placent en ligne plus ou moins droite; je devrais dire, toute croche. À l'appel du capitaine de milice, plusieurs profitent de la présence de la foule pour faire les pitres, laquelle composée de vieillards, de femmes et d'enfants n'attend que cela!

Ah! J'entends les réponses de ces miliciens de pacotille. Il y en a dont la voix est à peine audible, d'autres qui imitent le capitaine ou encore qui font une facétie. Bien sûr, ces comportements soulèvent inévitablement un fou rire général.



Je n'ai jamais vu notre capitaine de milice perdre patience! Il est d'ailleurs reconnu dans la paroisse pour avoir un caractère bon enfant. Malgré tout, chaque année il vient à bout de cette troupe indisciplinée, excitée par les rires des badauds qui les encouragent à récidiver.

Comme d'habitude, monsieur Laprise fait parader les miliciens. Je crois que je n'ai jamais rien vu de plus ridicule. Les seuls mouvements connus de nos hommes sont la marche et la volte-face qu'ils n'arrivent jamais à exécuter en cadence. Les voilà tous confondus dans une bousculade délirante! Les uns tournant à gauche et se heurtant à ceux qui tournaient à droite!

Et, finalement, le capitaine crie le «feu» supposé déclencher la salve. Ce qui devrait se faire à l'unisson dans un seul bruit s'étend sur plus d'une minute, le dernier à tirer ayant oublié de charger son fusil. Une vraie pétarade.

Augustin Lebeau, journaliste



Le partage des terres disponibles

Prologue, vendredi 2 juillet 1852

Un peu partout dans la seigneurie, les habitants visitent leur champ. C'est de même qu'ils évaluent l'état de maturation des grains qu'ils ont semés. Comme vous savez, les graines n'ont pas toutes le même temps de floraison. Et puis, les habitants n'ont pas tous semé les mêmes graines. Ici à Prologue, on ne cultive pas seulement du blé.

Par exemple l'avoine, première céréale semée, est aussi la première à atteindre sa maturité. C'est pour ça qu'on voit Marie-Louise Beaulieu parcourir depuis deux jours ses terres. Elle a semé aussi de l'orge en mai et devrait le récolter en juillet.

Chez Léon Simard, les engagés sont à mettre en terre le sarrasin! Léon dit que c'est le meilleur temps «parce que, de même, on évite qu'il arrive en fleur durant les grandes chaleurs».

Comme Léon a plusieurs terres, cela lui permet de diversifier sa production; c'est d'ailleurs un des rares habitants du terroir qui puisse se permettre cette «fantaisie», comme disent les jaloux! Il cultive aussi du blé, du seigle et du maïs. Les pauvres paysans disent que Léon Simard est comme un deuxième seigneur dans la seigneurie. Plusieurs lui doivent de l'argent et ne voient pas le jour où ils pourront s'acquitter de leur dette! C'est pourquoi quelques-uns paient en nature!

Ainsi, ils donnent à Léon des journées de travail, soit dans la période des labours, soit dans la période du fauchage et de l'entreposage du foin ou encore durant les différentes récoltes. Certains réservent une partie de leur bois de chauffage pour rembourser notre «GENTILHOMME CAMPAGNARD» ou encore notre «HOBREAU» comme ils disent. Je ne saurais dire, s'ils pensent alors à l'oiseau rapace diurne ou encore aux petits seigneurs qui jadis tyrannisaient leurs paysans!

Si j'avais à vous donner une image du territoire agricole de la seigneurie, je n'aurais pas assez de 100 pages pour vous le décrire.

Disons d'abord qu'il y a une partie du terroir qui est parsemée de terres bien développées. De vieilles familles trônent sur cet espace, parfois depuis plus de 100 ans. Et cette occupation peut, dans certains cas, remonter au temps des Français.

Les descendants de ces familles n'ont pas tous pu s'établir dans la paroisse de leurs ancêtres. Ils ont dû migrer à la recherche de nouveaux terroirs à coloniser. C'est ainsi que plusieurs habitants de la seigneurie sont originaires de la plaine de Montréal, de Québec et de La Malbaie.

Les dernières terres concédées dans la seigneurie sont loin de tous les services, autant du moulin à scie que du moulin à farine. Les habitants qui cultivent ces terres sont loin de l'église, du magasin général et de l'école et, en général, ils sont très pauvres. Quelques-uns ont même déguerpi sans payer leurs redevances au seigneur Prologue!



Certains, plus chanceux, ont acquis par le biais de leur père, les dernières terres disponibles près de la rivière, pas trop loin des marchés. Par exemple, le jeune Marc Simard travaille depuis 3 ans sur la terre que son père avait pris en concession à son arrivée à Prologue il y a vingt ans, dans le but de la céder à son fils aîné dès que possible. Elle est de bonne qualité, chose rare pour les terres qui restent en bordure des cours d'eau, car il y a bien longtemps que les meilleures ont été concédées.

La terre de Marc Simard est une terre où l'érable, l'orme, le frêne et les aulnes dominant, signe d'une terre de première qualité. Le père Simard avait bien reconnu le terrain et son expérience lui avait appris qu'une terre où différentes espèces de bois durs et de bois mous sont mélangées possède un sol qui donnera de bons rendements.

Le jeune homme est donc un colon favorisé, car il défriche l'une des dernières bonnes terres de ce vieux terroir. Comme je vous disais plus haut, les autres ont été obligés d'aller beaucoup plus loin au nord-ouest de la seigneurie.

Certains fils d'habitants préfèrent ne pas s'éloigner de leur famille et s'engagent comme ouvriers agricoles chez les gros paysans comme Léon Simard. Ainsi, ils n'ont pas besoin d'aller «au diable au vert» pour tirer leur pitance.

Il y a même parfois des jeunes gens qui appartiennent à des familles établies dans la seigneurie depuis trente ans et qui doivent partir à la conquête de nouveaux milieux naturels. Un père ne peut diviser sa terre entre ses nombreux fils s'il aspire à conserver un certain rendement. C'est ainsi que plusieurs fils de familles d'habitants de la seigneurie ont dû, comme les immigrants arrivés de fraîche date, recommencer presque à neuf sur des terres éloignées.

Marc Simard pourrait vous en dire long sur la vie exigeante du colon. Tout en travaillant sur la concession familiale, il a dû trouver le temps pour repérer sur sa nouvelle concession l'endroit convenable pour y asseoir sa première maison, je devrais plutôt dire sa cabane. La proximité de l'eau, des voisins et des chemins furent les éléments que le jeune colon a dû prendre le plus en considération. C'est le vieux sourcier du village qui lui a trouvé de l'eau.



Augustin Lebeau, journaliste



Le labeur du colon

Prologue, samedi 3 juillet 1852

La bière de Jean Laprise est excellente! La bière de Jean Laprise est excellente qu'il m'a dit le shérif! C'est pas ce que je voulais savoir. Et puis lorsque j'ai insisté pour avoir de vraies informations, il a ajouté: «Ouais! la tarte aux pommes de Thérèse Chiasson est fabuleuse! Vraiment quel délice!»

Puis il a tourné les talons et s'en est allé rejoindre le capitaine de milice. Il paraît qu'ils avaient quelque chose à faire! Mais quoi exactement? C'est ce que j'aurais aimé savoir.

— Faut pas que les informations soient divulguées, m'a dit le shérif!

Pardi! je ne suis pas une langue de vipère! Je sais garder un secret lorsqu'il le faut! Ah oui, faut que je vous dise. Un shérif de Saint-Hyacinthe est ici au village. Il mène une enquête, paraît-il. J'ai tenté en vain d'en savoir plus, mais, impossible, ce monsieur est trop peu bavard.

Toujours est-il que lorsque je suis ainsi contrarié je broie du noir et la seule façon de me remettre de mes émotions est de passer une heure ou deux à jouer avec mon bilboquet. Bougre d'idiot que je me disais tout en tentant de placer la boule sur le bâton! Pourquoi ce p'tit bonhomme est-il si mystérieux?

Mais revenons-en à nos moutons. Pardon! Revenons-en à notre colon. Marc Simard, avant d'élever sa cabane en bois rond, a dégagé un emplacement à l'abri du feu. Il a rasé des arbres et nettoyé le sol des branches et des brindilles qui s'y trouvaient. Il lui a fallu du temps. Il est sur place depuis l'automne précédent. Au printemps, avant d'essoucher, il a labouré à la pioche et semé entre les souches de l'orge, du sarrasin et des pommes de terre.

Cet été, il est passé au défrichement proprement dit en vue de la constitution des abattis. Bien sûr! il n'a pas abattu tout ce qui se trouvait sur son passage.

— Ma foi, me disait-il, il faut ben en laisser quelques-uns pour faire de l'ombre aux animaux!

Ce sont les premiers jours consacrés au défrichement qui sont les plus durs de tous, car il fait bigrement chaud. Puis, chaque jour suffit sa peine, on abat des arbres, on les coupe et on les dépouille de leurs branches.

Le p'tit Simard était seul à travailler fort de même sur sa terre. Quand je dis seul, je ne parle pas des moustiques, ces mauvais compagnons des colons. J'ai entendu, à maintes occasions, le jeune parler fort et dire en vain le nom du seigneur, mais, à part moi et les

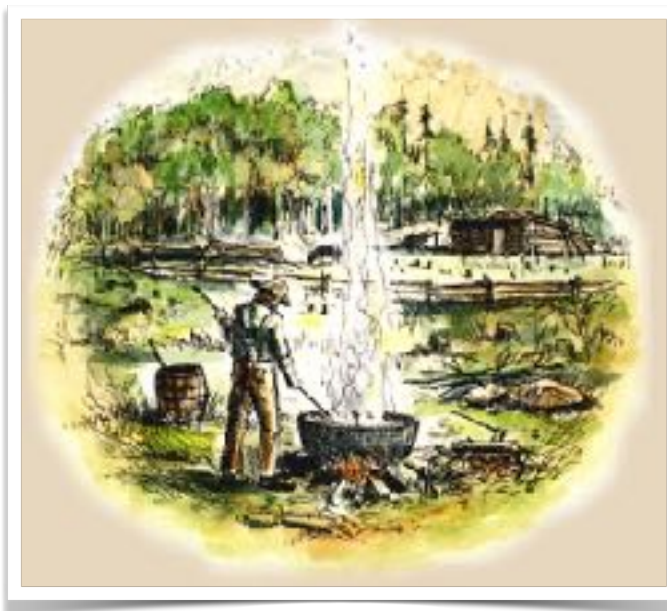


moustiques, qui pourrait en témoigner? Je suis moins susceptible que la rapporteuse à Papineau.

Pour tout dire, ça fait bien trois ans que le jeune Simard s'occupe sur sa terre. La première année il a été occupé à défricher; la seconde, il a préparé d'abord le sol et puis semé entre les souches. Il a aussi brûlé les abattis qu'il avait faits en s'aidant d'un petit bœuf donné en avancement d'hoirie par le père Tremblay dit Bouteille, son beau-père. Il a également envoyé au moulin à scie les billots qu'il avait mis de côté pour sa maison permanente.

Ah! Lorsque les habitants brûlent leurs abattis, on dirait un feu de forêt. Il faut me croire lorsque je vous dis que c'est tout un spectacle. Évidemment, le p'tit, suivant les conseils de son père, a été très prudent.

Tous ici connaissent la vieille histoire du père Latreille qui avait, lors d'une journée chaude et sèche, allumé imprudemment des feux sur sa terre pour accélérer le défrichement. Le feu consuma environ une lieue et demie à la ronde et plus de 5 maisons, sans compter le bois de la forêt. Faudrait surtout pas que ça se reproduise.



Le marchand Lavoie est venu rencontrer le jeune avant qu'il ne procède à ce travail. C'est que notre bonhomme fait aussi commerce de la potasse. Je devine votre interrogation! C'est simple! les cendres des abattis brûlés contiennent de la potasse, un alcali très en demande en Angleterre. Dès que le tas de bois s'est consumé, notre jeune colon a abrité les cendres pour les protéger de la pluie, car une simple ondée les appauvrirait beaucoup, tant la potasse est soluble dans l'eau.

Dans un premier temps, il a fait bouillir cette cendre et dans un deuxième temps, il a décanté ce bouillon. Il a ainsi obtenu un sel de potasse appelé «sall» ou «salin» qu'il s'est empressé de porter à monsieur Lavoie, comme promis.

Le marchand Lavoie revendra ce même quart de salin à la potasserie de Saint-Hyacinthe où ce sel sera lessivé à la chaux, puis brûlé dans un four à réverbère pour donner la potasse.

Actuellement, l'Angleterre produit à elle seule près de la moitié de tous les tissus de coton vendus dans le monde. Il lui faut des quantités fabuleuses de potasse pour nettoyer et



surtout blanchir les fibres. Comme vous voyez, la métropole a besoin de la potasse de sa colonie du Canada sans quoi les grandes filatures seraient inopérantes.

Marc Simard m'a dit qu'il avait touché 20\$ le tonneau de sel de potasse.

— Ouais, que je lui ai dit! Le «bounhoumme» est pas trop avare; il t'a donné un bon prix!

— Le «bounhoumme» comme vous dites, il donne rien. J'estime qu'il m'en a coûté 15\$ pour le produire ce fameux tonneau! A part ça, les réserves du «bounhoumme» étaient à sec, c'est pour ça que j'ai pû écouler facilement les fruits de mon labeur; c'est pas toujours de même. Le «bounhoumme» a payé en argent sonnante, mais, la plupart du temps, il paie en provisions de bouche et de vêtements.

— Voyant qu'il s'énervait je changeai de sujet.

Pis, à quand la construction de la maison permanente!

— La corvée est prévue pour mercredi; les voisins, quelques amis et ma famille doivent venir m'aider. Ah! Ce sera pas un château comme le manoir de pierres du seigneur Prologue ou ben encore la maison du meunier Martin dit Tudor! Ce sera un petit logis de pièce sur pièce blanchi à la chaux, avec cheminée de bousillage, plancher en madrier et toit en pignon de bardeau et de planche. Pis lorsque la maison sera prête, la cabane de bois rond qu'on habite depuis presque deux ans sera vidée et transformée en étable. Même si ma Brigitte est pas du genre à se lamenter elle a ben hâte d'aménager dans la nouvelle maison. Victoire et Clémentine, ses deux grandes amies viendront l'aider dans cette tâche.

— Coudonc m'sieur Lebeau! Avez-vous des nouvelles de l'enquête du shérif au melon?

— Faudrait bien lui tirer les vers du nez, celui-là!

Augustin Lebeau, journaliste



La criée et les réparations d'honneur

Prologue, dimanche 4 juillet 1852

Aujourd'hui, en ce dimanche ensoleillé, l'église est bondée. Je ne sais par quel enchantement, mais la grande majorité des paroissiens sont présents à l'office. Monsieur le curé a fait un très beau sermon sur la nécessité de l'entraide et sur la générosité.

À la sortie de la messe, il y a crié comme d'habitude. Mademoiselle Papineau a perdu un de ses gants, monsieur Lavoie veut louer un de ses chevaux, un autre offre ses services pour les récoltes. Ces criées publiques sont courues par toute la population. Chacun fait ses propres annonces. Mais, on peut aussi demander à Joseph Couture qui s'improvise, sur demande, crieur public.

Léon Simard provoque les hou! hou! de la populace lorsqu'il annonce avoir emprisonné une vache qui mangeait les choux de son potager. Il la rendra à son propriétaire lorsque celui-ci la réclamera et lui paiera les dommages encourus. «On comprend ben comment y est devenu riche, celui-là», lance mon voisin.

Et il ajoute que ceux qui voudront louer sa faucheuse mécanique pour les récoltes pourront s'adresser directement à lui. « À va te peter dans face ta machine du diable », crie un spectateur, provoquant ainsi les rires de la foule.

Il arrive à l'occasion que le promontoire improvisé où doivent monter ceux qui ont des annonces serve de lieu pour des excuses publiques. C'est ce que l'on appelle une «réparation d'honneur». Quand cela arrive, le silence se fait immédiatement, question de bien comprendre les paroles du pauvre repentant. Je dois vous dire que c'est très humiliant et que personne ne fait cela avec gaieté de cœur. Mais il arrive des fois que cela ne se passe pas comme le voudrait la victime qui exige réparation.

Je me souviens d'une fois où Eustache Lavoie avait vertement insulté Léon Simard parce que son étalon avait détruit son jardin. Léo Simard avait poursuivi Eustache en justice, et le juge de paix, Donald Laprise, devant la gravité des offenses, avait condamné le marchand général à une amende de 100 \$ ou à des excuses publiques. Orgueilleux, Eustache hésitait à s'exécuter et encore moins à donner un beau 100\$ à celui qui était devenu son pire ennemi. Il trouva finalement une façon très élégante de se sortir de ce mauvais pas. Il se présenta avec deux témoins sur le perron de l'église une heure avant la messe et fit sa rétractation en l'absence de curieux qui auraient pu se moquer de sa personne, épargnant ainsi à la fois son amour-propre et son portefeuille. Il respectait la mise en demeure, car celle-ci ne précisait pas «après la messe».

Il y a de ça quelques années, l'ainé de Joseph-Marie Gadouas avait livré une corde de bois au notaire David Ménard. Ce dernier s'était appliqué à corder le bois de manière à laisser le moins d'espace possible entre les morceaux, ce qui fit qu'à la fin, il manquait du bois.



Gadouas, qui n'avait pas la langue dans sa poche, choqué par cette mesquinerie, insulta le personnage en le traitant de «grosse vessie jaune». Obligé de se rétracter, Gadouas, le sourire aux lèvres s'exécuta en ces termes :

— Mesdames et messieurs, j'ai traité monsieur Ménard de grosse vessie jaune. Je m'excuse. Je ne sais pas si elle est jaune ou d'une autre couleur, je ne l'ai jamais vue.

Notre digne notaire ridiculisé par un grossier bûcheron s'était vu affublé gratuitement et devant toute la populace d'un surnom qui lui restera jusqu'à la fin de ses jours. Aujourd'hui, le pauvre notaire Ménard, dit Grosse-Vessie-Jaune, a souvent l'occasion de se rappeler sa pingrerie.

Je ne peux m'empêcher de vous en raconter une autre qui est arrivée il y a une dizaine d'années dans la seigneurie d'en face. Un jeune garçon qui avait été éconduit de façon cavalière par une jeune fille rencontra le rival qui avait attiré les bonnes grâces de la jeune demoiselle.

— T'as pas besoin de faire ton frais, lui dit-il, on l'sais que tu vas voir le cul bleu à Latraverse. Le père de la jeune fille.

La tirade, faisant allusion au parti politique du père de la jeune fille, parvint aux oreilles de la famille qui demanda réparation. Le père du jeune insolent qui était encore mineur dut s'excuser publiquement. Il le fit en ses termes :

— Mon garçon, Josuas, a dit des affaires pas vraies. Il a dit au magasin d'Eustache et devant témoin que mademoiselle Anicet Latraverse avait le cul bleu. C'est des menteries. La demoiselle a le cul comme les autres.

Le plus drôle, c'est que notre homme, soulagé d'avoir satisfait aux exigences de la réparation d'honneur, ne s'était pas du tout rendu compte de la bévue qu'il venait de commettre. On raconte encore souvent cette histoire dans les soirées, et la bienséance m'ordonne de vous épargner les transformations grivoises que la tirade a subies.

Mais, le perron de l'église est aussi un lieu de rencontre et d'échanges plus discret. Un tel demande conseil à un notable, un autre prend arrangement avec le notaire, un jeune sollicite un emploi auprès d'un bourgeois, etc.



Juste avant que les gens ne se dispersent, le shérif Séguin dit LaDéroute attire l'attention de la foule et explique, dans une voie forte et claire, les raisons de sa présence à Prologue. De nombreux murmures de l'assistance accompagnent les phrases de l'homme de loi.

Il raconte qu'il poursuit un filou qui aurait vendu à des bourgeois de Saint-Hyacinthe, des actions d'une fausse compagnie de chemin de fer. L'homme est habile et convaincant. On aurait signalé sa présence par ici. Il profite de la criée pour attirer ses victimes en leur faisant miroiter des gains faciles.

Quant au shérif, il était si discret et ne voulait rien dire, tout simplement parce qu'il tenait à assister incognito à la criée advenant le cas où le brigand, confiant dans sa bonne étoile, fasse une nouvelle tentative. Il l'aurait arrêté illico et mené directement en prison. Mais, j'ai l'impression que ce dernier a eu vent de sa présence. De toute façon, s'il tente quoi que ce soit, pas besoin du shérif pour lui mettre la main au collet. Un village averti en vaut deux...

Mais, j'ai l'esprit ailleurs! Les filous et les voleurs de grand chemin ne m'intéressent pas. Je me dis que tant qu'il y aura des gens cupides et ignorants cherchant à faire un gain facile sans y mettre le labeur nécessaire, il y aura des escrocs pour les soulager de leurs biens. Ma curiosité satisfaite, je fuis ce lieu de brouhaha.

Augustin Lebeau, journaliste



Le moulin à farine

Prologue, dimanche 4 juillet 1852

Le meunier n'est pas venu à la messe ce matin; la maladie le cloue au lit. Il sera sûrement très heureux d'entendre les dernières nouvelles.

J'attelle donc ma fidèle jument et une fois bien en selle, je lui dis:

— Ma belle, ma douce Houppette nous allons chez Magloire.

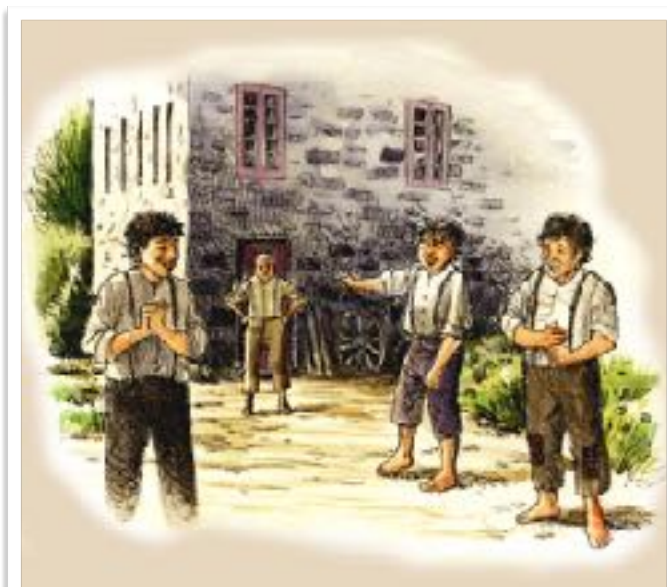
Elle connaît le chemin et je pourrais m'endormir qu'elle nous mènerait à bon port.

Magloire et moi sommes amis depuis l'enfance. Lorsque j'étais jeune, j'ai d'abord fait comme tous les autres enfants qui l'agaçaient avec son nom. Je les entends encore crier «Magloire?». Après un court silence, ils entonnaient en chœur: «tu dors». Et tous se tapaient sur les cuisses tellement ils se trouvaient drôles!

Ça peinait mon ami, mais il avait la répartie facile et il se moquait à son tour de leur nom. Je ris encore en repensant à ces bêtises d'enfants! On criait «t'as perdu ton bœuf Charette?» ou «tes bras dépassent Courtemanche!» ou «t'es pas chanceux Lachance!». Ces petits duels verbaux finissaient toujours de la même manière; on riait tous ensemble, les uns des autres bien sûr.

Aujourd'hui, comme dirait Magloire Martin, dit Tudor, «tout ça, c'était rien que des jeux d'enfants, Sainte-Farine». Mais, j'pense qu'il se trompe, car les habitants arrivent souvent au moulin en fredonnant: «Meunier, tu dors (Tudor) ton moulin va trop vite. Meunier, tu dors ton moulin va trop lent...»

Comme dirait le meunier: «Ma foi, y en a qu'ont pas grandi, Sainte-Galette! » Le meunier a un répertoire de saints et de saintes très particulier. En fait, son vocabulaire est très coloré et imagé et touche de près aux choses de son métier. Je ne crois pas que vous ayez jamais entendu parler de Sainte-Galette ou de Sainte-Toupie ou encore de Sainte-Farine ou Sainte-Meule!



Le moulin à farine de notre seigneurie est imposant par son architecture massive construite en pierres des champs. Il est situé sur le flanc de la rivière et de là il trône sur une nature magnifique.

Au cours des dix dernières années, il a subi maintes transformations. La vieille roue à aubes a disparu et avec elle toute une partie de l'histoire du bâtiment. Magloire n'a pu s'en débarrasser pour de bon et il l'a laissé reposer tout près des anciennes structures du moulin. Il m'a dit, en reniflant un peu : «c'est à son tour de prendre du bon temps et d'admirer le panorama de cette campagne fertile».

Ouais, c'est un coin magnifique et il y a tellement de souvenirs accrochés à ces vallons, à ces ondulations, il y a tellement de cachettes, de jeux d'enfants! Mais laissons là cette mélancolie. Mes devoirs de journaliste me commandent de vous expliquer comment tout cela fonctionne.

D'abord, l'eau est harnachée par une digue de quatre pieds d'épaisseur sur sept pieds de hauteur reliant les deux rives du ruisseau. C'est le point de départ de l'énergie du moulin à eau. Dès l'ouverture de la vanne, l'eau s'engouffre dans la chambre des turbines. En 1849, le seigneur Prologue a fait remplacer la roue à aubes par des turbines «Leffel». Il en existe trois dans la salle des turbines. Pour sûr que ce moulin est l'un des meilleurs des environs.

Le moulin, qui en principe ne devait desservir que les habitants de notre seigneurie, était également, à cette époque, visité par les habitants de la seigneurie voisine. Les deux seigneuresses avaient des intérêts ailleurs et elles étaient très souvent absentes de leur manoir. Leur moulin de bois, penché et déplombé, était en très mauvais état. On rapporte que le meunier craignait de le voir s'écrouler dès qu'il commençait à le faire tourner. Malgré les plaintes de ce dernier qui ne voulait encourir seul les frais et dépenses des réparations, elles négligeaient leurs principaux devoirs envers leurs censitaires, dont celui d'entretenir le moulin banal.

C'est pourquoi plusieurs habitants, défiant l'autorité seigneuriale qui les menaçait de leur imposer une amende advenant qu'ils aillent faire moudre leurs grains ailleurs, avaient pris l'habitude de venir faire moudre leurs grains ici.

Depuis, les habitants de la seigneurie voisine furent nombreux à exiger des seigneuresses la reconstruction dudit moulin. Leur menace d'en bâtir un à leurs frais et dépens et d'en être les seuls propriétaires fit réagir les seigneuresses qui ne tardèrent plus à engager un meunier bâtisseur de moulin pour construire un moulin de pierre. Ce fut «trop peu trop tard» pour plusieurs habitants qui continuent de faire une longue route jusqu'ici.

Le deuxième niveau du moulin sert à transmettre le mouvement créé par les turbines aux différents mécanismes. Ainsi, grâce à des roues à engrenages, à des poulies, à des axes, à des harts, la force motrice actionne les mécanismes à l'étage supérieur.



Il y a aussi trois élévateurs. Un qui transporte le grain de la trémie au nettoyeur et du nettoyeur à la meule et celui qui récupère la farine sous la meule et l'achemine vers le bluteau.

Le troisième niveau est celui où se transforme le grain en farine. C'est le lieu de travail de notre ami. C'est là qu'il rencontre ses clients. Le moulin a donc deux étages en pierre au-dessus des fondations de dix-huit pieds carrés et deux pieds d'épaisseur avec cheminée. La couverture, faite de planches posées sur le travers, est recouverte en bardeaux de cèdre. Le comble est bien fait à l'équerre et il y a trois ouvertures du côté du sud au premier étage et quatre au second. Du côté nord, il y a trois châssis et une porte au premier étage et quatre châssis au second et quatre lucarnes de chaque côté. C'est par une de ces lucarnes que Magloire et moi voyagions en rêve lorsqu'il m'arrivait de passer la nuit au moulin suite à une dure journée de labeur.

Je vous donne tous ces détails pour que vous puissiez bien vous imaginer le moulin! C'est un bâtiment important tant par son architecture que par sa nature! Et puis, ces pierres des champs dont il est construit pourraient vous en raconter de belles! Car le moulin banal n'est pas un lieu banal et de cela tous pourraient en témoigner!

Augustin Lebeau, journaliste



Meunier à l'ouvrage

Prologue, lundi 5 juillet 1852

Je suis encore au moulin banal. Mon ami m'a installé une pailleasse dans la salle des habitants. Nous avons parlé toute la nuit de notre enfance et des projets de Magloire d'acheter le moulin banal advenant l'abolition du régime seigneurial.

Malgré ses 38 ans, Magloire est encore un bon gaillard. Comme il vous le dirait lui-même: «Sainte-Toupie, j'ai le cœur d'un jeune homme de 20 ans et je me laisse pas traîner les pieds sur les planches du moulin!» Et il ajouterait: «le métier de meunier est le plus beau métier du monde. C'est au moulin qu'on transforme le blé en farine et la tonture en laine. C'est en quelque sorte l'âme du village. Et cette âme vibre au tic tac du mécanisme du moulin, au tic tac de mon cœur et cela, y a personne pour dire le contraire!»

Tu ferais pas un peu l'important, Magloire, que je lui ai dit en le taquinant! Mais je sais qu'il dit vrai, car dans un terroir comme le nôtre, le meunier occupe une place d'honneur dans la population. Il faut qu'il soit honnête et travailleur. On connaît tous des histoires de meunier qui étaient menteurs sans vergogne et qui avaient bien des tours dans leur sac pour tromper le pauvre monde et s'enrichir.

Du temps du père de Magloire, le meunier avait charge d'entretenir la propriété du seigneur Prologue. Encore aujourd'hui, les conditions du bail de Magloire l'obligent au même entretien. Ainsi, il doit réparer les clôtures, les engrenages du moulin et les autres bâtiments. Il nettoie les environs et ramone les cheminées.

Ces clauses alourdissent sa tâche première qui est de faire tourner le moulin, de coincer et de graisser les mouvements avec du suif, de chauffer le bâtiment, de s'occuper du logement et de la salle des habitants.

En échange, le seigneur lui accorde la pension au moulin et l'utilisation de l'écurie et du jardin. Mais comme dit Magloire, il est temps que tout cela change et que le monopole du seigneur disparaisse. Comme il me disait hier : «J'pourrais tirer plus d'écus de mon labeur.»



Aussi loin que je me souviene, j'ai vu travailler Magloire au moulin. Il a d'abord aidé son père. Ses tâches étaient nombreuses : ouvrir les poches de blé, balayer, faire les commissions, etc. Et, avec le temps, au fur et à mesure qu'il grandissait, sa force se développait et il trouvait que les poches de grains étaient moins lourdes à transporter. Puis, après la mort de son père, il a pris la relève.

Comme il disait à cette époque: «C'est beaucoup d'ouvrage, mais je suis heureux en Sainte-Girouette!»

Comme les habitants de cette seigneurie, il se lève avec le coq et s'arrête quand le soleil prend congé. Les jours de grandes bourrées, je l'ai souvent vu travailler jour et nuit sans qu'il ne prenne le temps de manger un p'tit quelque chose.

— À ce rythme-là, tu vivras pas tellement plus vieux que ton pauvre père, lui ai-je dit. Pire encore, tu trouveras personne à marier puisque tu n'as même pas le temps de regarder les belles créatures qui se languissent d'une demande de ta part.

Chaque fois que je lui parle des belles créatures qui lorgnent de son côté, je le vois rougir comme une pomme. Il y a une veuve qui vient occasionnellement à la salle des habitants et comme il est habitué à n'y voir que des hommes, la venue de cette belle frimousse l'émoustille toujours un peu. Ces jours-là il est plus prévenant que de coutume et je crois bien que notre dame a remarqué l'attention qu'il lui prodigue.

Augustin Lebeau, journaliste



L'histoire du moulin seigneurial

Prologue, mardi 6 juillet 1852

Je suis encore chez mon ami Magloire. Nous avons passé une bonne partie de l'avant-midi à parler de «banalité». Ne vous méprenez pas! Il ne s'agit pas de propos sans importance, mais bel et bien d'un monopole que tout seigneur possède.

En parlant de cette question fort sérieuse, Magloire et moi avons retracé les baux que son grand-père et par la suite son père avaient passés avec le seigneur de Prologue (père) et qu'il garde précieusement dans un coffre sous clef.

La banalité donne au seigneur le privilège exclusif de construire des moulins à farine dans l'étendue de son fief et tous les censitaires sont contraints de faire moudre leurs grains de consommation domestique au moulin «à peine de confiscation des dits grains et d'amendes arbitraires». Tout ça c'est écrit dans les contrats de concession et, le taux du droit de mouture ici dans la seigneurie, à notre connaissance, a toujours été fixé au quatorzième minot. Ça veut dire que l'habitant garde les treize premiers minots et que le seigneur garde le quatorzième. Puis on recommence.

Je peux vous dire que ce taux n'est pas le même partout. Il y a des endroits, autant dans les anciens terroirs que dans les nouveaux où il est plus élevé. Je peux vous dire aussi, si je me fie aux dires d'un ami américain, que dans certains coins des E-U., malgré le fait que là-bas le régime seigneurial n'existe pas et qu'il y ait libre concurrence entre les différents propriétaires de moulins, le taux perçu par les meuniers correspondrait, si on le convertissait à notre système, au douzième minot.

Tout ça pour vous dire que ce n'est pas facile de savoir ce qui est le mieux pour les habitants. Puis il faut comprendre que ce qui fait l'affaire des uns ne fait pas nécessairement l'affaire des autres. Que ce soit le seigneur, le bourgeois ou le meunier, il faut croire qu'en bout de ligne, c'est toujours l'habitant qui est pris au piège.

Magloire me dit que dans un pays où il y a libre concurrence, un propriétaire de moulin ne pourrait pas avoir un moulin qui tombe en ruine vu que les gens iraient faire moudre leurs



grains ailleurs. Il est certain qu'ils iraient au moulin situé à proximité de leur terre; ils ne feraient pas des lieues et des lieues inutilement.

La proximité, la qualité des farines produites par le meunier et le prix rattaché à la mouture seraient des aspects dont tout habitant qui se respecte tiendrait compte. Après tout, malgré leur manque d'instruction, la plupart savent faire la part des choses et il est certain que le gros bon sens les guiderait dans leur choix.

Même dans notre système il y a bien des façons de faire. Ici, comme pour cette seigneurie dont je vous ai fait mention, les seigneurs ont confié la construction de leur moulin banal à un maître-charpentier et constructeur de moulins à farine, originaire de la Jeune Lorette. Le bonhomme était considéré comme un expert dans la construction de ce genre de bâtiment et m'est d'avis que le seigneur Prologue père ne voulait pas lésiner sur la qualité de la construction.

Magloire m'a fait lire ce marché passé devant notaire il y a de cela bien des années. L'entrepreneur de moulin devait faire tous les ouvrages de charpenterie, menuiserie, couverture, maçonnerie, ferrurerie, vitrerie et tout ce qu'il convenait de faire pour la construction entière d'un moulin à eau.

D'après ce document, le seigneur Prologue père s'était engagé à défrayer la majeure partie des coûts de construction du moulin et de ses dépendances et à verser une somme de 2,000 livres à l'entrepreneur une fois les ouvrages complétés.

Magloire, tout excité, sort du dessous de la pile de documents un devis de cette première construction. Le plan poussiéreux est magnifique. Dire que c'est le grand-père de Magloire qui a fait sa marque au bas de ce contrat.

— Aie! Magloire! Comment se fait-il que ton grand-père, qui n'était pas le constructeur, ait ben pu faire sa marque au bas de ce document.

Magloire me fit un merveilleux sourire. Il est évident que ma question lui faisait plaisir vu qu'il avait une réponse toute prête à me donner.

— Mon grand-père, dit-il, c'est la clef de notre métier dans la famille. Il s'était engagé comme ouvrier auprès de ce constructeur puis, peu à peu, il s'est intéressé au métier et a demandé de faire son apprentissage auprès du bonhomme qui s'était également fait accorder un bail d'exploitation de 6 ans de ce nouveau moulin.

J'admirais les plans de ce premier moulin depuis quelques minutes.

— Magloire! dis-je, ce premier moulin à farine actionné par l'eau était fort modeste si on le compare au bâtiment d'aujourd'hui.

— Ouais, dit-il! Mais tu vois, le corps principal du moulin était déjà imposant. Il comprenait deux étages avec solage, pignons et cheminée en pierres. À ses débuts, il



comptait seulement une moulange mais il était aménagé de manière à en recevoir facilement une seconde.

— Coudonc Magloire! qu'est-ce qui a décidé le seigneur à agrandir ce premier bâtiment?

— Ben voyons, mon ami, un homme savant comme toi devrait savoir cela. C'est pourtant ben simple. Il y avait de plus en plus d'habitants dans la seigneurie et j'peux dire qu'ils faisaient des p'tits; c'est cette croissance de la population qui a nécessité de nouveaux aménagements. Il fallait donc augmenter la capacité de production du moulin. C'est à cette époque que les ouvriers ont creusé un canal assez large et profond pour fournir l'eau suffisante pour faire tourner deux moulanges à farine en toutes saisons, même quand le ruisseau et la rivière sont à leur plus bas niveau. Pis, il y avait aussi des réparations à faire à l'ancien bâtiment et le seigneur a profité de l'occasion pour refaire à neuf les roues, rouettes, lanternes et leurs épieux . Pis le seigneur Prologue avait également commandé un nouveau bluteau qui fut installé peu après ces réparations.

Puis Magloire fit silence un bon moment. Je savais qu'il cherchait dans ses souvenirs d'enfant.

— Je me souviens, dit-il, en rompant son silence, d'une histoire que mon grand-père m'a racontée au sujet de ce canal et des réparations du moulin. Le seigneur Prologue père s'était engagé auprès du menuisier à accepter tous les frais de menuiserie, à lui livrer tout le bois nécessaire aux travaux du moulin et du canal et à lui fournir 200 journées de corvée. Il paraît que les habitants ont grogné fort et bougonné durant toute la durée des travaux. Il a même eu un charivari pour faire connaître au seigneur le mécontentement populaire. Mais, comme il y en avait beaucoup qui n'avait pas payé leurs redevances seigneuriales depuis plusieurs années, il faut croire qu'ils n'avaient pas vraiment le choix. En travaillant à la corvée, ils ont pu effacer leurs dettes envers le seigneur.

Tout en écoutant Magloire, je m'attardais maintenant sur un nouveau document.

— Ce que tu tiens là, me dit Magloire, c'est le premier bail de location du moulin passé par mon grand-père; un bail pour 9 ans. Comme tu peux lire, il devait remettre au seigneur, à tous les trois mois, les deux tiers des moutures et la moitié des revenus du bluteau. Quelques mois avant l'échéance de ce bail, le procureur seigneurial, qui administrait la seigneurie en l'absence du seigneur Prologue et de sa famille partie dans les Europes renouvela pour huit ans la location du moulin banal à mon grand-père. Le seigneur, avant son départ, lui avait recommandé, vu sa grande satisfaction du travail de mon grand-père, d'ajouter au contrat qu'il s'engageait à lui livrer 20 minots de blé la première année du bail puis 25 minots les années suivantes afin de couvrir les coûts inhérents au déglacage du moulin.

— Pis, la vie passe et passe encore. Et les années s'accumulent. Et mon père a fait son apprentissage à son tour! Pis, le vieux seigneur est décédé et ses héritiers ont renouvelé la location du moulin à mon père. Il a d'abord signé une entente de 12 ans. À l'instar des



baux précédents, il devait remettre les deux tiers des moutures au seigneur, mais cette fois les paiements devaient s'effectuer tous les mois. Les seigneurs étaient toujours responsables des grosses réparations du moulin. L'entretien régulier et les réparations mineures incombaient à mon père.

— Je vois, je vois dis-je, comme hypnotisé par tout ce temps qui coulait entre mes mains. Comme hypnotisé par ces vieux documents qui se racontaient.

Magloire me sortit de mes réflexions et il ajouta :

— Et le temps passe, et le temps passe et je fais mon apprentissage auprès de mon père. Aujourd'hui c'est moi qui s'occupe du grain de nos habitants! Je suis fier de mon travail, car le pain, c'est le pain! C'est la vie!

Augustin Lebeau, journaliste



Houppette commence à se faire vieille

Prologue, vendredi 9 juillet 1852

Je suis dans tous mes états. Ma Houppette commence à se faire vieille et je dois songer à la remplacer sous peu, histoire de lui permettre de terminer ses vieux jours dans la sérénité. Ben quoi! Les chevaux aussi peuvent être sereins!

Lorsque j'ai fait l'acquisition de cette jument, je me suis fait rouler par un maquignon peu honnête. Il me l'a vendue comme un cheval beaucoup plus jeune et ce n'est qu'une fois de retour à la maison que j'ai pu me rendre compte de l'escroquerie. Je suis peu fier de m'être laissé ainsi berner.

Je suis un peu gêné de vous avouer que le bonhomme a eu la partie facile. Mais, je dois dire à ma décharge que ma Houppette était bien coquine et qu'elle m'avait littéralement enjôlé. Je ne sais pas si vous allez me croire, mais je l'ai choisi parce qu'elle m'avait fait un clin d'œil.

J'ai su plus tard que tous les chevaux de ce maquignon faisaient des clins d'œil aux visiteurs et que c'était, pour le bonhomme, un piège servant à appâter les ignorants de mon espèce.

Je dois avouer que j'étais une victime toute désignée vu que je croyais fermement que je pourrais me tirer d'affaire seul. Et c'est ainsi que mon jugement a été altéré.

Tout de même, je me demande ce que vous auriez fait devant cette bête qui semblait tellement magnifique. Elle ne cessait d'encenser de la tête à chacune de mes paroles et de hennir et de piaffer et de sourire. Et oui, de sourire.

Ainsi lorsque je lui ai demandé si elle se plairait chez moi elle m'a fait signe de la tête. Enfin, comme j'ai un peu tendance à traiter les animaux comme des personnes, j'avoue avoir été très impressionné par la personnalité de cette jument.

Quoi qu'il en soit, malgré la tromperie, je n'ai jamais regretté mon choix sauf peut-être quand Léon Simard nous tournait en ridicule après la messe du dimanche. Il disait: «tiens voilà le vilain pigeon sur sa vilaine picouille».



J'aurais bien voulu lui donner une bonne mornifle sur le nez, mais je répugne à utiliser la violence. Encore là, ce monsieur se moquerait de moi en disant que ma répugnance à la violence n'est rien d'autre que de la poltronnerie. Mais, il arriva le jour où Houppette et moi fûmes dédommagés de toutes ces humiliations.

C'est ma jument qui a rendu l'offense. Elle a, je ne sais par quel miracle, détaché le cheval de Léon Simard juste au moment où nous allions tous reprendre nos montures après la messe du dimanche. Léon rappela son cheval, mais celui-ci profita de l'occasion pour prendre l'épouvante et disparaître dans la nature.

Je ne sais quelle mouche l'avait piqué, mais sa folle chevauchée fut destructrice. Il ruina, on ne sait trop pourquoi, le jardin de monsieur Eustache Lavoie. Le bonhomme dut s'entendre avec le marchand pour le dédommager des dégâts que son fougueux cheval avait fait dans le jardin. Et, l'affaire ne fut pas facile; c'est d'ailleurs depuis ce jour que les deux hommes sont en froid. Quant à Houppette et moi, nous eûmes un triomphe modeste, mais ce fut tout de même très satisfaisant d'entendre monsieur Lavoie, fou de colère, crier à Léon Simard de garder son horrible canasson, son haridelle boiteuse, son efflanqué de cheval dans son enclos SINON GARE!

Hier donc, je suis allé quérir l'aide de monsieur Joseph Simard, un grand connaisseur de chevaux. L'homme et sa femme étaient aux champs et à ma vue ils me gratifièrent d'un grand salut! J'entends encore Joseph dire à sa femme: «bobonne va remplir la cruche d'eau, notre ami a sûrement soif». Bobonne est le terme affectueux qu'utilise Joseph lorsqu'il parle à sa douce épouse; je crois d'ailleurs qu'il l'appelait déjà ainsi dans le creux de l'oreille durant leur fréquentation.

— Bonjour, mon jeune ami, qu'est-ce donc qui vous amène chez nous?

— J'ai besoin de vos enseignements et de vos conseils, car je dois me rendre demain à la foire de chevaux de Saint-Hyacinthe pour y acheter un cheval.

— Viens prendre une bonne pipée et nous parlerons de tout cela, me dit-il d'un air jovial.

Faut vous dire que Jos est un fichtre de bonhomme. J'ai toujours admiré, d'aussi loin que je me souviens, son intelligence et sa bonne humeur.

Augustin Lebeau, journaliste



La foire aux chevaux

Prologue, lundi 12 juillet 1852

L'histoire ne se répètera pas; faites-moi confiance. Cette fois-ci je ne suis pas seul à la foire des chevaux de Saint-Hyacinthe; Joseph Simard m'accompagne.

Il a une grande connaissance des chevaux et il m'a promis de m'aider à dénicher une bonne bête. Nous sommes arrivés de bonne heure à la foire. L'air est chargé d'odeurs de crottin et de pissat de cheval. Les hommes et les chevaux sont bruyants et fébriles.

Voyant mon enthousiasme devant certaines montures, Joseph me prend à parti et m'explique les règles d'usage. Premièrement, ne pas montrer son enthousiasme et rester stoïque. Deuxièmement, il ne faut pas trop se fier à l'apparence. Lorsqu'une bête a fière allure, on demande à l'examiner sans bride, ni selle, ni couverture. On regarde d'abord le cheval immobile pour voir comment il se tient sur ses pattes.

J'écoute attentivement tout ce que Joseph me dit. Tout en parlant, il me montre un homme qui est déjà à traiter avec un maquignon.

Mon garçon, me dit Joseph, cet homme-là est le plus grand connaisseur de chevaux de toute la région. Nous allons le suivre et tu apprendras beaucoup sur l'art de reconnaître un bon cheval.

Regarde comme il procède, son observation est très méticuleuse.

L'homme a la carrure d'un cheval de labour. Il a les yeux comme deux gros bleuets. Il a les mains tellement larges que je pourrais y enfouir les deux miennes sans que personne ne le remarque.

Il examine une belle jument toute noire. Ma foi, je dirais qu'elle est superbe. Mais il ne laisse paraître aucune émotion, il est impassible. Il porte attention tour à tour à la ganache, aux yeux, à la bouche, aux naseaux.

Joseph m'explique à voix basse que l'inspection de la bouche est importante parce que l'état de la dentition permet de déterminer l'âge de l'animal.

Je lui glisse alors à l'oreille: «on ne peut donc se fier aux dires du maquignon?»

Joseph sourit et ajoute: «et Houppette, quel âge avait-elle lorsque tu l'as achetée?»

Je rougis, j'avais déjà oublié les raisons qui m'avaient fait chercher les conseils de Joseph.

Après l'examen de la bouche, l'homme touche les salières de l'animal.

Voyant mon air éberlué, Joseph m'explique que chez les jeunes chevaux, ces cavités sont très peu prononcées alors que chez les vieux, elles sont plus creuses.



Mais pourquoi, dis-je naïvement, l'examen de la bouche ne suffit pas à déterminer l'âge de l'animal?

Ben voyons, mon garçon, me lança Joseph étonné par ma naïveté. Tout simplement parce que quelques fripouilles rusées profitent de l'ignorance et de la crédulité de gens comme vous. Par une série d'astuces, ils réussissent à vieillir les poulains et à rajeunir les picouilles. C'est pour ça qu'il vaut mieux y regarder de près et à plusieurs fois avant de faire son choix.

Je vous avoue que je me sens bien petit dans ce haut lieu de «ruse et de crédulité».

Puis, l'homme examine les tempes de la bête de chaque côté de son large front, car me dit Joseph, l'apparition des premiers poils blancs est également un indice d'un certain vieillissement.

Puis ses larges mains palpent les jarrets, les jambes, les canons. L'animal ne bronche pas, il se laisse ainsi toucher et observer par cet homme qui manifeste, malgré sa force évidente, une grande douceur pour l'animal. Ensuite, l'homme porte une attention particulière aux pieds qu'il regarde attentivement au-dessous.

Je le vois esquisser un tout petit sourire. Il est évident que le maquignon n'a pas perçu ce sourire, car l'homme garde devant lui, une attitude circonspecte. Le maquignon montre un certain agacement pour cet homme qui mène une véritable enquête sur les antécédents du cheval.

Car voyez-vous, l'homme ne se contente pas d'examiner le cheval. Du coin de l'œil il examine le maquignon et lui pose toutes sortes de questions sur la naissance du cheval, son alimentation, son entretien et ses habitudes.

Il passe ensuite au garrot, aux épaules, aux reins. Puis, il porte attention à la respiration du cheval. Joseph m'explique que l'homme cherche à vérifier si la respiration du cheval est libre, si le flanc n'est pas altéré et s'il ne bat point d'une manière irrégulière.

Et bien Joseph, je crois qu'il a fait le tour; j'imagine qu'il va enfin se décider!

Joseph manifeste encore son étonnement. Comment se fait-il, dit-il, qu'un homme savant comme vous puisse manquer autant de jugement en certaines occasions?



Et, v'lan sur le nez, j'ai senti la remarque comme une morsure à mon orgueil.

— Monsieur Joseph, il est encore heureux qu'un homme ne sache pas tout! Autrement, il lui serait inutile de vivre et de côtoyer ses semblables; ce serait d'un mortel ennui.

La réplique plut au bonhomme et il me gratifia d'une bonne tape sur l'épaule.

Après cet examen à l'arrêt, l'homme manifesta le désir de voir l'animal en mouvement, au pas et au trot.

À ma grande surprise, il m'adressa la parole et me dit :

— Petit, seule une promenade, cordeaux en main permet de savoir si l'animal me donnera pleine satisfaction.

Il s'approcha de moi et ajouta :

— c'est la seule façon de savoir si le cheval est «franc collier» ou «dur de gueule» ou s'il faut constamment l'empêcher d'encenser.

J'étais très flatté de l'attention qu'il me portait et je crois que l'admiration que j'avais pour lui transpirait à des lieues à la ronde.

Je me sentis le courage de lui dire que je n'avais aucune idée de ce que pouvaient bien signifier toutes ces expressions de «franc collier», «dur de gueule».

Il ajouta :

— Ou encore «tire au renard »? Je vous promets, jeune homme, de tout vous expliquer si vous et votre compagnon acceptez de vous joindre à moi pour déguster une bonne boisson à l'auberge de Ti-Moine.

Joseph Simard connaissait bien l'endroit et il prit l'initiative de répondre en mon nom.

— C'est avec grand plaisir, cher ami que nous acceptons votre invitation!

Étonné d'un langage si inhabituel, je me tournai vers Joseph et vit qu'il serrait fortement la main de l'HOMME. À mon air interrogatif, ils se mirent à rire à grand déploiement.

Joseph mit un bras autour de mes épaules et me présenta à son ami monsieur Latour dit Prêtaboire.

Monsieur Latour me demanda ce que je pensais du cheval qu'il avait examiné.

Me semble, dis-je, que c'est une monture splendide.

Vous avez raison, mon p'tit. Je l'ai examiné pour vous, aimeriez-vous l'acheter?

Sans hésitation, je criai que oui, oui!

Il discuta du prix avec le maquignon et ils en vinrent rapidement à une entente. Je ne discutai nullement de ce prix, car je savais que c'était le meilleur prix pour ce magnifique cheval.

Le maquignon se dérida et joyeux, il enleva les rubans fixés à la crinière et à la queue du cheval.

«Gascon» avait un nouveau maître. J'étais à ce moment l'homme le plus heureux du monde et ma nouvelle monture me fit la fête, Gascon me fit un clin d'œil.

Augustin Lebeau, journaliste



Accueil chaleureux des enfants à Gascon

Prologue, mercredi 14 juillet 1852

Je suis de retour dans la seigneurie. J'ai présenté Gascon à Houppette. Ils ont rapidement lié d'amitié.

Ce matin il fait beau, tellement beau! Je décide de faire prendre l'air à Gascon, histoire de lui montrer mon coin de pays.

Nous prenons vers le sud-est, en direction de la petite baie où je trouverai sûrement les enfants de la bande à Paulin Larose, en poste sur leur radeau, vivant une aventure hors du commun.

Je ressens fortement le désir de leur montrer ma nouvelle monture. Je ne sais pourquoi il est important que ces enfants soient les premiers à faire la connaissance de Gascon? Ce que je comprends d'instinct, c'est qu'ils l'aimeront sûrement tout comme moi.

Parvenu à un monticule qui domine la baie j'aperçois les enfants. Quel tapage les amis, quel tapage! Plus bas, un combat terrible se livre sur les eaux d'une mer tumultueuse. Qui aura le dessus? Les pirates de Paulin ou ceux de Vitaline? Ils en sont sûrement à leur centième bataille. Il me semble qu'ils n'ont fait que cela tout l'été. Encore une chance que l'eau de la rivière ne s'use pas comme un vulgaire tissu. Elle serait en lambeaux.

Les hurlements des enfants ne semblent pas incommoder Gascon, je dirais qu'il est d'un bon tempérament, il hennit de contentement. Le son est transporté par le vent jusqu'aux frêles oreilles de nos pirates.

Soudainement, tous les regards se portent en notre direction. Des ordres sont donnés et les enfants ramènent rapidement leurs radeaux sur la berge. Ils accourent joyeusement jusqu'à nous. Ils nous entourent et comme je vous l'avais dit, ils font la fête à Gascon.

Le temps passe et les enfants doivent retourner chez eux! Mon cheval et moi faisons de même.

Aujourd'hui, il n'est pas question de vous en dire plus sinon que je désire goûter le calme de la campagne qui m'entoure. Demain je dois rencontrer le jeune Firmin McLean; y paraît qu'il veut me faire part d'une grande aventure.



Augustin Lebeau, journaliste



Retour au Début

La maladie de Firmin et le Saguenay

Prologue, vendredi 16 juillet 1852

Cette année l'oiseau ne se montre pas. Pourtant, il avait habitué les habitants de la seigneurie à l'abondance. Les villageois se rappellent encore de leur capture de l'année dernière. Comme vous savez, c'est en colonie que ces pigeons migrateurs arrivent. Ils se distinguent facilement des autres oiseaux par leur plumage cendré et leur queue longue et pointue. Même les enfants en bas âge savent les reconnaître.

Maman! Maman, disait le petit Tremblay, «rrrgarrde les zozos tourrrrtes!

Il faut vous dire que le petit a un problème de prononciation. Il donne l'impression de roucouler comme les pigeons tellement il insiste sur les RRRRR.

Mais, cette année, que se passe-t-il? En fait, je devrais dire que rien ne se passe. Les habitants sont pourtant prêts! Il faudrait peut-être que nous prenions au sérieux les avertissements des deux énergumènes qui recensaient les canards. «À tant tuer de tourtes, année après année, vous allez réduire de plus en plus ce troupeau et un beau jour vous ne les reverrez plus»!

M'est d'avis que ce jour-là ne sera pas un beau jour!

Hier, la jeune Clothilde Marchand est venue me rencontrer sous le couvert du plus grand secret. Je crois bien qu'elle voulait se venger de Henry-Firmin McLean qui avait refusé de l'amener avec lui dans sa tentative de rejoindre le capitaine Lavoie au Saguenay.

— Monsieur Lebeau, je sais que Firmin est revenu du Saguenay et qu'il vous a raconté son aventure, mais je suis certaine qu'il ne vous a pas parlé des côtés moins glorieux. Alors avant que vous n'écriviez quoi que ce soit sur cette histoire, je vais vous confier quelques petites choses à son sujet.

Ainsi donc je l'écoutai et voici en quelque sorte l'aventure de Firmin colorée des confidences de Clothilde. J'imagine que vous êtes assez futés pour deviner, dans cet événement, la part de Firmin et celle de Clothilde.

— Euh uuueuh puff, euh puff heu heu hu hu pou !.

Firmin Mclean est au lit, atteint d'une grippe qu'il a pris l'autre jour, alors que, en dépit du temps frais sur le fleuve Saint-Laurent, il n' avait pas mis son bonnet de marin.

— Euh uuueuh puff, euh puff heu heu hu hu pou!.

Firmin éternue, crache, tousse et se lamente. Sa pauvre sœur Susannah a à peine le temps de laver et sécher les grands mouchoirs à carreaux verts qu'on réserve chez les Mclean pour les grandes maladies, que Firmin les a utilisés et en réclame d'autres.



— Euh uuueuuh puff, euh puff heu heu hu hu pou! , Susannnnnnnaaaah, des mouchoirs!

La pauvre Susannah a beau aimer Firmin, elle n'en peut plus de se faire commander et d'entendre les récriminations de ce dernier. Il faut dire que la maladie n'améliore pas son caractère; assez arrogant et un brin autoritaire lorsqu'il est en bonne santé, il se transforme en véritable tyran lorsqu'il est malade.

— Euh uuueuuh puff, euh puff heu heu hu hu pou!

Il faut dire que pour Firmin la situation est décevante; que dis-je, déplorable; que dis-je, enrageante.

— Euh uuueuuh puff, euh puff heu heu hu hu pou!

Rendez-vous compte : Firmin vient d'apprendre que l'Anabelle est partie sans lui pour faire le voyage du Saguenay dont il avait tant envie. Monsieur Lavoie l'a bien attendu pendant 5 jours. Mais Firmin ne se rétablissait toujours pas et le docteur Harris, appelé d'urgence, a diagnostiqué une pneumonie. Alors Monsieur Lavoie a ordonné de larguer les amarres, sans que Firmin soit à bord.

Firmin est tellement déçu que même son chien Papineau ne peut le consoler. Dès qu'il le peut, il court au magasin général.

— Madame Lavoie, avez-vous des nouvelles de Monsieur Lavoie ? Où est l'Anabelle ?



Firmin apprend alors qu'elle a reçu une lettre d'Eustache dans laquelle il fait part de sa tristesse d'avoir dû laisser son jeune matelot à Prologue. Il ne pouvait en toute bonne foi attendre plus longtemps et quoi qu'il en soit, il ne pouvait se permettre de laisser monter à bord un malade, de peur de voir tout l'équipage terrassé par la maladie. Eustache ajoute qu'il est à Québec en route pour Chicoutimi et qu'à son retour à Prologue ça lui fera plaisir de le reprendre, s'il est en bonne santé, pour aller au lac Champlain.

Pendant quelques minutes Firmin demeure pantois. Puis son sang ne fait qu'un tour et il murmure que le lac Champlain ça ne l'intéresse pas.

— C'est le Saguenay que je veux voir! Madame, dit-il, avec empressement, avez-vous une réponse pour Monsieur Lavoie?

— Oui mon jeune ami, mais, je devrai attendre que le messenger revienne!

Firmin ne lui laisse pas le temps d'achever sa phrase.

— J'irai la porter en personne, dit-il, tout excité par l'idée de la formidable aventure qui se présentait à lui.

— Je sais pas si je dois te laisser partir mon jeune ami dit doucement Anabelle qui voyait bien qu'elle ne convaincrat pas Firmin de demeurer au village.

— Je suis complètement rétabli et je suis débrouillard, dit-il! Faites-moi confiance et votre missive arrivera rapidement à bon port.

— Bon! Je m'incline devant tant de ténacité. Je sais que monsieur Pierre Laprise doit se rendre à Saint-Hyacinthe pas plus tard que demain, tu pourras peut-être lui demander de t'amener avec lui et de là tu pourras!

— Je sais, dit-il, je vais de suite rencontrer Monsieur Laprise.

Augustin Lebeau, journaliste





Surprise au Saguenay.....264



Surprise au Saguenay

Prologue, jeudi 19 août 1852

Hier, le soleil venait à peine de se montrer que déjà Firmin McLean et Pierre Laprise étaient en route pour Saint-Hyacinthe. Heureusement, le mois de juillet est, jusqu'à présent, très sec, ce qui fait que les routes sont praticables.

Parvenu à Saint-Hyacinthe, le jeune Firmin tente de s'esquiver et d'abandonner le journaliste. Mais, celui-ci lui donne des conseils et, les yeux rivés au ciel, notre ami écoute ses recommandations.

Il faut croire que cette attitude ne bouleverse nullement monsieur Laprise qui en a vu bien d'autres, car, avant de le laisser partir, il donne généreusement au garçon une somme d'argent afin qu'il prenne le train pour se rendre jusqu'à la gare de Longueuil.

— De là mon garçon, tu pourras trouver un passeur qui t'amènera de l'autre côté à Montréal. Ensuite, trouve une calèche et ordonne qu'on te laisse au No. 2 rue Saint-Vincent où tu pourras demander à voir Monsieur J.R Giroux qui est l'agent de la compagnie «Diligence et Malle Royale». C'est un ami, dis-lui que tu viens de ma part et explique-lui ton cas. Je suis persuadé qu'il assurera ton transport jusqu'à Québec.

Le jeune Firmin m'a candidement avoué qu'il avait été fort impressionné par la sollicitude et la générosité de Monsieur Laprise.

— C'est un homme hors du commun, a-t-il ajouté, encore étonné de sa générosité. Je peux en dire tout autant de son ami Monsieur Giroux qui m'invita à loger chez lui dans l'attente du prochain départ de la diligence.

Il paraît que ce Monsieur a une fort jolie fille et qu'elle est aimable de surcroît.

Le dimanche, après la messe, ils ont fait une promenade dans les rues de Montréal. Bien sûr, on ne les avait pas laissés aller seul, Monsieur Giroux les accompagnait et si je me fie à l'enthousiasme de Firmin lorsqu'il me raconta cette équipée, la journée fut inoubliable.

Ce sont les magnifiques voiliers qui mouillaient dans le port qui ont surtout intéressé Firmin. Du quai, il a admiré le Richelieu, un vapeur de 125 tonneaux qui fait la navette entre Québec et Montréal et qui est, selon les dires du gérant, la propriété de Monsieur Sincennes.

Je crois que le nom de ce Monsieur a fortement impressionné Firmin qui ne cessait de sourire en le prononçant.

Firmin m'a assuré qu'il tenterait de revoir la fille de Monsieur Giroux dans un prochain voyage à Montréal. Mais au fur et à mesure que le temps passait, l'anxiété de Firmin montait.



C'est n'est pas que la compagnie de ses hôtes lui déplaisait, au contraire, c'est qu'il avait hâte de repartir et qu'il devait attendre au lundi avant d'entreprendre la dernière partie de son périple, car la diligence n'assure pas le service le dimanche.

C'est donc le lundi 17 juillet, à 6 heures de l'avant-midi, que notre jeune ami s'est installé à côté du conducteur et qu'ils ont pris la route en direction de Québec. Avant que le conducteur ne commande à son attelage de partir, Firmin leva les yeux vers la fenêtre de la jeune fille. Elle était là debout à le regarder. Elle lui fit signe de la main et lui envoya un petit baiser au vol.

D'après Firmin, même le conducteur fut d'une grande affabilité envers lui. Il lui raconta de nombreuses anecdotes et le trajet qui dure deux jours, parut bien court.

C'est à Québec que Firmin croyait rencontrer les plus grandes difficultés. Mais encore là la chance lui sourit. Il était à prendre l'air sur le quai à la recherche d'un capitaine qui voudrait bien le prendre à son bord lorsqu'il entendit un matelot demander à son capitaine s'il avait trouvé quelqu'un pour remplacer un membre de l'équipage qui avait fait une virée dans les tavernes de Québec et qui n'avait pas montré signe de vie depuis deux jours.

Firmin s'écria qu'il cherchait du travail sur un bateau qui le mènerait à Chicoutimi. Le capitaine Simard le fit monter à bord et le questionna sur son expérience. Dès que Firmin eut prononcé le nom d'Eustache Lavoie, le capitaine Simard, qui n'était plus jeune, montra ce qui lui restait de dents.

— Eh! ben, mon p'tit on peut dire que ton ange gardien prend soin de toi. Je suis un vieil ami du père d'Eustache Lavoie. Pis, le jeune Eustache a participé à une expédition que j'ai faite y a de çà bien des années au Labrador.

À ces mots, Firmin comprit qu'il se trouvait en face du légendaire capitaine Simard dont parlait sans cesse Eustache Lavoie. Il avait les cheveux blancs et le visage usé par le temps, mais, comme aurait dit Eustache, «il est encore droit comme un piquettttte de clôtüre».



— Ah! Monsieur Lebeau je vous assure que le capitaine Thomas Simard n'a pas la langue dans sa poche. Il bourlingue encore, mais c'est son fils qui assure la bonne marche des affaires.

Le jeune Firmin me parla de longues heures de cet homme qui l'avait manifestement impressionné. Il en parlait avec respect et admiration et il me semble qu'il a laissé couler quelques larmes lorsqu'il me confia que le vieil homme n'avait sûrement pas des années devant lui, vu son grand âge.

— Le capitaine Simard avait bien des provisions à mener à bon port. Nous avons accosté à la plupart des quais qui jalonnent la côte de Charlevoix. Pointe-au-Pic est dotée d'une jetée sur pilotis et il y a maintenant une longue jetée aux Eboulements-en-Bas et pis La Malbaie a la sienne depuis peu.

— Ah! Monsieur Lebeau, quel pays, quel pays. Le paysage est grandiose! J'ai vu de nombreux vapeurs qui font escale devant les villages. Il y en avait un tout blanc avec une grande roue à aubes qui était accosté à Pointe-au-Pic au moment où nous y étions. L'un de ces navires, le « Saguenay », proposait une excursion aux voyageurs, la remontée du Saguenay. Il y avait des touristes originaires des États-Unis en provenance de Boston, New York, Baltimore, Washington et Chicago. J'ai causé avec Monsieur Macpherson qui venait chaque été à La Malbaie depuis 1840.

— Macpherson m'a expliqué que les gens étaient éblouis par ce paysage montagneux cachant des centaines de points de vue plus magnifiques les uns que les autres. Il fréquentait aussi l'endroit pour profiter des bains d'eau salée.

— J'ai vu sur le quai de Pointe-au-Pic, des dames coiffées de grands chapeaux de paille qui se pressaient pour accueillir parents ou amis venus les rejoindre dans ce coin de Paradis. Elles partaient en excursion pour le Saguenay.

— Nous aussi nous partons pour le Saguenay, dit le capitaine très enjoué à la vue du jeune Firmin complètement estomaqué par ces beaux bateaux blancs ces belles dames coiffées de chapeaux de paille.

— AH! Monsieur Lebeau, je ne vous raconte pas comme c'était beau! Vous ne me croirez sûrement pas! Je vous assure que jamais je n'oublierai ce voyage!

— Parvenus à Chicoutimi nous avons rapidement retrouvé Monsieur Lavoie. Et là, monsieur Lebeau, je vous assure que j'ai eu une autre joie. Finalement ce voyage avait été parfait. Le capitaine était alité depuis quelques jours.

— Euh uuueuh puff, euh puff heu heu hu hu pou !

Eustache Lavoie est au lit, atteint d'une grippe qu'il a sûrement attrapée de Firmin McLean; du moins c'est ce qu'il se dit.

— Euh uuueuh puff, euh puff heu heu hu hu pou !



Eustache éternue, crache, tousse et rumine contre Firmin. Le pauvre Luc Papineau a à peine le temps de laver et sécher les grands mouchoirs blancs à feuille d'érable rouge brodé par son épouse Anabelle qu'il les a utilisés et en réclame d'autres.

— Euh uuueuuh puff, euh puff heu heu hu hu pou! Lu....uuuucccc, des mouchoirs!"

Le pauvre Luc a beau aimer le capitaine, il n'en peut plus de se faire commander et d'entendre les récriminations de ce dernier. Il faut dire que la maladie ne sied pas très bien à ce grand navigateur et son caractère en prend pour son rhume; il devient autoritaire pour ne pas dire qu'il se transforme en véritable monstre des mers!

— Euh uuueuuh puff, euh puff heu heu hu hu pou !

Il faut dire que, pour Eustache, la situation est catastrophique.

— Euh uuueuuh puff, euh puff heu heu hu hu pou !

Rendez-vous compte : Eustache vient d'apprendre que son principal concurrent est parti avec la cargaison qu'il devait prendre à bord de l'Anabelle et livrer à Saint-Hyacinthe.

Augustin Lebeau, journaliste

